



L'ENTRÉE DU COLONEL MANGIN A MARRAKECH.

LOUIS BOTTE

AU CŒUR DU MAROC

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE 61 GRAVURES TIRÉES HORS TEXTE
ET DE 3 CARTES EN NOIR

DEUXIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
1913

1

AU CŒUR DU MAROC

CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART

Les voyages au temps présent. — Préparatifs de départ. — Le paquebot *Chaouïa.* — Le 7e bataillon d'infanterie coloniale s'embarque pour le Maroc. — Le séjour à bord. — En vue des côtes d'Afrique.

Aujourd'hui comme au temps de Madame de Lafayette, les amateurs de pittoresque ne trouvent plus leur compte à la campagne. Les plus beaux sites de nos pays sont enlaidis par des usines fumeuses et des affiches-réclames, les plages sont devenues des lieux de rendez-vous mondains et les montagnes, sillonnées de chemins de fer, couvertes de *modern houses* confortables et cosmopolites, sont fréquentées maintenant par des gens tranquilles qui veulent pratiquer l'alpinisme en tramway. Pour rapporter de ses voyages des émotions neuves, il faut aller au loin, vers quelque pays nouveau où l'uniformité européenne n'ait pas recouvert toutes choses du même vernis et des mêmes grisailles. C'est à la suite de ces réflexions que, pour oublier Paris, sa boue et ses brumes, je me décidai,

un matin pluvieux de juillet, à aller au Maroc.

Mais il fallait donner à mon voyage ce que Chateaubriand partant pour l'Amérique appelle modestement un but scientifique. Je me réservais d'étudier plus spécialement là-bas l'Art de l'Afrique du Nord. J'avais aussi l'intention de ne pas négliger les questions économiques : le Maroc, rempli de richesses naturelles, devant être pour le développement de notre pays d'une importance considérable. Enfin, désireux d'imprévu et voulant faire du sport en voyageant, je trouvais le moment favorable. Les émeutes de Fez venaient à peine d'être réprimées, les nombreux incidents franco-allemands de ces dernières années n'étaient pas encore tout à fait apaisés, et des conflits franco-espagnols surgissaient tous les jours. Les convois de ravitaillement, bien que fortement escortés, étaient partout salués de coups de fusil : tout le pays paraissait soulevé. Comment trouver un meilleur champ d'études, plus vaste et aussi captivant? De suite, je me préparai au départ.

Je ne savais pas du tout comment on voyageait au Maroc. Pour être renseigné et connaître le matériel que je devais avoir avec moi, je m'adressai à des amis qui bataillaient là-bas. Les précisions m'arrivèrent nombreuses.

« Emportez deux ou trois cantines blindées, une tente assez vaste, une literie confortable, une selle d'ordonnance avec sacoches et fontes.

N'oubliez pas un matériel de cuisine en aluminium, un fourneau à pétrole, des seaux, cuvettes et tubs en toile, des trousses diverses, une pharmacie.... Munissez-vous de couteaux de chasse, de revolvers, de carabines,... etc. » — Il ne m'en aurait pas fallu davantage pour conduire une expédition à la conquête de quelque Sahara. Je n'insistai pas.

J'allai rendre visite à certains voyageurs, quelques-uns célèbres, qui, m'avait-on dit, connaissaient à fond le Maroc. J'en obtins encore de nombreux renseignements. L'un d'eux me conseilla fortement d'emmener un bon cuisinier, avec deux ou trois aides. A chaque visite, j'emportai une nouvelle indication : serviteur ou bagage.

C'en était assez. Suffisamment instruit, je pris mon parti : mon matériel de *camping* serait, tout simplement, contenu dans une valise et un sac alpin. En cas de besoin, une bâche carrée pourrait me servir de tente, et un sac en toile serait mon lit. Je n'oubliai pas non plus cet accessoire indispensable : ma jumelle Gaumont. Et le 1er août, au matin, j'arrivai à Marseille, pour m'embarquer sur la *Chaouïa*, muni seulement de ces légers colis et d'un casque blanc.

*
* *

La *Chaouïa*, qui fait le service de Marseille à Tanger et Casablanca pour le compte de la Com-

pagnie Paquet, est un confortable paquebot de près de cinq mille tonnes. Bien qu'un peu lent, il possède une qualité précieuse pour les voyageurs : la stabilité. C'est un ancien bateau hollandais qui, sous le nom de *Koningin Wilhelmina*, desservait la ligne des Indes. Aussi est-il construit et aménagé pour les grands voyages. La compagnie française qui l'acheta n'a guère eu qu'à le repeindre et à changer son nom.

Quand j'arrivai, le quai, encombré de camions et de bagages, était noir de monde. Une foule bigarrée se pressait autour des piles de marchandises. Des gens étaient grimpés en haut de la jetée et s'accrochaient aux pierres ; d'autres se tenaient assis sur le parapet, les jambes pendantes. Sur des monceaux de caisses et de sacs qui allaient être embarqués, on voyait partout des photographes, l'œil au guet, la main prête. Il y en avait même un qui braquait, comme une mitrailleuse, un énorme cinématographe. Des marchands ambulants circulaient avec des boissons fraîches ou vendaient des cartes postales et des camelots criaient les journaux du matin. Étonné de rencontrer une telle foule, je questionnai l'un d'eux. — « Pour un sou, mon prince, tous les détails dans le *Petit Marseillais*. Cérémonie imposante : général, musique et fanfare. Le 7e bataillon colonial part pour le Maroc. On l'attend. »

Bientôt, en effet, une vibrante sonnerie de clai-

rons retentit au loin. Elle grandit et s'approche. Le foule s'écarte et se tasse, les soldats débouchent. Tout de suite, ils s'alignent, forment les faisceaux et posent les sacs. L'embarquement commence immédiatement.

On s'occupe d'abord des bêtes. Un cheval est amené tout près du navire, et on lui passe une sous-ventrière qu'on attache à la chaîne pendante de la grue du bateau ; il se laisse faire. Mais, brusquement, la chaîne tendue enlève l'animal. Sa tête pend, ses jambes flageolent, son corps tournoie. Enfin, ses quatre sabots touchent le plancher du bateau. On le détache. Mais quelques ruades, vigoureusement distribuées, témoignent du plaisir relatif qu'il trouve à ce genre d'exercice.

Le second cheval qu'on vient chercher a vu, une minute auparavant, lier un de ses camarades qui s'est élevé prodigieusement pour disparaître dans un trou. Cela ne lui dit rien qui vaille. Quand on veut lui passer la sangle, il hennit et rue. Toute une escouade de « marsouins » s'agrippe après lui : il hennit désespérément. Quand même, on l'accroche à la chaîne. Et la grue siffle, emportant le malheureux, qui pend comme une peau vide.

Maintenant tous les chevaux ruent et piaffent. Pour les maîtriser, on réunit une compagnie entière de marsouins. Il faudra plusieurs heures pour les embarquer.

Le général vient d'arriver. Il s'entretient avec les officiers qui vont au Maroc. Et la musique d'un régiment d'infanterie, pour saluer les camarades qui s'en vont, fait sortir des cuivres étincelants les marches guerrières et les valses lentes....

On embarque maintenant les soldats. Le fusil à la main et la giberne au côté, courbés par le sac énorme, que surmontent des couvertures, des gamelles et un casque kaki, ils se suivent l'un derrière l'autre sur un côté de la passerelle, tandis que, sur l'autre bord, le maître d'hôtel cravaté de blanc reçoit les passagers. Aussitôt embarqués, les troupiers sont logés dans l'entrepont; mais ils posent bien vite leur fusil et leur sac pour revenir au soleil. Montés sur la passerelle, grimpés dans les haubans ou perchés sur les baleinières, ils entament des dialogues ou échangent amicalement des injures martiales avec les camarades restés sur le quai. Chaque fois qu'une section nouvelle se prépare à monter à bord, ce sont des salutations bruyantes et des applaudissements à n'en plus finir. Quand on embarque le chien du bataillon, c'est un tonnerre de bravos prolongés : le pauvre toutou en tremble d'effroi. Les passagers, aussi, sont reçus avec des compliments qui, pour être familiers, et même un peu faubouriens, n'en sont pas moins sympathiques. On salue particulièrement les dames.

Après une dernière *Marseillaise*, la musique

militaire est partie, mais voici des « artistes » qui arrivent. Une Italienne, en coiffe blanche et en jupe rouge, joue du violon, accompagnée par un bambin de sept ou huit ans, enfoui dans une grande culotte. Plus loin, une autre femme tourne un orgue de Barbarie, tandis qu'un vilain macaque, perché sur la boîte, fait des grimaces épouvantables. Il a beaucoup de succès : les soldats le prennent déjà pour un Marocain. Et les sous tombent dru.

Un peu à l'écart, un maigre vieillard, avec de grands yeux bleus et une longue barbe blanche, les vêtements usés, tire de faibles sons d'une harpe dédorée, où manquent plusieurs cordes. Sa musique n'est pas entendue, il reste oublié dans la foule. Il frôle quand même les cordes, semblant rêver à d'autres matins d'été, et à d'autres adieux. Mais un soldat l'a vu. C'est un artiste aussi, celui-là, car il sort de son sac les morceaux d'une longue clarinette et les ajuste. Puis il va se placer à côté du vieux, et, avec lui, entame un concert. Les sons nasillards de la clarinette arrivent à toutes les oreilles. Pour entendre mieux, les marsouins s'approchent, un grand cercle se forme autour des deux musiciens. Ils jouent d'abord des chansons connues. Les soldats qui les entourent reprennent les refrains en chœur, ceux qui sont perchés sur le bateau les écoutent, puis à leur tour, les accompagnent. Et bientôt, de chaque point du navire

des voix montent qui chantent le départ et les gloires futures.

L'embarquement est presque terminé. Avant d'aller à bord, le joueur de clarinette quête parmi les assistants. La collecte recueillie est abondante. Il donne presque tout au pauvre vieux, gardant seulement quelque menue monnaie pour offrir aux camarades une limonade finale.

Tous les soldats sont montés sur le bateau. La passerelle est retirée. Un long coup de sirène, les amarres sont lâchées, nous allons partir. Sur le quai, des mouchoirs et des chapeaux s'agitent. Le harpiste est toujours là. Il joue maintenant des airs anciens, d'antiques gavottes ou des romances d'autrefois. Les sons qui s'échappent des cordes de cuivre arrivent aux oreilles des passagers doux comme de lointains murmures. Et tous ces jeunes gens qui s'en vont pour faire la guerre, écoutent en silence la musique du vieillard qui leur apporte la dernière chanson de la terre natale

***

Lentement, empanaché de fumée noire, notre bateau franchit la passe. Devant nous, maintenant, c'est la mer, la grande mer, les pays lointains, l'inconnu. Nous glissons sur une onde bleu foncé, miroitante et pailletée d'or. Le ciel s'ouvre sur nos têtes, comme un grand dôme bleu pâle, aux bords



L'EMBARQUEMENT DES « MARSOUINS ».



LES DISTRACTIONS DU BORD.

légèrement rosés. Nous regardons fuir la terre, qui devient imprécise, bleuit de plus en plus, et finalement s'efface comme un léger nuage couché sur l'horizon. La chaleur de midi est tempérée par une caresse puissante qui vient du large. Et pendant longtemps des mouettes blanches agitent leurs ailes autour de notre navire.

Les soldats ont leur déjeuner servi. Mais ils acceptent de manger froid les haricots blancs et le bœuf bouilli pour rester plus longtemps perchés dans les mâtures. Nous nous attardons aussi, bien que la sonnette du maître d'hôtel nous ait appelés. Nous restons encore sur le pont, à regarder s'évanouir le bleu de la terre dans le bleu du ciel.

Quand je descends dans la salle à manger, presque toutes les places sont occupées ; quand même, je parviens à trouver un siège. Tout en déjeunant, je fais la connaissance de mes compagnons de voyage. Presque tous les convives sont des officiers ; cependant, il y a plusieurs civils. Je remarque, à l'extrémité de notre table, un gros homme, rond comme une bonbonne, qui, avec la viande, engloutit presque les assiettes. J'apprends qu'il représente une marque fameuse de rhum. En face de moi, un monsieur très vieux est plein de prévenances pour une dame très jeune. Plus loin, un personnage bouffi avec des cheveux plats et des yeux glauques qui font penser à ceux d'un poisson

mange d'un gros appétit. Il a des gestes secs et se lèche les doigts après avoir saucé les plats. Comme, entre les services, il se cure les dents avec sa fourchette, nous reconnaissons un Allemand.

Le déjeuner est long, la table bruyante. Tout naturellement les conversations roulent sur le Maroc. Après le café, nous remontons sur le pont. La mer est unie, presque lisse, et le ciel éblouit. Les conversations continuent.

... Nous écoutons, attentifs, un capitaine de l'armée d'Afrique qui, allongé dans une chaise longue, nous raconte le premier débarquement des troupes à Casablanca. «... Alors les canons du croiseur sont braqués sur la Casba. Une détonation formidable éclate.... » Au même moment, comme si ces mots avaient été un signal, un bruit épouvantable gronde au milieu de notre navire. C'est comme le roulement d'un orage lointain, avec des résonances métalliques et des claquements secs. En même temps arrivent jusqu'à nous un tumulte de voix confuses, des cris rauques et sauvages. Que se passe-t-il? Une catastrophe? C'est peut-être la chaudière qui vient d'éclater ! Nous nous précipitons.

« N'allez pas si vite, nous dit le capitaine. Je crois bien que, simplement, nos soldats s'amusent. Ils en ont l'habitude. »

En effet, nous trouvons, vers le milieu du pont, tous les troupiers réunis. Ils forment un grand

cercle autour d'un des leurs qui, au port d'armes, attend. Un autre fait le boniment.

« Approchez, mesdames et messieurs, cela ne coûte rien. J'ai l'honneur de vous présenter Azor, marsouin de première classe qui, avant de se faire applaudir sur le théâtre de la guerre, veut bien prêter son concours au Casino de la *Chaouïa*. Avancez, Azor, saluez la société ! »

Et Azor, un grand gaillard à moustaches blondes, salue en faisant, avec ses mains, les oreilles de chien.

« Bien. Sautez, maintenant, tournez, voltez, pirouettez ! »

Azor prend son élan, se lance en arrière et, après un magnifique saut périlleux, retombe sur ses pieds. Puis il se promène sur les mains, fait la roue, et, finalement, commence la danse du ventre. Alors nous percevons de nouveau le bruit de tout à l'heure. Tous les marsouins applaudissent et hurlent. Certains se font des castagnettes avec les gamelles, et d'autres, assis au-dessus des cabines, frappent sur les cloisons blanches ou font vibrer les tôles à grands coups de souliers ferrés.

Le barnum improvisé honore la société d'une belle révérence :

« Mesdames et messieurs, merci. J'aurai maintenant l'avantage de vous présenter notre camarade Polyte, ancien ténor de l'Opéra de Saïgon, dans son répertoire. »

Un marsouin jeune et imberbe, s'avance au milieu du cercle. Le torse bombé, il entonne une chanson populaire :

> C'est la valse brune,
> Des chevaliers de la lune,
> Chacun avec sa chacune....:

Puis une chanson sentimentale :

> O Magali, ma tant-aimée-é-e.

Les troupiers reprennent le refrain en chœur et, après chaque couplet, recommencent leur vacarme enthousiaste.

Jusqu'à l'heure de la soupe, ce sera un défilé ininterrompu d'artistes nouveaux, comiques ou sentimentaux, qui apportent à leur auditoire une gaieté communicative. Les passagers et les officiers, amusés, assistent à la représentation. Le marchand de rhum écrase son bedon contre la balustrade, rit à se fendre la bouche, et veut, à toute force, offrir la goutte aux soldats. Et le jeune Allemand de tout à l'heure, caressant la chaîne dorée qui lui barre l'estomac, écoute, l'air ahuri, jusqu'où peut aller la hardiesse tapageuse du troupier français.

Pendant les trois jours que dure notre traversée, nous naviguons sur une mer calme, favorisés par un temps magnifique. Le voyage me paraîtrait monotone, si je n'avais des compagnons charmants, des repas suffisants,... et concert tous les jours.

Le plus souvent, mes camarades et moi nous restons sur le pont, étendus dans une chaise longue ou accoudés au garde-fou. Nous reprenons les conversations du premier jour, ou bien nous contemplons la mer, toujours la même et cependant toujours différente, tantôt d'un bleu d'ardoise, froide, tantôt verdâtre, laiteuse et brillante sous un ciel foncé.

Parfois, l'un de nous signale un navire. C'est un trois-mâts couvert de voiles, ou un vapeur qui passe en déroulant sa fumée comme un nuage sans fin. Tout le monde se précipite. On braque les jumelles et on suit le triangle de toile qui s'évanouit dans les brumes, ou on regarde le panache disparaître derrière l'horizon.

Un matin, nous rencontrons un troupeau de dauphins, qui, pendant longtemps, accompagnent notre navire de leurs cabrioles.

Le second jour, nous apercevons au loin les côtes d'Espagne. On consulte des cartes, chacun donne son avis. C'est d'abord le cap Negro. Plus tard, nous dépassons, à bâbord, les îles Pityuses et, à tribord, le cap de la Nao. Au matin du troisième jour, nous reconnaissons le cap Palos, en avant de Carthagène, et enfin le cap de Gata. La côte d'Afrique n'est pas loin.

Nos troupiers ont abandonné leur logis de la cale pour les ponts supérieurs du bateau. Voulant vivre au grand air, ils acceptent de dormir à la

belle étoile. Ils coulent des jours tranquilles, partagés entre les repas, le sommeil et les chansons.

Le soir du troisième jour, tandis qu'à tribord les côtes d'Espagne se précisent et grandissent, nous apercevons enfin, de l'autre côté, les cimes élevées du rivage africain. C'est d'abord le promontoire de Ceuta qui s'avance, pareil à un immense éperon. Puis, la silhouette triangulaire du mont aux Singes, le mont Atlas des anciens, aussi haut que le toit du Monde. Et devant nous la puissante muraille de Gibraltar, d'abord confondue avec les montagnes violettes de l'Andalousie, s'allonge comme pour nous barrer la route.

Nous descendons dîner.

Quand nous remontons, il fait presque nuit. Gibraltar est maintenant tout proche. Nous sommes au pied de son rocher énorme et sombre, qui scintille de mille lumières étagées, comme s'il y avait là un grand camp qui veille. En face, au ras de l'eau, nous distinguons d'autres feux : c'est Algésiras, qui paraît écrasée par son puissant voisin.

Notre route est largement éclairée. Il y a d'abord les phares puissants de Gibraltar et de Ceuta. Puis, devant nous, à l'extrême pointe de l'Europe, la tour de Tarifa, qui brille comme une grande étoile. Et tout au loin, sur la côte d'Afrique, nous distinguons la petite lumière de Tanger : elle va, maintenant, se rapprocher et grandir. Dans quelques heures, nous serons arrivés.

Une grande joie s'empare des passagers. Le calme de la nuit, la beauté de la mer illuminée, le plaisir d'arriver bientôt au port, incitent tout le monde à fraterniser. Le concert des marsouins joue pour la dernière fois. Accompagnés par la mandoline et la clarinette, les troupiers chantent des airs grivois ou, plutôt, des chansons belliqueuses et patriotiques. Puis, à la demande de quelques dames, et toujours avec accompagnement de mandoline et de clarinette, un grand bal est organisé. D'abord deux couples seulement valsent, puis trois, quatre ; enfin, c'est tout le monde. Un sous-lieutenant de la légion étrangère se fait remarquer par ses tourbillons endiablés, mais un lieutenant de chasseurs triomphe pour les ronds de jambe. Le jeune Allemand mime les polkas aussi gracieusement qu'un pantin dont on tirerait la ficelle, et le gros marchand de rhum, même, esquisse une gigue !

Les marsouins sont émerveillés. Leur enthousiasme est délirant. Ils applaudissent, crient, agitent des gamelles, frappent sur les tôles. Le bruit monte, enfle, éclate comme un tonnerre. Ce n'est plus un orage, c'est un ouragan. Un vent de folie a passé ; tout le monde parle haut, fait du bruit, chante, crie, hurle : c'est très amusant.

Cependant, il y a quelqu'un, sur la *Chaouïa*, qui ne semble pas gagné par la joie générale : c'est le commandant du bord. Officier distingué, très aimable, il m'avait vanté plusieurs fois son na-

vire, et avec passion. On sentait qu'il l'aimait comme un être vivant, comme un bon camarade. J'avais été surpris, toutefois, dès le premier jour, de le voir triste, inquiet, maussade même. A mesure que le voyage avançait, tandis que les passagers devenaient plus familiers entre eux, son trouble paraissait augmenter. Ce soir, quand tout le monde est joyeux, il semble encore plus mélancolique. Je l'aborde :

« Eh bien, commandant, vos passagers sont gais. Vous n'allez pas danser?

— Hein? Quoi? Que j'aille m'amuser quand ils démolissent tout, les misérables ! Tenez, regardez ce grand diable de colonial assis comme un *sinnge* au-dessus du poste de télégraphie sans fil. Regardez-le, entendez-le frapper sur la cloison. Et les *ollres*, à côté, qui font de même, et cela depuis trois jours ! Que va-t-il en rester, de mon *povre* bateau !

— Mais, somme toute, ils ne font qu'abîmer un peu quelques peintures?

— Qu'abîmer les peintures, et un peu, dites-vous? Mais partout on voit la marque de leurs gros souliers ! Les murs sont plaqués de larges mains noires. Hier encore, ils ont laissé ouvert le robinet d'eau douce : elle coulait dans la mer. Ils ont grimpé partout, arraché des toiles, coupé des cordes. Ce sont des *banndits*, ces soldats !

— Vous ne vous défendez pas?

— Et que voulez-vous que je fasse, tout seul

contre eux mille ! Du reste, ces *povres* enfants partent pour la guerre ; il faut bien qu'en route ils s'amusent un peu ! »

Au même moment, à côté de nous, le vacarme retentit de plus belle. C'est encore des cris, des rires, le martèlement sourd des planches et un bruit de ferraille. Affolé, le pauvre commandant s'enfuit sur la passerelle. Et longtemps après, la fête finie, quand tous les passagers sont couchés, sauf quelques noctambules qui rêvent aux étoiles, j'entends de sa cabine tomber les mêmes plaintes désolées : « Mon bateau, mon *povre* bateau ! »

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

On trouvera les renseignements les plus complets, pour tout ce qui concerne les voyages au Maroc, aux bureaux du Comité du Maroc, à Paris, 21, rue Cassette, et dans le bulletin de *l'Afrique française*.

Conditions générales du voyage.

I. De Marseille a Tanger et aux ports de la côte. — A. Par les paquebots de la Compagnie arménienne et marocaine Paquet (Bureaux à Marseille, 6, place Sadi-Carnot ; à Paris, 8, rue Ménars).

1° *Service régulier* (navires rapides *Chaouïa* et *Doukkala*). — Départ de Marseille le 1er et le 16 de chaque mois. Arrivée du bateau du 1er le 3 après-midi à Tanger, le 4 au matin à Casablanca. Arrivée du bateau du 16, le 18 après-midi à Tanger et le 19 au matin à Casablanca.

Prix du passage en 1re classe, nourriture comprise, pour Tanger : 125 francs ; pour Casablanca : 150 francs.

2° *Service commercial.* — Départ de Marseille le 9 et le 24 de chaque mois, pour Tanger, Casablanca, Mazagan, Safi et

Mogador. Escales facultatives à Gibraltar, Larache et Rabat.

Prix du passage en 1re classe, sans la nourriture, pour Tanger : 70 francs ; Casablanca : 100 francs ; Mazagan : 110 francs ; Safi et Magador : 120 francs.

La nourriture est comptée en plus 8 francs par jour.

B. Par les paquebots de la Compagnie de navigation mixte Touache (Bureaux à Marseille, 54, rue Cannebière).

De Marseille à Tanger seulement.

C. Paquebots de la Rotterdamsche Lloyd (Bureaux à Paris, 4, rue Scribe).

De Marseille à Tanger, dans les deux sens, une fois par mois.

Prix du passage en 1re classe, 125 francs.

D. On trouve encore, à Marseille, de nombreux paquebots anglais ct allemands allant à Gibraltar.

II. DE DUNKERQUE, LE HAVRE, NANTES, BORDEAUX, A CASABLANCA ET AUX PORTS DE LA CÔTE. — Service rapide entre Bordeaux et Casablanca : dcparts les 10 et 25 de chaque mois.

Servicces réguliers entre Nantes, Bordcaux et Casablanca : départs de Nantes le 15 dc chaque mois et de Bordeaux le 18 de chaque mois.

Service régulier entre lc Havre, Dunkerque, Nantes, Bordeaux, avec Casablanca, Mazagan, Safi, Mogador : dcparts du Havre le 23 ; de Dunkerque, le 25 ; de Nantes, le 29 ; de Bordeaux, le 2 dechaque mois.

Service rapide hebdomadaire entre Alger, Oran, Tanger, Casablanca.

Service commercial entre Nantes, Bordeaux et Tanger, Gibraltar : départs de Nantes le 1er et de Bordeaux le 4 de chaque mois.

Prix des passages :

Bordeaux à :	Casablanca.	Mazagan.	Safi.	Mogador.
1re Classe....	140	»	»	»
2e —	110	125	135	150

III. De Londres et Gibraltar a Tanger et aux ports de la côte. — Paquebots de la Royal Mail.

Voyages circulaires de Londres à Londres par Gibraltar, Tanger, les ports de la côte et les Canaries. Paquebots *Arzila* et *Agadir* :

Une seule classe. Prix, nourriture comprise : de 18 à 25 £ (450 à 625 francs).

Le transport entre deux escales est compté 1 £ par jour.

On trouve encore, à Gibraltar, de nombreux paquebots anglais, allemands, français et espagnols allant à Tanger et aux ports marocains.

De Gibraltar ou Algésiras à Tanger la traversée dure, environ, deux heures et demie.

IV. D'Oran a Tanger et aux ports de la côte. — Paquebots français des compagnies Paquet, Touache, Mazella, etc.

V. De Paris a Tanger par l'Espagne. — Le billet Paris-quai d'Orsay à Algésiras coûte :

	BILLET SIMPLE.		ALLER ET RETOUR.	
	1re cl.	2e cl.	1re cl.	2e cl.
Po r le parcours français. *Francs.*	92.05	62.20	156.65	93.35
— espagnol. *Pesetas.*	174.05	132.60	296.20	175.95

La Compagnie des wagons-lits met en marche, à de certaines dates, le « Maroc-express », train direct sur le parcours Madrid-Gibraltar, en correspondance à Madrid avec le Sud-Express.

Durée du voyage, de Paris à Tanger : cinquante heures.

Excursions dans l'intérieur du Pays.
Matériel à emporter.

Dans tous les ports de la côte et dans la plupart des villes de l'intérieur on trouve des hôtels, des auberges ou des cantines. Leur nombre ne pourra qu'augmenter. Il existe aussi, pour certains parcours, des services publics de transport : voitures, automobiles, etc. Mais si l'on veut conserver la liberté de ses

déplacements, il sera plus pratique, et même plus confortable, d'avoir avec soi un matériel complet de campement. Il sera également utile d'emporter un harnachement complet.

Voici le matériel de campement et de voyage strictement nécessaire : 1° une tente de campement, par exemple le modèle « explorateur » de Montjardet, avec double toit (dimensions : 2 m. 50 × 2 m. 50 ou 3 × 3 ; poids de 30 à 40 kilogrammes), ou le modèle de montagne extra-léger, du poids de 15 à 20 kilogrammes ; 2° un lit pliant : le modèle « colonial » 1912, de Montjardet, est le plus pratique ; 3° une literie, ou un sac de couchage en molleton, et des couvertures ; 4° des seaux et cuvettes en toile ; 5° une marmite-popote et, si l'on veut, un réchaud à pétrole ; 6° deux cantines ; 7° une selle avec fontes, sacoches et bissacs (par exemple le modèle d'ordonnance).

On emportera des vêtements légers pour le jour, et d'autres plus chauds pour le matin et le soir (en toutes saisons les nuits sont fraîches). Si l'on voyage pendant l'été, un casque colonial est presque indispensable.

Si l'on parcoure le bled, une pharmacie portative est très utile.

On n'oubliera pas, surtout, qu'un matériel trop léger ne peut être de bonne qualité et, je le sais par expérience, expose à de multiples désagréments.

L'introduction des armes de guerre est interdite au Maroc, mais on peut posséder un fusil de chasse. Le pays est ordinairement très sûr ; quand même, il sera prudent d'avoir avec soi un bon revolver.

Après le voyage, on pourra toujours se débarrasser sur place du matériel qu'on a emporté, et à des conditions avantageuses.



CHAPITRE II

DEVANT TANGER

En rade de Tanger. — Les mercantis à bord. — Excursion à terre. — La porte de la Mer. — Le Grand Sokko. — La Casba. — La prison. — Le palais du Pacha. — La plage et la villa Harris.

Je fus agréablement surpris, en me réveillant, de n'être plus secoué par les trépidations du paquebot. Les grondements de la machine avaient cessé ; en revanche, au-dessus de moi, le plancher résonnait sous les pas de nombreux promeneurs. Par le hublot ouvert m'arrivaient, en même temps qu'un souffle d'air frais, des bruits de voix confus et rauques, de violentes interjections. Nous étions devant Tanger.

Agenouillé sur mon lit, je passe la tête par le hublot. La mer est sombre et froide, le ciel gris Devant moi, à droite et à gauche, la côte s'arrondit en un large croissant. A l'extrême pointe sur la droite, un point blanc : c'est la tour Malabata. La plage basse qui enserre la rade s'étend jusque-là et, en arrière, les montagnes Anjara étagent leurs assises successives. Plus près de moi, j'aper-

çois la villa Harris, enfouie dans la verdure ; puis la sardinerie, et enfin les hautes constructions modernes habitées par des Européens. Derrière elles, appuyées au rocher gris qui forme l'autre branche du croissant, s'étagent les maisons blanches et bleues de la ville indigène, que surmontent les minarets des mosquées et la haute terrasse de la légation française.

La rade, en ce moment, est sillonnée de petites barques qui circulent entre plusieurs navires ancrés auprès de nous, et la plage. Il y a un paquebot hollandais, un allemand, deux anglais, et plusieurs navires de guerre. Un petit torpilleur espagnol balance sur les flots sa carcasse démodée, tandis que le *Du Chayla* déroule au vent les couleurs françaises.

Un léger canot peint en bleu se dirige vers notre *Chaouïa*. Je distingue les deux rameurs couchés sur les reins, leurs pieds nus agrippés aux bancs, et le patron, debout à la barre. Il porte un pantalon blanc, bouffant comme une jupe, et un pan de son turban jaune vient flotter sur sa veste rouge.

Le canot vient aborder presque au-dessous de mon hublot. Les deux rameurs, dont je vois maintenant les yeux brillants, se précipitent sur des cordes qui pendent et grimpent l'un derrière l'autre à la manière des singes. Une longue jambe poilue et sale me frôle presque la figure. Je rentre la tête et m'habille rapidement. Puis, je monte sur le pont.

Nos marsouins, gardés par deux des leurs, baïonnette au canon, sont parqués à l'arrière et au centre du paquebot. Devant eux gesticulent des Marocains agiles et loqueteux, toute une foule, multicolore et bruyante comme une assemblée de perruches. Chaque individu est coiffé d'un fez rouge ou d'un turban bigarré, sauf quelques-uns, des juifs, qui portent une petite calotte noire. Leur veste courte laisse passer les manches d'une chemise sale ; une large ceinture retient un pantalon bouffant d'où sortent des jambes sans mollets, terminées par des savates jaunes qui s'aplatissent comme des pattes de canard. L'invasion de cette foule bruyante et pittoresque pourrait nous faire croire à une attaque de pirates barbaresques : ce sont, simplement, des vendeurs de souvenirs.

Aussitôt sur le pont, je suis assailli. Un grand diable maigre, famélique, se précipite. Il tire d'une énorme sacoche orange des cartons crasseux et hurle : « Cartes postales, Sidi? Tangier, le Sokko, la Casba, *Méziân*[1] *!* »

Il est repoussé par un individu rond et court, avec une barbe rare, un turban et des lunettes :

« Timbres du Maroc, Sidi? Marocains, français, espagnols, allemands, anglais, rares ! *Méziân ! Méziân !* »

Mais un nouveau personnage surgit, tout ceinturé

1. Mot d'arabe marocain qui signifie à peu près : C'est très bien, très beau, parfait !

de bijoux, de poignards, de sacs en cuir et d'écharpes brillantes. Lui aussi crie comme un enragé :

« Tu veux un sac, Sidi? — Broderies de Fez? cuirs de Marrakech? babouches de Rabat? *Méziân!* couteaux, poignards ! »

Et il sort une lame brillante qu'il brandit dans une sorte de furieuse danse du scalp. Le jeu devient dangereux. D'autres passagers, heureusement, arrivent sur le pont : à leur tour, ils vont subir l'assaut de mes sauvages.

Mais l'ardeur mercantile des Marocains prend bientôt un autre caractère : ils vont avoir à transporter des paquets. Abandonnant les passagers, ils se précipitent vers les colis. L'un s'empare d'une valise, deux autres s'accrochent à une malle. Pendant plusieurs minutes c'est une mêlée assourdissante. Tous ces indigènes bleus, rouges, verts, grimacent, crient, hurlent. Les voyageurs voient avec effroi leurs colis, enlevés par ces gaillards à visage de bandits, voltiger au-dessus des flots jusqu'aux canots où on les reçoit, — presque toujours.

Je regarde partir la barque légère qui emporte nos compagnons de voyage. Elle danse de vague en vague, soulevée par le flot verdâtre, ou glisse dans un bouillonnement d'écume blanche. Elle s'éloigne, devient toute petite, et ses rames longues et minces qui s'agitent sur chaque bord font penser à un gros insecte.



PANORAMA DE TANGER.



UN CARREFOUR A TANGER.

Le désir me prend d'aller aussi faire une promenade en mer. Avec le lieutenant de chasseurs et un officier d'administration, nous décidons d'aller passer la journée à Tanger.

Nous sommes assis maintenant sur les bancs d'un petit canot semblable à ceux qu'on voit sur la Seine, à Bougival, le dimanche. Mais au lieu des rameurs musclés, vêtus de jerseys blancs, nous somme conduits par des moricauds maigres et dépenaillés qui montrent des dents aiguës de bouledogues. La mer, légèrement, moutonne. Notre barque saute, des embruns viennent nous fouetter la figure. Enfin nous accostons au bas d'un escalier de bois vermoulu et nous grimpons sur le môle où, en 1905 débarqua Guillaume II et où, en 1906, Herr Reinschaussen arbora le drapeau allemand, *Deutschland über alles !* Mais — ô ingratitude ! —le Maroc garant à jamais indépendant par le Kaiser devait être « protégé » six ans plus tard, et Herr Reinschausen retourna en Allemagne avec son drapeau... et fortune faite.

La porte de la Mer — Bâb-el-Marsa — s'ouvre en face du môle. Ses abords sont encombrés par des amoncellements de marchandises, abandonnées là depuis des années. Des barils cerclés de fer voisinent avec des piles de sacs et de caisses. Et, de place en place, sur le sol, sont étendus des sortes de paquets de linge sale. Ayant posé le pied,

par inadvertance, sur l'un d'eux, je vois remuer le tas de chiffons et une face terreuse apparaît : j'avais marché sur un portefaix.

Nous suivons la rue principale, encombrée d'ânons et de muletiers qui nous crient aux oreilles leurs *balak ! balak !* assourdissants. Puis nous arrivons au Grand Sokko.

Les touristes pressés qui voudront connaître le Maroc populaire et paysan en une vision rapide viendront ici un jour de marché. Sur le sol caillouteux grouille un fouillis grisâtre de paysans en burnous ou d'Arabes encapuchonnés qui se pressent autour de petites tentes basses et brunes, toutes rapiécées. Des marchands assis par terre disposent en tas les pastèques et les aubergines, tandis que, sur des perches, s'enroulent les chapelets d'oignons ou de piments rouges. Plus loin, des chameaux sont agenouillés dans la poussière et allongent avec des ondulations de chenilles leur long cou pelé. Ailleurs, de petits bourricots attendent patiemment qu'on les décharge des pyramides de paniers ronds où caquètent des poulets. Et en bas du marché, des mulets de louage restent entravés en longues files.

Les abords du Grand Sokko ont été enlaidis récemment par des constructions européennes. Heureusement, les gens n'ont pas changé. Il faut se mêler à la foule pour en goûter tout le pittoresque. Ici un groupe de paysans en djelaba rayée, et quelques touristes, entourent un sorcier qui fait sortir du

feu de sa bouche remplie de paille. Ailleurs, un tambourin, frappé à coups précipités, réunit des amateurs auprès d'un charmeur de serpents. Plus loin, un conteur, accompagné par instants des résonances d'un tambour de basque et des grincements d'une musette, récite, chante et mime, pour un auditoire accroupi, quelque histoire merveilleuse tirée des *Mille et une nuits.* Un peu partout tintent les sonnettes des porteurs d'eau, claquent les castagnettes des danseurs nègres, soupirent les flûtes des diseurs de bonne aventure. Tous ces bruits se mêlent en un concert baroque, tandis qu'on respire des senteurs d'ail, de musc et de graisse rance.

Si le Grand Sokko est l'endroit le plus pittoresque de la ville, la Casba en est le centre historique.

Nous y entrons par Bâb-el-Doulab : la porte supérieure. Devant les casernes neuves qui abritent les troupes du Tabor espagnol, on voit une jolie fontaine et le tombeau d'un marabout. En suivant une ruelle étroite entre de grands murs nus, on dépasse la maison de Si-Guebbas, représentant du Sultan, et on arrive sur la place du Méchouar.

C'est une large cour, à peu près carrée, où sont groupés les bâtiments officiels du maghsen. En premier lieu, la prison. Dans une sorte de niche assez profonde, un gardien en longue robe blanche est couché sur des nattes. Au-dessus de lui, un trou rond est percé dans le mur, et de temps en

temps apparaît par ce trou une tête maigre et cireuse avec un regard effaré de chat-huant : c'est un prisonnier qui demande aux passants l'aumône.

On nous a indiqué le palais du Pacha comme l'édifice le plus intéressant de Tanger. Comme nous sommes tout à côté, nous allons frapper à sa porte. Un concierge glabre et gras vient nous ouvrir. Il ne paraît pas enchanté de notre visite, mais les uniformes lui en imposent ; après s'être éclipsé un moment, il revient et nous introduit dans la cour principale du palais. C'est une enceinte rectangulaire pavée de faïences et entourée d'un portique en marbre blanc. Les colonnes ont ceci de particulier, qu'elles sont galbées. Or les Arabes n'ont jamais galbé de colonnes. Les bases attiques qui les supportent ont un profil très pur, et les chapiteaux composites qui les surmontent sont identiques à ceux de la Rome impériale. Certainement, nous avons sous les yeux les fragments réemployés d'un palais ou d'un temple antique

Au-dessus de cette colonnade court une arcature décorée de rosaces mauresques, qui s'allie très bien aux supports romains. Mais le mobilier détonne un peu. Une table coiffeuse, dans le style Louis XV des bazars à bon marché, voisine avec une horloge dont le coffre, en peuplier teinté, imite vainement le vieux chêne. A côté, un porte-parapluie. Les salles étroites qui ouvrent sous ces portiques sont couvertes de moquettes pareilles à celles qu'on

débite aux magasins du « Printemps », et un guéridon, fabriqué au faubourg Saint-Antoine, supporte un énorme phonographe. Certainement, le jeune Pacha est ami du progrès.

Pendant notre visite, j'entends derrière moi, à plusieurs reprises, des chuchotements, des rires étouffés. Une fois, je me retourne vivement : par le coin soulevé d'une draperie, j'aperçois une petite tête brune, avec de grands yeux curieux. Vision rapide : un éclair. Le rideau tombe. Psst? — Plus personne. Je comprends pourquoi maintenant notre visite est indiscrète.

Nous sortons de la Casba par Bâb-el-Aza. Le ciel, resté couvert jusqu'à présent, s'éclaircit brusquement. C'est comme si l'on venait de tirer un rideau gris. La ville qui s'étend à nos pieds, la rade et les montagnes lointaines, illuminées brusquement par une pluie de lumière, sont transfigurées. Le spectacle est féerique.

Tout près de nous, des Arabes sont debout, immobiles, et, comme dans du marbre, le soleil creuse de plis profonds leurs grands manteaux blancs. Devant eux, entre un vieux mur couronné de géraniums écarlates et un berceau de glycines violettes, par une large échappée, nous embrassons Tanger, les monts et la mer. C'est une dégringolade de cubes roses, bleus, blancs, une cascade de lumière éclatante vers les flots couleur d'opale, encerclés par le croissant doré de la plage. Au loin,

la crête des Anjara s'estompe dans le ciel clair, tandis que, plus loin encore, une sorte de petite vapeur, étendue sur l'horizon, nous laisse deviner l'Europe.

Nous descendons par les ruelles tortueuses et raides du quartier juif. Le rez-de-chaussée des maisons badigeonnées d'ocre, de bleu ou de chaux blanche reçoit l'ombre du premier étage qui avance sur la rue en porte-à-faux, maintenu par des crampons de fer ou des consoles bizarres. On chemine dans un couloir sombre, mais, tout à coup, aux carrefours, un flot de lumière vive l'envahit, et de l'autre côté la rue s'enfonce comme un trou noir. Les portes basses montrent leurs gros clous et leurs ferrures massives, ou bien, entr'ouvertes, laissent voir, invariablement, un *palio* semblable à celui de la « noce juive » du tableau de Delacroix, rempli de femmes en loques multicolores et d'une grouillante et hurlante marmaille.

Avant le départ du bateau, nous allons nous promener sur la plage. Elle a été fort admirée par Henri Regnault et Delacroix, au temps de leur séjour à Tanger. Maintenant, elle est abîmée par une rangée de hautes maisons, laides et prétentieuses, où les appartements se louent aussi cher qu'à Paris. Il est très difficile de se loger à Tanger : les terrains ont été accaparés par de puissantes sociétés qui, escomptant une plus-value après l'achèvement du



TANGER. — LE GRAND SOKKO.



TANGER. — LA PLAGE.

port, refusent de rien vendre. Certains terrains, achetés quelques francs l'hectare, valent actuellement une centaine de francs le mètre !

Nous marchons longtemps sur le sable fin de la grève, où des cavaliers, longeant les flots bleus, galopent dans un tourbillon de mousselines blanches et croisent de jeunes misses, minces et droites sur leurs petits poneys. Après avoir traversé un oued peu profond nous arrivons à la villa Harris.

Nous visitons, à l'intérieur, plusieurs salles somptueusement décorées dans le plus pur style marocain. Le propriétaire a fait venir des ouvriers de Fez, de Rabat, de Marrakeech, et ceux-ci ont créé un chef-d'œuvre. Les traditions artistiques qui se sont épanouies si magnifiquement au temps des Khalifes de Cordoue, sont encore vivaces au Maroc. Il faut espérer que, sous le régime du protectorat, elles sauront produire une nouvelle floraison.

Nous regagnons, un peu fatigués, notre bateau qui, bientôt, appareille. On aperçoit longtemps la côte. Nous distinguons très bien la Casba, le plateau du Marshan, puis les collines boisées, les rochers arides de la route du cap Spartel, et, à l'extrême pointe, le phare, qui regarde à la fois les flots bleus de la Méditerranée et les vagues puissantes de l'Atlantique.

La côte s'abaisse bientôt, et nous piquons vers la pleine mer. Nous pouvons voir cependant la ville d'Arzila, avec son amas de maisons blanches, qu'illu-

mine le soleil couchant, mais il fait nuit quand nous passons devant Larache. Demain matin, nous débarquerons à Casablanca.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

On trouvera aux bureaux des deux grands journaux *la Dépêche marocaine* et *l'Indicateur marocain* tous les renseignements utiles concernant la ville.

Débarquement. — Les paquebots jettent l'ancre devant Tanger, à un ou deux kilomètres de la côte. On est transporté à terre par de petites barques tarifées 1 franc par personne quand la mer est calme et 2 francs quand la mer est houleuse. Dans ce dernier cas, un pavillon *bleu* flotte au débarcadère. Un pavillon *jaune* signifie que la mer est démontée : le débarquement est alors impossible ou dangereux.

Les voyageurs débarquent sur un wharf (0 fr. 25) et vont à la douane avant d'entrer en ville.

Hôtels. — Tanger possède de bons hôtels (Villa de France, Hôtel Cecil, Villa Valentina). La pension coûte de 10 à 15 francs par jour. Les hôtels de second ordre sont nombreux (Continental, Bristol, Oriental, Mucleau, Cavilla, International, etc.). Ils sont, presque tous, supérieurs aux premiers hôtels des autres ports du Maroc. La pension coûte de 6 à 12 francs par jour.

Excursions aux environs. — Certains hôtels et plusieurs agences se chargent d'organiser des voyages même prolongés dans l'intérieur du pays. Ils fournissent aux touristes le matériel complet de campement, les montures, les bêtes de somme, les serviteurs et la nourriture. Le prix est, ordinairement, de 50 francs par jour et par personne. Mais presque toujours, il sera plus avantageux d'organiser soi-même son voyage.

Si l'on reste plusieurs jours à Tanger, on ne manquera pas d'aller excursionner au cap Spartel. On part du Grand Sokko. On suit le Camino del Monte, qui passe devant la légation d'Allemagne, puis devant l'ancien collège français. On traverse, sur un petit pont, l'oued el-Ihoud (rivière des Juifs) pour suivre la vallée

de Boubana et monter au Djebel Kébir. On arrive enfin au bord de la mer, pour suivre une piste tourmentée et rocailleuse, jusqu'au phare du cap Spartel. On peut chevaucher encore le long de la plage pendant quelques kilomètres jusqu'à la grotte d'Hercule, où l'on a retrouvé des vestiges antiques.



CHAPITRE III

CASABLANCA

Le débarquement. — Le port et la douane. — A la recherche d'un hôtel. — Les rues principales. — Le boulevard. — Le camp. — Le mercantilisme cosmopolite de la ville. — Progrès à réaliser.

De bonne heure, nous sommes tous réunis sur le pont. Un clair soleil fait briller les maisons blanches de Casablanca, étalées devant nous sur la côte toute proche.

Comme hier devant Tanger, les flots bleus font danser des barques. Certaines nous abordent, et emportent des passagers. Nos troupiers, rassemblés vers la coupée, en tenue de campagne — costume kaki et casque de liège, — descendent maintenant en une longue bande hérissée de fusils qui glisse sur les flancs de notre navire. Ils sautent dans de hautes mahonnes qui tanguent, où on les empile par cinquante. Celles-ci sont attachées, deux ou trois à la file, à un petit remorqueur qui, fumant, sifflant et soufflant, les conduit à la côte.

A mon tour, je saute dans une embarcation et j'atterris bientôt.

Je reste quelque temps à me promener sur les quais. Le spectacle est vraiment curieux. Sur un large terre-plein encombré de monde, de ballots et de machines, des équipes de portefaix à visage d'orang-outang éparpillent des balles de foin, sous prétexte de les mettre en meules. D'autres entassent des sacs qui crèvent, ou empilent des caisses avec fracas. Devant moi, de vastes hangars sont en construction ; aussi des matériaux sont-ils dispersés un peu partout. Ici, des poutres en fer et des rails tordus ; là, des tas de sable et des montagnes de briques ; ailleurs, des zincs gondolés et des bois qui pourrissent. Les ouvriers, des Arabes en chemise, coiffés d'un mouchoir, regardent passer le monde, ou dorment. Quelques-uns travaillent.

Je pénètre en ville par une large voûte surmontée d'une inscription française : « Porte de la Marine ». Un peu plus loin, sur les vieux remparts crénelés dépassés par un minaret blanc qui pointe vers le ciel son croissant doré, on peut lire : « Sardines et haricots verts Amieux » — « Demandez un byrrh ». On comprend tout de suite que Casablanca se civilise.

Je m'écarte pour laisser passer des débardeurs qui font rouler un petit tonneau. En France, pour cette besogne, un homme suffirait. Ici, j'en vois six attelés à la pièce, sans compter un autre qui les active de la voix et toute une foule qui les encou-

rage du regard. Ils poussent, soufflent et s'arrêtent enfin, harassés, devant le mur de la douane. Dans un quart d'heure, quand ils seront un peu reposés, ils pourront recommencer.

Les bâtiments de la douane, pareils en cela aux autres édifices publics de Casablanca, sont hideux : une construction quelconque, un aménagement nul, un désordre complet et une saleté repoussante. Mais si l'architecture, ici, manque de caractère, en revanche l'administration qu'on y trouve en a beaucoup. Nulle part ailleurs, pas même en Chine, on ne pourrait trouver d'aussi belles chinoiseries. Qu'on en juge.

Un de mes compagnons de voyage a dans ses bagages une selle anglaise. Pour la faire entrer en ville, il lui faut d'abord comparaître devant un petit jeune homme, — au reste assez aimable, — qui en estime la valeur. Un monsieur bedonnant et congestionné perché sur une estrade, et si haut qu'on voit seulement ses sourcils épais et son crâne dénudé, écrit sur un papier la nature du paquet, sa valeur, et signe. Il faut aller remettre ce papier à un troisième personnage, installé dans un autre bâtiment, qui le traduit et le transmet à son voisin, un Marocain barbu, turbané et lunetté. Celui-ci prononce quelques mots bizarres que l'autre exprime en français : il s'agit de payer. Mais ne croyez pas que les monnaies qui circulent dans la ville aient cours à la Douane : le seul numéraire qu'on

accepte est l'hassani, dont le cours varie, l'argent français étant supposé au pair, de cinquante à quatre-vingt-dix pour cent. Si vous trouvez les banques fermées, vous rencontrerez toujours quelque juif qui vous changera, à égalité nominale, les pièces françaises contre des marocaines. On vous donne maintenant un reçu : il est libellé entièrement en arabe. Ordinairement on ne peut pas le lire : cela évite les réclamations possibles. Mais vous n'êtes pas encore libre. Un concierge en burnous, avec un brassard rouge et une trique, vous conduit dans un troisième bâtiment et vous présente à un cinquième personnage qui vise votre reçu en lettre arabes et vous le fait porter à un sixième employé qui le tamponne en français. Et c'est tout. J'ai compté : la plus simple opération de douane, à Casablanca, fait travailler six fonctionnaires, sans compter les gardiens, les hommes de peine, les portefaix et le concierge. Et comme il y a toujours beaucoup de monde, la douane étant fermée à peu près dix-huit heures par jour, il faut patienter une demi-journée pour être quitte. Voyageant pour contempler des scènes curieuses et connaître des mœurs étranges, je me déclare servi à souhait.

J'ai perdu beaucoup de temps à flâner sur les quais. Tous mes compagnons sont maintenant en ville, je vais m'occuper de chercher un hôtel. Ce sera facile : j'ai plusieurs adresses.

A l'hôtel central, où j'arrive bientôt, il n'y a plus de chambres libres : la dernière vient d'être louée à l'instant. Je vais ailleurs. Là encore, tout est pris. De même dans une troisième maison. Je cherche encore : c'est en vain. Me faudra-t-il, ce soir, dormir sur la plage? Beau début, vraiment, pour un voyage au Maroc ! Mais un jeune Arabe m'aborde.

« Toi chercher hôtel, Missiou ? Moi connaître. Viens ! »

Il fait claquer ses babouches sur les pavés, tandis qu'un vent léger ondule les plis de son manteau. Je le suis. Il me fait passer par des ruelles étroites, aux vieux murs ensoleillés, tapissés en bas de mendiants endormis, et s'arrête enfin devant une maison bien laide, mais que je veux croire habitable. Il ouvre la porte en tirant une ficelle qui pend. Nous sommes dans une petite cour carrée : elle ressemble assez au fond d'un puits. Des pieds de géraniums aux feuilles jaunes s'étiolent dans des caisses à biscuits. Une dame légèrement vêtue me reçoit. Mon Arabe lui explique ma visite.

« Comme vous avez de la chance, monsieur, me dit-elle en doublant les *n* et les *r* : justement il nous reste encore une chambre. Ce n'est pas la meilleure, mais elle est bien aérée. Ahmed, conduisez monsieur ! »

Par un petit escalier aux marches étroites et glissantes je grimpe jusqu'à la terrasse. Mais au lieu d'avoir seulement un petit parapet qui laisserait

voir le toit des maisons voisines, la campagne et la mer bleue, elle est entourée d'une palissade grossière qui arrête les regards.

« Voici la chambre, monsieur, » proclame Ahmed ; et il pousse un pan de la palissade : c'est une porte ingénieusement composée avec les couvercles disjoints de deux caisses d'emballage. Je me trouve dans une étroite boîte cubique, construite avec des madriers non rabotés, maintenus par des traverses horizontales. Il n'y a pas de fenêtres ; elles sont inutiles : le jour filtre entre les planches de tous les côtés. En guise de plafond on a fixé, je ne sais comment, des zincs ondulés : ils me font penser au couvercle d'un four. Le mobilier est en parfaite harmonie avec la demeure : une table bancale avec un chiffon sale en guise de tapis, une cuvette ébréchée, un lit vermoulu et des draps percés. Cependant, par un désir de luxe vraiment touchant; des gravures sont accrochées aux murs : je vois un calendrier de l'année dernière et — ô ironie! — un portrait colorié et graisseux de la famille impériale russe.

Telle est la *seule* chambre libre à Casablanca deux heures après l'arrivée du paquebot !

L'activité européenne de Casablanca est concentrée surtout dans la rue du Commandant-Prévost et dans celle du Capitaine-Ihler, qui part de Bab-es-Souk et longe le Mellah, pour aboutir près de

la place du Commerce. Cette dernière rue est très fréquentée par les Espagnols et les juifs. Elle est pittoresque, avec sa mosquée blanche, ses boutiques basses où s'empilent les légumes, la ferblanterie et les poteries ; elle amuse par le grouillement des passants pittoresques et affairés, mais elle est toujours remplie d'ordures.

J'ai passé toute mà matinée à parcourir les rues de la ville ; c'est maintenant l'heure du déjeuner : je rentre à l'hôtel. La table est prête ; à la qualité près, c'est le service des grandes maisons. On m'apporte les hors-d'œuvre : trois olives noires et un petit dé de lard ; comme entrée, un morceau de limande : on me sert l'arête dorsale et la queue. Une sorte de vieux cuir tanné est baptisé entrecôte ; il précède un fromage coulant, et une grappe de raisin. Je trouve le repas un peu maigre et je le déclare au boy chargé du service.

« Oh, missiou, il faut du manger pour tout le monde !

— Soit. Mais apportez-moi un peu d'eau. »

Car la boisson qu'on m'a servie, à discrétion, est un vin bleu d'Espagne, si épais qu'un demi-verre suffit à troubler le regard. Le boy va au fond de la courette et plonge une peau de bouc dans un trou noir : tombeau probable de nombreux chats. Il la retire dégouttant d'un liquide boueux : c'est l'eau potable. Heureusement, pour vingt sous, je peux me faire apporter de l'eau minérale.



CASABLANCA. — LE PORT.



CASABLANCA. — LA RUE DE LA MARINE.

Je note soigneusement le menu, le service et l'état de mon estomac, car j'estime que de toutes choses il faut tirer un enseignement. Mais je chercherai un autre restaurant.

L'endroit le plus curieux de Casablanca, c'est le boulevard qui s'étend, hors les murs, de la porte neuve à l'angle sud-ouest des remparts. Je m'y rends le soir, quand la grosse chaleur est tombée, un peu avant le coucher du soleil. Il y a marché.

Contre l'enceinte, sous des baraques en bois, des marchands juifs, arabes ou espagnols débitent toute la camelote cosmopolite des bazars marocains. En face, un bar marseillais, construit aussi en planches, allonge vers la place des tablées de soldats en goguette et de mercantis qui vident à pleins verres le vin bleu. Plus loin, le grand café glacier, lieu de rendez-vous sélect, réunit, pour ses concerts, une clientèle d'officiers, de colons et de dames emplumées, derrière plusieurs rangées de burnous attentifs, immobiles. Devant les boutiques et au pied des murs, des paysans étalent sur le sol des concombres et des piments. Des vieillards, ridés comme des singes, accroupis derrière des pyramides de grappes lourdes, entassent les pastèques et les citrouilles jaunes. Plus loin, des marchands de viande de mouton font griller leurs brochettes dont l'âcre fumée vous suffoque, et à côté une femme voilée qui vend des pains ronds, abrite du soleil ses

draperies bibliques sous un large parapluie.

Autour de ces gens assis ou couchés, on voit défiler tous les types et toutes les figures. Des Marocains de toute origine : paysans dégingandés, citadins obèses, nègres lippus, juifs obséquieux, porteurs d'eau, âniers, chameliers, musiciens, sorciers, mendiants faméliques et aveugles lamentables, coudoient des Espagnols mal rasés, des Marseillais sans faux col, des nervis en casquette, des spahis rouges, des chasseurs bleus, des coloniaux beiges, des colons, des officiers et des femmes de tous les pays. Un soleil lourd accuse les plis des burnous, des djellaba et des haïks et transfigure les loques sordides, tandis qu'une poussière dorée, soulevée en tourbillons par les troupeaux des moutons et des bœufs, les longues files de chameaux et les bourricots innombrables, atténue la lumière et adoucit les ombres. Et quelquefois le bourdonnement confus qui monte du marché est rompu soudain par un sifflet strident. Derrière la foule un panache de fumée monte et s'avance. Les chameaux qui se dandinaient lentement, s'écartent en s'ébrouant vers les tables du bar qu'ils renversent : c'est une locomotive qui bouscule la caravane d'un patriarche.

Car il y a maintenant un chemin de fer à Casablanca. Il y en a même deux. Le premier a été construit par le général d'Amade pour favoriser ses opérations en Chaouïa. La gare est un peu plus loin. Il est à voie étroite — 50 centimètres, — et à trac-

tion animale. Celui qui traverse le boulevard a ses rails écartés de 60 centimètres, mais la voie est balastée pour une largeur d'un mètre. Tous les jours des trains circulent sur cette ligne, allant vers Rabat. Mais, pour éviter des réclamations diplomatiques, seuls les militaires et les fonctionnaires peuvent l'utiliser.

Je rentre le soir à l'hôtel. Mais, sans pouvoir dormir, je passe la nuit à batailler contre les puces, punaises, araignées, cafards et moustiques agressifs et affamés. J'entends même le battement des ailes d'une chauve-souris. Je me jure de trouver un autre hôtel ou de quitter Casablanca.

Le lendemain, je vais voir le camp français. Il commence tout près du boulevard, derrière une esplanade garnie de canons de bronze fichés en terre. A côté on voit un kiosque pour la musique du dimanche. Les baraquements qui abritent les services de l'état-major sont tout près. Au delà, durant plusieurs kilomètres, s'étend toute une ville de planches et de toiles. Le 7e bataillon colonial, qui vient d'arriver, est logé tout au bout du camp, sous des tentes-marabouts. Les officiers espéraient aller à Marrakech, mais l'expédition a été remise pour plus tard : ils vont partir à Rabat.

A une courte distance du camp, on peut voir le cimetière militaire. C'est un enclos tranquille, où des arbres minces au léger feuillage argenté et des

cyprès noirs ombragent de grandes corbeilles de fleurs, séparées par des allées soigneusement ratissées. On pourrait se croire dans un jardin, si des monuments blancs, des colonnes brisées ou de hautes stèles grises ne rappelaient le caractère du lieu.

Le soir, en rentrant de mes promenades, je puis enfin trouver un logement convenable. Sur les dix ou douze hôtels de la ville on peut en compter jusqu'à trois où les chambres sont propres et la cuisine suffisante.

* * *

A Casablanca, il n'y a aucun monument public à visiter. Les seules constructions élégantes sont les mosquées, avec leurs portails arqués et leurs minarets carrés ; mais l'accès en est soigneusement interdit aux infidèles. Les maisons arabes ne montrent, sur la rue, qu'un mur nu, sans fenêtres, percé seulement d'une porte étroite, et les maisons européennes ne sont, pour la plupart, que de laides bâtisses, sans élégance ni confort. Les rues sont très sales, l'air circule difficilement entre les bâtiments hauts et serrés — on respire une odeur infecte ; — on ne constate nulle part une recherche aimable de grâce artistique ou de luxe discret. Il semble qu'on ne puisse trouver dans la ville qu'un mercantilisme grossier, des sentiments bas et crapuleux. Et les gens qu'on coudoie sont remplis de vermine.

Il faut bien le dire, Casablanca est devenu le rendez-vous de toute la canaille méditerranéenne. Nos interdits de séjour coudoient les échappés du bagne de Ceuta et les Maltais qui jouent volontiers du couteau. Beaucoup de ces gens sont protégés par leurs consuls. Tout le monde, dans la ville, connaît l'histoire de cet *assassin*, arrêté en flagrant délit par la police franco-marocaine, qui s'est évadé grâce aux bons offices de son protecteur diplomatique. Et l'on sait aussi que les voleurs espagnols restent toujours impunis.

Mais, heureusement, la population de Casablanca ne comprend pas que des condamnés de droit commun : il y a ici beaucoup de braves gens. Certains sont venus au Maroc, il y a longtemps, quand les risques étaient sérieux et les profits incertains. Grâce à leur persévérance soutenue, servis aussi par les événements, ils ont pu prendre, par la suite, une position forte et réaliser de sérieux bénéfices. Beaucoup des anciens colons français sont dans ce cas. C'est à cause de leur vaillance de pionniers que notre pays a pu conquérir le Maroc, et nous devons leur en être très reconnaissants. D'autres sont venus depuis et arrivent tous les jours, qui comptent sur leur seule énergie pour réussir dans leurs entreprises. Ils ont bien raison, car tout est à faire au Maroc. L'industrie n'existe pas et l'agriculture est à peine développée. Ce pays est peut-être aussi riche que la France, et partout les capitaux et les bras

manquent. Au Maroc et, en particulier, à Casablanca, il y a de la place pour tous.

Il serait injuste de passer sous silence les efforts très méritoires de l'administration militaire pour assainir la ville. Les rues ont été pavées, bordées de trottoirs et garnies de plaques indicatrices. On a installé des réverbères, creusé des égouts, surveillé les adductions d'eau. Chaque jour apporte un nouveau progrès. Sur la grande place, tout près de la mer, où sont enterrées les victimes marocaines du bombardement de 1907, on a ratissé des allées et planté des arbres. Et du limon engraissé par les ossements des morts est sorti une floraison magnifique de grandes gerbes vertes et de pivoines écarlates : le cimetière est devenu un jardin public. Enfin l'ingéniosité des édiles militaires a tenté d'embellir la ville par une œuvre artistique. Au-dessus de Bab-es-Souk se dresse un grand minaret carré, où s'arrondit un large cadran. Il est terminé par une sorte de galerie égyptienne coiffée d'une coupole persane. L'essai n'est pas très réussi, mais il y a l'intention, et c'est déjà quelque chose.

S'il me fallait résumer mes impressions sur Casablanca en une seule phrase, je dirais : c'est la ville la plus laide du monde,... mais une de celles qui peut compter sur le plus brillant avenir. Sa position est remarquable. A mi-chemin entre Fez et Marrakech, elle sera sans doute le nœud de la ligne du chemin de fer qui réunira les deux capitales. Si,

au point de vue géographique, Rabat paraît encore mieux située, Casablanca possède une baie plus hospitalière, où l'on peut débarquer en tout temps. Et derrière la ville s'étend un pays prodigieusement riche, la Chaouïa, plus grand et plus fertile que la Beauce. A l'époque des moissons, on voit chaque jour passer devant Bab-es-Souk, se dirigeant vers la Marine, des centaines et des milliers de chameaux, lourdement chargés de grains. Mais les sacs, empilés sur les quais, pourrissent, car les bateaux manquent pour les emporter. La première chose à faire, à Casablanca, c'est un port convenable. Il sera nécessaire de tracer des rues, d'élever des maisons, de construire des hangars, d'augmenter les commodités de la vie et de rechercher le confort. On devra aussi penser à orner la ville et à l'embellir. Mais surtout, au préalable, il ne faudra pas manquer de manier la pioche... et le balai.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

On débarque à Casablanca comme à Tanger, au moyen de petites barques. Le grand journal de la ville est *la Vigie marocaine*, dirigée par M. Mercié, un des héros du siège de Casablanca en 1907.

La Douane.

Les droits de douane, au Maroc, sont de 12,50 p. 100 *ad valorem*, exception faite pour les tissus de soie, les galons d'or, les bijoux d'or et d'argent, les pierres précieuses et fausses, les vins et les liquides distillés, les pâtes alimentaires, qui ne payent que 7,50 p. 100. L'importation est interdite pour les armes et les

munitions, la poudre et les explosifs, le salpêtre, le soufre, le plomb en balles et en feuilles, l'opium, le tabac, le *kif*, et les monnaies hassani et azizi.

Jadis les douanes étaient tenues par des *oumanas*, qui, payant leur emploi au maghsen, se rattrapaient en percevant des droits arbitraires. L'emprunt français de 1904 ayant été garanti par les recettes des douanes, celles-ci furent contrôlées, puis encaissées par un service spécial. L'amélioration de ce service s'est faite progressivement : il reste encore beaucoup à faire.

Sur les 12,50 p. 100 de droits perçus, 2,50 p. 100 sont affectés à la caisse des travaux publics. Sur les 10 p. 100 restant, le contrôle de la Dette prélève les sommes nécessaires au service d'intérêts et d'amortissement des emprunts marocains. Le surplus est affecté au budget.

La monnaie.

La monnaie marocaine se décompose ainsi :

Le douro, qui vaut, nominalement, 5 francs ;

Le demi-douro (*nouç douro*) ;

Le quart de douro (*robâ douro*) ;

Le dixième de douro (*guerch*) ;

Le vingtième de douro (*griech* ou *bilioum*).

On compte ordinairement en douros, et en pesetas hassani, monnaie fictive qui vaut un cinquième de douro. Le change oscille entre 150 p. 100 et 110 p. 100. Il tend de plus en plus à se rapprocher du pair.



CHAPITRE IV

RABAT

Devant Rabat. — Le débarquement : passage de la barre, — l'entrée du port. — Promenades dans la ville : les rues principales, — les boutiques, — les mosquées, — la Hauteur, — la Casba, — les hôtels. — Le Mellah.

Si vous désirez connaître une cité marocaine qui, dans un site agréable, a su conserver presque intacts les témoins d'un passé glorieux, allez à Rabat. Vous y verrez d'anciennes mosquées, de vieux remparts verdis par les mousses, et, enfouis sous les figuiers et les vignes, les tombeaux de marabouts vénérés. C'est le conseil que je reçus à Casablanca un soir que je soupirais sur la vie malsaine et la platitude de cette ville. Et aussi, le 7e bataillon colonial venait de partir pour Rabat : je décidai d'aller le rejoindre.

On peut voyager de Casablanca à Rabat en prenant place soit dans la voiture publique qui fait le trajet en une journée, soit dans une automobile qui parcourt en trois heures les 90 kilomètres séparant les deux villes. Les autorités militaires, très obligeantes, m'avaient offert un billet de chemin de fer.

J'aurais été curieux de rouler derrière la première locomotive amenée au Maroc, mais, la voie n'étant pas achevée, il m'aurait fallu attendre une mule problématique pour terminer mon voyage. Comme j'hésitais pour accepter, on m'apprit qu'un bateau espagnol partait le lendemain pour Rabat : je résolus de monter à son bord.

*
* *

Nous sommes devant Rabat un peu avant le petit jour. Le bateau a marché longtemps au milieu du brouillard. Les sons lugubres de la sirène, hululant de minute en minute, nous ont réveillés de bonne heure, et nous sommes levés quand le ralentissement de la machine nous avertit de notre arrivée. Le paquebot frôle presque des navires déjà ancrés, et nous reconnaissons avec plaisir deux navires de guerre français, le *Forbin* et la *Surprise*, avec leurs matelots grimpés dans les hunes ou astiquant le pont. Nous stoppons.

La brume s'éclaircit un peu, mais la mer reste houleuse.... Pourrons-nous débarquer?

Devant nous s'allonge une grande ligne d'un blanc éclatant : c'est la fameuse barre, si redoutée. La côte marocaine apparaît derrière, comme une bande grise un peu effacée, une suite de rochers déchiquetés où viennent se briser les lames de l'océan qui rejaillissent en écume blanche. A gauche, nous

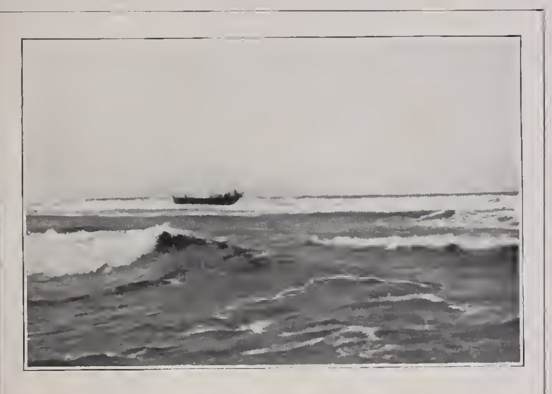
distinguons Salé : un haut palmier émergeant de la côte indécise et quelques minarets ; à droite, Rabat, avec sa Casba, très peu distincte, dépassée par les tours carrées des mosquées. Plus loin, en arrière, la tour Hassan dresse sa silhouette verticale et sépare les deux groupes comme un tiret droit sur une image.

Il s'agit de descendre à terre. Les officiers de marine espagnols montent sur la passerelle ; ils échangent des signaux avec le sémaphore du port. C'est une bonne demi-heure de conversation par petits drapeaux : les nôtres sont un peu sales, mais c'est la marque distinctive du bateau. Il est entendu que nous pourrons débarquer si les barcassiers du port veulent bien tenter de franchir la barre. Nous somme en Ramadan, et, durant cette période, les bons musulmans se reposent un peu plus qu'à l'ordinaire. Ce qui ne veut pas dire qu'habituellement ils travaillent beaucoup.

Le brouillard s'est maintenant dissipé ; un pâle soleil commence à briller, changeant les gris en bleus et dorant le haut des minarets. Je regarde la côte avec une jumelle. Bientôt j'aperçois une sorte de mahonne, fortement équipée, qui semble sortir du fleuve et s'avance vers la barre. Elle lutte contre les remous et s'agite au milieu de l'écume : on dirait une mouche qui se noie dans du lait. Elle tente le passage en un endroit, disparaît dans un brouillard blanc, puis recule et essaye ailleurs. Je sur-

veille ses mouvements avec inquiétude : si elle ne peut venir jusqu'à nous, il me faudra continuer mon voyage vers Larache et Tanger ! Un nervi marseillais, logé avec ses « dames » dans un coin du pont, entre un âne crotté, une famille de poulets et des Marocains placides enroulés dans leur burnous, tempête et jure. Il menace notre capitaine espagnol de « lui faire son affaire », si l'on reste à bord : celui-ci, heureusement, ne comprend pas le français. Mais notre énergumène se calme bientôt : la barque a franchi la barre et s'approche de nous. Nous distinguons ses dix-huit rameurs aux accoutrements variés, coiffés du fez rouge ou du turban rayé, qui remuent en cadence les lourds avirons, tandis que le *raïs*, debout à l'arrière et tenant le gouvernail, gesticule et crie.

Bientôt la barque nous aborde. Les Arabes qui la montent attrapent les cordes lancées de notre bord, et grimpent en s'y accrochant par les mains et par les pieds. Tous ensemble, ils sautent sur le pont, bondissent et hurlent. Puis ils se précipitent sur nos colis, et les lancent à la volée vers leur bateau. Enfin, ils s'inquiètent des passagers. Notre capitaine espagnol, fatigué sans doute du grand effort qu'il vient de faire, en présidant, assis dans son fauteuil, au chargement des marchandises, néglige de faire descendre l'escalier de la coupée : nous quittons son bord comme de vulgaires ballots, glissant du pont vers les barques, où des Marocains



RABAT. — LA BARRE.



RABAT. — CIMETIÈRE MUSULMAN.

nous attrapent par les jambes et nous logent sous les banquettes.

Conduits par les efforts de nos dix-huit rameurs qui tiennent des deux mains leurs lourds avirons et les manœuvrent d'un vigoureux coup de reins, leurs pieds aux pouces presque opposables appuyés contre le banc placé devant eux, nous nous éloignons du paquebot. Le raïs, debout à l'arrière et tenant le gouvernail, rythme les mouvements de son équipage en chantant des litanies auxquelles répondent les matelots. Nous pouvons presque nous croire au temps des pirates de Salé, car la forme des barques, les types des rameurs, les costumes et les chants n'ont pas dû changer. Et cela devait être déjà semblable à l'époque des périples phéniciens, ou quand les Carthaginois, conduits peut-être par Hannon, débarquèrent pour la première fois à l'embouchure du Bou-Regreg.

Mais nous approchons du moment critique : il va falloir franchir la barre. Beaucoup moins redoutable autrefois, elle augmenta considérablement, paraît-il, à la suite du tremblement de terre qui ravagea Lisbonne en 1755, et souleva, en même temps, les récifs de la côte atlantique du Maroc. Cette différence de niveau rendit la navigation beaucoup plus difficile dans ces parages. Actuellement, la barre est praticable par temps calme ou vent d'est peu intense ; mais il arrive, certains jours, que le vent d'ouest soufflant au large, très

loin, forme une houle fort longue dont les rouleaux viennent se briser avec fracas sur les rochers de la côte, et rendent impossible l'entrée du port. Aujourd'hui, heureusement, le vent est faible, et nous pourrons pénétrer dans le fleuve. Notre barque oscille de plus en plus, et l'écume nous fouette la figure. Les cris des rameurs redoublent, se précipitent, tandis que le raïs invoque tous les marabouts de Rabat, de Salé ou d'ailleurs :

« O Allah, secours les Musulmans !

— O Allah, répond l'équipage.

— O Moulay Abd-el-Kader, délivre-nous !

— O Moulay Abd-el-Kader !

— O Sidi el Hadj Abd-Allah-el-Yacoub, secours-nous !

— Secours-nous, Allah ! »

Deux ou trois paquets de mer viennent nous arroser ; mais bientôt, grâce à l'habileté du pilote et la vigueur de l'équipage, nous passons l'endroit dangereux. Les rameurs ralentissent leur cadence et récitent tous ensemble la formule d'actions de grâce : « Louanges à Allah pour notre salut ! » Le calme plat, succédant aux mouvements désordonnés de tout à l'heure, indique que nous naviguons maintenant dans les eaux du fleuve. Alors nous pouvons voir l'entrée de la ville, et le spectacle est grandiose. Au-dessus de masses énormes de roches rouges déchiquetées par la mer bleue qui les fouette et les ronge, se dressent encore des pans de remparts croulants,

dont les pierres, couleur de rouille, ne se maintiennent que par les ronces et les lianes enlacées, jaillies des fissures du roc, qui les étreignent et les enserrent.

Encore quelques coups de rames, et nous approchons des quais. Ils font suite aux murs ruinés de la Casba des Oudaïa que nous venons de dépasser. Un petit môle en pierres permet d'atterrir à marée haute ; mais, à cette heure, si nous voulons ne pas nous mouiller, nous devrons recourir au dos complaisant des Arabes : ceux-ci n'attachent aucune importance aux bains de pieds.

*
* *

La rue principale de Rabat est perpendiculaire au fleuve. On l'appelle es-Souïqa, ou rue du petit marché. Elle est divisée en plusieurs tronçons qui, chacun, ont leur caractère propre. C'est d'abord la rue des marchands de goudron : on y voit plusieurs ateliers de forgerons. On traverse ensuite le marché aux grains, puis on passe devant les boutiques des teinturiers. Ceux-ci vident sans façon leurs cuves de couleurs sur la chaussée qui, à certaines heures, devient toute rouge, ou bleu foncé ou jaune d'or. Plus loin, c'est un carrefour : on traverse une voie qui conduit, à gauche, vers le Mellah et à droite vers la Casba. Notre rue, assez large, est garnie maintenant de trottoirs très élevés au-dessus d'une

chaussée creusée par les pluies. Elle est recouverte par une claire-voie en branchages et palmes tressés qui protège du soleil ou des ondées les passants et les acheteurs. De chaque côté s'ouvrent des boutiques de kherrazin, ou fabricants de babouches, de chekaïriyin, ou fabricants de sacoches, de serradjin, ou bourreliers. Les objets en cuir « maroquin » sont une des spécialités industrielles de Rabat, et les babouches qu'on y vend sont exportées en grand nombre, principalement en Égypte.

Les boutiques sont très curieuses. Dans une sorte de petite niche carrée, large de 2 mètres et percée à 70 centimètres du sol, des objets hétéroclites sont entassés pêle-mêle et, au milieu, un marchand accroupi somnole. La niche est protégée du soleil ou de la pluie par un auvent mobile qui, rabattu et fixé par un cadenas, tient lieu de porte. Comme ces sortes de couvercles sont fabriqués le plus souvent avec des planches provenant de caisses d'emballage, car le bois est rare, il ne faudra pas s'étonner de lire de temps en temps sur les panneaux des inscriptions à demi effacées, telles que celles-ci : « Oxygénée Cusenier », ou « Demandez un Picon ». On le voit : la civilisation pénètre au Maroc.

Tous les marchands sont groupés en corporations et obéissent à des cheiks. Ceux-ci sont subordonnés à un moutasseb, sorte de prévôt, qui surveille les transactions et régularise les cours. J'ignore si la

fonction de moutasseb est rétribuée par le Maghsen ; en tout cas, elle n'est pas dépourvue d'avantages. Pour que leur contrôleur puisse apprécier l'excellence de leurs produits, les commerçants, tous les matins, lui en offrent les prémices : le boucher apporte un carré de bœuf ou un gigot d'agneau, un maraîcher vient avec une paire de poulets gras et des œufs pondus le jour même, le fruitier vide chez lui des panier remplis de raisins ou de figues mûres. Le moutasseb gagne fort peu, sans doute, mais il est nourri. Et je crois bien que les vêtements et le mobilier lui reviennent au même prix.

Or, le fonctionnaire qui tient actuellement cet emploi, à Rabat, est un vénérable vieillard tout à fait extraordinaire : il refuse d'accepter les cadeaux ! Pour donner un pareil exemple de désintéressement, il faut être un saint, très certainement. Aussi le personnage est-il particulièrement vénéré. Tout le monde pense qu'après sa mort on lui élèvera, comme tombeau, une blanche koubba, à l'ombre de grands figuiers. Et les fidèles qui viendront prier son âme de les servir auprès d'Allah seront dispensés de tout bakchiche.

Au pied des boutiques, on voit souvent installés des gens de la campagne, roulés dans leurs manteaux bruns, et accroupis au milieu de poulets attachés, de paniers d'œufs, ou de corbeilles de fruits. Ils ne se dérangent jamais quand on passe, même si on

risque de les écraser. Leur œil brille, ils montrent les dents, et c'est tout.

Quand on a dépassé la grande mosquée, Djama-el-Kebir, on arrive dans le quartier des marchands de chaussures. Un peu plus loin, c'est le marché aux vieilleries : il se tient tous les soirs en plein vent, et les bonnes occasions : armes anciennes, vêtements brodés, ou tapisseries chatoyantes, ne sont pas rares. En continuant, la voie prend le nom de « Petit marché », ou es-Souïqa ; on y trouve, avec la mosquée de Ben-Sliman, des magasins d'alimentation et des dépôts de paille.

C'est vers cet endroit que débouche une des rues les plus curieuses de Rabat. On l'appelle Ridjal-eç-Çof, c'est-à-dire « Les Saints de la Phalange ». On y remarque le zaouïet d'El-Aissaoua, et plus loin la mosquée de Moulay-el-Mekky, précédée d'une treille dont les rameaux ombragent la voie, tandis que les racines plongent sous le tombeau du saint.

Cette dernière mosquée est la plus belle de Rabat, si riche en édifices religieux. Devant la porte, la voie est couverte par un plafond uni, décoré de rosaces polygonales, peintes en couleurs vives. L'arcade de la porte d'entrée est ornée de voûtains polychromes en forme de stalactites, tandis qu'une mosaïque de faïences brillantes revêt les jambages. L'endroit est *horm*, c'est-à-dire sacré. Il y a peu de temps les juifs ne pouvaient le traverser que la tête découverte, les pieds nus et

l'échine courbe. Maintenant on leur permet le bonnet et les pantoufles.

La rue, sanctifiée encore par le tombeau de Sidi Fateh, débouche sur une vaste place qui s'abaisse vers la mer. Autour de quelques marabouts qui arrondissent leurs coupoles blanches comme de gros œufs fichés dans le sable, on remarque les rangées innombrables de petites pierres plates d'un cimetière musulman. L'endroit est presque désert : seuls quelques Arabes, bercés par le grondement des flots, dorment dans leurs burnous et des chèvres noires broutent les lichens des tombes.

Après avoir longé la quechla, ou caserne des troupes chérifiennes, et traversé le marché de la laine filée, on arrive devant la Casba, réservée autrefois aux gens de la tribu des Oudaïa. On y pénétrait par une grande porte d'une très belle architecture. Mais elle a été murée. On y accède maintenant par une baie plus étroite, ouvrant sur un chemin plusieurs fois coudé. Les maisons basses ne montrent, sur la rue, qu'un mur d'aspect misérable, couronné d'herbes parasites. Certaines demeures ne sont que des gourbis en joncs tressés recouverts de boue. Mais il y a une grande mosquée, dont le minaret carré s'aperçoit distinctement de la pleine mer.

On ne peut se loger, à Rabat, que dans un seul hôtel. Je ne compte pas une auberge espagnole infecte. Le portique qui la précède est à un tel

point matelassé de toiles d'araignées que je n'ai jamais osé y entrer. Quand j'arrivai à Rabat, je trouvai, comme à Casablanca, toutes les chambres occupées. J'aurais été obligé d'aller... n'importe où, si l'on ne m'avait offert, à la poste française, l'hospitalité la plus aimable : une belle chambre en faïence bleue, un plafond peint, et... pas d'insectes.

Je pris mes repas à l'hôtel, et le mieux que je puisse faire, c'est de n'en rien dire. J'allai aussi, pour me distraire, dans certaines tavernes fréquentées par des soldats. Une fois j'eus l'occasion d'interviewer l'ordonnance du général Brulard. C'était un Bavarois de Munich, ennemi déclaré des « sales Prussiens », qui, mieux que ne l'aurait fait le général, me détailla l'envers de la guerre. Une autre fois, j'étais à table ; un spahis bronzé, superbe, vint s'asseoir à côté de moi. Il fit activer mon service, exigea qu'on apportât des plats supplémentaires, des alcools supérieurs, et voulut aussi payer mon repas. Je protestai : il fut très vexé.

* * *

Durant mon séjour à Rabat, je parcours les rues avec le plus grand intérêt. L'animation est aussi grande qu'à Tanger ou à Casablanca, et le caractère indigène est mieux conservé. Des porteurs d'eau qui fléchissent sous leur outre gonflée et font tinter des clochettes de cuivre, des bourricots trottinants,



LA MOSQUÉE DE MOULAY-EL-MEKKY A RABAT.

des chameaux qui se dandinent, majestueux et indifférents, bousculent des Arabes magnifiques ou loqueteux, et des juifs serrés dans leurs vêtements sombres que blanchit une crasse honteuse. Des cavaliers fendent la foule, au trot de leurs mules harnachées de rouge, et des femmes longent les murs et s'effacent : dissimulées dans de grands draps blancs dont elles s'enveloppent jusqu'à la tête, elles ne montrent qu'un petit triangle de leur visage où luit un œil noir.

Les rues principales sont barrées, de distance en distance, par des portes, le plus souvent voûtées, fermées à la tombée du jour. Ceux qui se sont attardés en ville doivent, pour rentrer chez eux, parlementer longuement pour se faire ouvrir : on écourte beaucoup les explications avec un bon pourboire. Depuis l'occupation française, ces portes restent souvent ouvertes pendant la nuit ; la police est alors exercée par des patrouilles de soldats maghsen dirigées par des gendarmes français. Dans les rues, éclairées seulement par la lune, on rencontre peu de passants. Le silence n'est troublé que par les cris des veilleurs, ou biyâta, qui parlent fort pour éloigner le sommeil, et les longs appels des muezzin qui se renvoient leurs plaintes chantantes, de mosquées en mosquées.

Un des charmes de Rabat, c'est le grand nombre des fontaines. Elles sont entourées, à chaque heure du jour par une foule bariolée. Des porteurs nègres ten-

dent les reins pour soulever leur peau de bouc remplie ; des muletiers et des chameliers font boire leurs bêtes, tandis que des petites filles posent sur leurs cheveux noirs de grandes jarres rouges, et, ramenant coquettement devant leur bouche une mousseline légère, s'en vont d'un pas menu, enfonçant leurs pieds nus dans la terre mouillée.

J'allais oublier de parler du Mellah. C'est un des endroits les plus singuliers de la ville, non par sa beauté, mais par son odeur. Les Arabes, ne sachant que faire des ordures abondantes qu'ils récoltent dans la ville quand, par fantaisie, ils la nettoient, avaient imaginé, par délicate attention, de les offrir aux juifs. Ils les déposaient en tas devant la porte de leur quartier et, bien entendu, empêchaient qu'on y touchât. Quand l'odeur devenait par trop nauséabonde, le Grand Rabbin et les notables allaient gémir auprès du Pacha. S'ils apportaient un cadeau suffisant, on leur permettait d'assainir leurs rues, mais, bien souvent, ils préféraient pourrir plutôt que payer. Alors le soin de disperser les excréments et les charognes était laissé aux quatre vents du ciel. L'occupation française a mis fin à ces plaisanteries malodorantes.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Le débarquement à Rabat. — Les bateaux qui arrivent devant Rabat peuvent mouiller, en été, par 15 mètres, à 1 200 mètres de terre, en gardant la tour Hassan par la pointe des Oudaïa et le

palmier de Salé ouvert à gauche du marabout situé sur les rochers à l'embouchure du fleuve.

Un pavillon *bleu*, hissé au mât de la direction du port, indique que la barre est praticable ; si le pavillon arboré est *rouge*, le débarquement est impossible.

Voici, en 1911-1912, le nombre de jours pendant lesquels la barre a été praticable (*Bulletin de l'Afrique française*) :

	1911	1912
Janvier	»	5
Février	»	9
Mars	»	7
Avril	»	22
Mai	»	24
Juin	»	18
Juillet	31	27
Août	27	23
Septembre	23	»
Octobre	18	»
Novembre	5	»
Décembre	8	»

Hôtels. — Actuellement, il est très difficile de se loger à Rabat. L'hôtel français est toujours rempli de monde. Les maisons mauresques convenables sont toutes occupées, il ne reste que des masures fétides qu'on offre pour 150 à 350 francs par mois. Des baraquements en bois se louent de 100 à 200 francs par mois !

Postes et télégraphes. — A Rabat, comme dans toutes les villes principales du Maroc, on trouve des postes françaises, anglaises, espagnoles et allemandes. La première est de beaucoup la plus importante. L'affranchissement des lettres entre le Maroc et la France, et à l'intérieur du pays, est de 10 *centimos hassani* jusqu'à 20 grammes et de 25 *centimos* jusqu'à 250. La carte postale simple est affranchie à 5 *centimos.* Les perceptions pour les imprimés, papiers d'affaires et échantillons se font en *centimos hassani.*

Les télégrammes sont expédiés par lettre jusqu'à Tanger et câblés ensuite par Oran et Marseille (20 centimes le mot pour la France). Il y a aussi, à Rabat, un poste de télégraphie sans fil (70 centimes le mot).

Pour donner une idée du développement inouï de Rabat,

voici le chiffre des télégrammes transmis pendant le seul mois d'octobre, de 1908 à 1912 (*Bulletin de l'Afrique française*) :

	Nombre de télégrammes.	Nombre de mots.
Octobre 1908..................	»	21.161
— 1909..................	»	32.653
— 1910..................	3.368	42.767
— 1911..................	6.492	93.868
— 1912..................	12.669	249.882



CHAPITRE V

LES ENVIRONS DE RABAT

Les murs d'enceinte et les portes de la ville. — Le camp et le fort Rottenbourg. — La tour Hassan et les ruines de la mosquée. — Les jardins.

J'ai vu Rabat, je vais visiter les environs.

Je commence par une promenade autour des remparts.

Les deux enceintes parallèles qui entourent la ville ont été construites au xiie siècle, sous le règne du Sultan Yousouf Yacoub-el-Mansour, et rebâties au xviiie siècle. Elles se composent d'un mur crénelé, haut de 3 à 5 mètres, et de tours carrées, façonnés avec l'argile rougeâtre du sol, mélangée de cailloux et de chaux. Des trous, percés régulièrement sur le parement extérieur, montrent l'emplacement des pièces de bois qui maintenaient les planches où l'on a battu le pisé.

Les portes de ces enceintes, massives et voûtées, ouvrent toujours entre deux tours à plan carré ou demi-octogonal. Les tympans extérieurs sont, le plus souvent, ornés de rinceaux en creux, de coquilles ou de colonnettes en relief. Mais tous ces ornements,

rongés par les années et les intempéries, ont un air de vétusté extrême. Les pierres rouges des murs et des tours se montrent à nu, et le crépi de chaux qui, autrefois, les rendait toutes blanches, ne s'accroche plus qu'en de grandes taches qui font penser à une lèpre.

Devant l'Océan qui gronde, les tentes des coloniaux piquent vers le ciel leur toit pointu. Des soldats, réunis autour d'une grande marmite, épluchent des pommes de terre. Je retrouve le mandoliniste de la *Chaouïa* : il barbifie un de ses camarades, assis sur une cantine. Plus bas, une soixantaine de soldats se baignent. Ils plongent comme de vrais marsouins qu'ils sont, ou, accroupis parmi les rochers, guettent les flots et tendent le dos aux lames.

Tandis que le 7e colonial arrive au camp de Rabat, un autre bataillon quitte la ville pour aller vers le Sud. La marche sur Marrakech serait-elle décidée ? En tout cas, elle n'est pas imminente. Je resterai encore quelques jours à Rabat, pour continuer mes promenades aux environs. Je compte même, avant de partir, traverser le fleuve pour visiter Salé et aller voir les ruines de Chella.

Les Sénégalais ont dressé leurs petits abris de campagne auprès des grands marabouts de l'infanterie coloniale. Réquisitionnés pour toutes les marches, toutes les gardes, et de tous les combats, ils sont toujours les moins bien servis. Mais ils ne songent pas à se plaindre. Aplatissant sur un

côté du front leurs chéchias couleur de coquelicot, dévoués à leurs officiers comme de bons chiens fidèles, ils restent quand même souriants et crâneurs. Cependant ils ont une tristesse : ils ont laissé à Casablanca leurs femmes et leurs enfants. Ils regrettent les belles négresses aux seins pointus, et les petits négrillons, agiles comme des chats, qui frottaient leur ventre nu sur le sable brûlant.

En ce moment, les Sénégalais ont la garde de l'ouvrage militaire le plus important de Rabat : le bordj Djedid (fort nouveau) ou batterie Rottenbourg. Armé de deux canons de 26 centimètres et décoré d'arcatures à la fois gothiques et mauresques, ce fort fut construit sous le règne du sultan Moulay-Hassan, à partir de l'année 1889. On raconte, à ce propos, une légende assez curieuse. La maison Krupp aurait offert généreusement au sultan, paraît-il, les deux grands canons. Le souverain, très flatté de ce cadeau, en était fort embarrassé : il ne savait qu'en faire. Pour lui venir en aide, les Allemands offrirent leurs services, mais, cette fois, contre un nombre respectable de douros trébuchants. Il fallut débarquer les pièces : on installa une grue qui, maintenant abandonnée, se rouille encore sur les quais de la douane. Ensuite, pour amener les canons à l'endroit choisi, on construisit un petit chemin de fer. Puis on amena des moellons, des meulières, du ciment, des poutres en fer, des pla-

ques d'acier. Quand le fort fut achevé, les Allemands avaient gagné plusieurs millions.

Le 7 septembre 1911, vers dix heures du matin, pendant qu'on manipulait des poudres dans les casemates du fort, une explosion se produisit. Des murs furent arrachés et les terres, en s'éboulant, ensevelirent une quinzaine d'ouvriers indigènes et des soldats français. La garde du fort était assurée, à ce moment-là, par deux sentinelles sénégalaises. Le souffle de l'explosion leur arracha le fusil des mains et les coucha par terre, et une gerbe de pierres passait au-dessus d'eux et retombait sur le camp en désordre. Un peu étourdis, nos Sénégalais se relevèrent quand même; puis ils ramassèrent leurs fusils, joignirent les talons et reprirent la faction. Inquiet, un lieutenant se précipita vers l'un d'eux : le noir présenta les armes et répondit simplement : « Rien nouveau, mon lieutenant, moi vu personne. » Et il continua sa garde : la consigne n'avait pas changé.

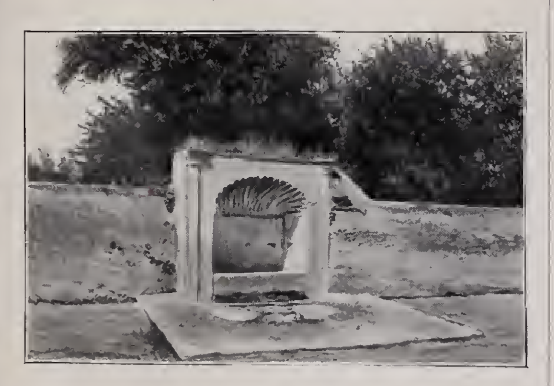
*
* *

La ville de Rabat est assez ancienne. Elle fut fondée au XIIe siècle par Yacoub-el-Mansour. Il l'appela R'bat-el-Fath, c'est-à-dire le Bourg de la Victoire, en souvenir de son triomphe sur les chrétiens coalisés à Alarcos.

Moins de trois siècles après la mort de son fon-



LA TOUR HASSAN, AUX ENVIRONS DE RABAT.



UNE ANCIENNE FONTAINE, AUX ENVIRONS DE RABAT.

dateur, la cité était en pleine décadence. On y comptait, tout au plus, cent maisons habitées. Les autres étaient tombées en poussière ou croulaient parmi les vignes sauvages. Par la suite, elle reprit une certaine activité, et son histoire s'est déroulée jusqu'à nous, tantôt prospère, tantôt misérable. De sa splendeur passée elle a gardé plusieurs monuments, dont le plus célèbre est la tour Hassan.

Je vais à la tour Hassan, par la porte de Chella. Je parcours une piste de sable rouge qui s'allonge entre le mur d'enceinte et une haie de cactus. En haut d'une falaise qui domine le fleuve, un petit sentier débouche et me conduit au pied du monument.

La tour Hassan s'aperçoit de très loin : les navires s'y repèrent en pleine mer. Large de 14 mètres à la base, et haute, actuellement, de 45 mètres environ, elle est découronnée : peut-être n'a-t-elle jamais été terminée. Une décoration élégante et géométrique se développe sur chacune de ses faces. Tandis que le bas reste presque nu, la partie moyenne est ornée d'arcatures aveugles et le premier étage se recouvre d'un lacis de petits voûtains lobés, découpés en trèfles. Les étages les plus élevés sont les plus ornés : cette disposition est l'application d'un principe familier à l'architecture classique. Ainsi, les Arabes du moyen âge n'ont pas créé de toutes pièces un style nouveau : ils

se sont bornés à conserver et développer dans un sens particulier les leçons de l'antiquité.

D'après une tradition, la tour Hassan serait l'œuvre d'un architecte de Séville nommé Goever, qui aurait bâti aussi la Giralda de Séville et la Koutoubia de Marrakech. De fait, ces trois édifices ont une parenté évidente, malgré des différences non moins certaines.

Le monument serait assez bien conservé si la foudre, il y a deux siècles, ne l'avait endommagé. L'arête sud-est est toute dégradée. Et de nombreux pigeons ont adopté les découpures de l'ornementation pour y établir leur domicile. Aussi, les chasseurs du pays considèrent-ils ce monument comme leur garde-manger. Quand un habitant de Rabat désire un bon rôti à bon marché, il va s'embusquer avec son fusil parmi les broussailles et les ruines qui s'étalent au pied de la tour. S'il ne rapporte pas toujours, pour alimenter sa marmite, un volatile blessé à mort, il manque rarement de faire descendre quelques éclats. C'est peut-être de là que vient l'expression « manger des briques ». Mais le monument s'en va morceau par morceau.

Auprès de la tour Hassan, on peut voir encore des sortes de caves à ciel ouvert, envahies par les plantes grasses et les mauvaises herbes : ce sont les anciennes fondations d'une mosquée disparue ou les restes d'un grand bassin. Un peu en arrière, des pans de murs en pierres ou en pisé rouge entou-

rent un grand espace rempli de colonnes de marbre. Quelques-unes, encore debout, supportent leur chapiteau au profil d'un byzantinisme décadent ; les autres, renversées, ont dispersé leurs tambours parmi les ronces et les broussailles. Les colonnes étaient au nombre de deux cent cinquante, mais beaucoup ont été détruites et, avec les morceaux, les gens de Rabat ont pavé leurs rues.

Ainsi, de cette mosquée élevée au temps où le Maroc, réuni à l'Espagne, était devenu le premier empire du monde, il ne reste plus que des mottes de terre brûlée et des fûts de colonnes brisées. Les dalles sur lesquelles se prosternaient les fidèles, le front penché du côté de l'aurore, pour remercier Allah du triomphe des armes saintes, sont maintenant profanées par les mécréants ou disparaissent sous le sable et les herbes folles. Les ronces, les figuiers et les vignes ont tout envahi. Là où se promenaient des milliers de pèlerins, on ne voit plus que de rares touristes, peu soucieux, le plus souvent, de la loi du Prophète, ou bien encore quelque mendiant affamé, le burnous en loques, qui glisse entre les broussailles et se dissimule au bâton du gardien pour venir cauteleusement grappiller dans la vigne de son prochain.

Les environs de Rabat sont sillonnés d'un réseau compliqué de routes assez larges, bordées de jardins dont la végétation vigoureuse dépasse la crête des

murs ou le sommet des haies vives. Si l'on entre dans un de ces jardins, on est de suite frappé de leur richesse et de leur fraîcheur. Une végétation touffue remplit de vastes carrés que séparent des chemins tirés au cordeau et de petites rigoles, où l'eau coule jusqu'au pied des plantes. Des radis à larges feuilles et des pastèques arrondies avoisinent les citrouilles pustuleuses, enfouies dans l'herbe comme d'énormes crapauds. Le long des murs s'enroulent des ceps de raisin muscat, tandis que des orangers, des amandiers, des figuiers, remplis de moineaux, de pigeons et de merles, ombragent le sol de leurs feuillages chantants. Et dans un coin, près de la porte, une mule aveuglée tourne du matin au soir pour animer une noria rustique qui plonge profondément un chapelet d'écuelles et ramène l'eau presque goutte à goutte.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Résidence générale. — La résidence générale est installée provisoirement sur la route de Chella, dans une villa médiocre, qui appartenait autrefois au consul d'Allemagne. Les quartiers nouveaux et les édifices publics seront construits dans l'Aquedal du sultan. La gare du chemin de fer de Casablanca se trouve de ce côté.

Le service des études et renseignements économiques, dirigé par M. René Leclerc, où l'on centralise toutes les études pouvant intéresser les voyageurs et les commerçants au Maroc, se trouve à la résidence.

Importance de la région de Rabat. — La circonscription administrative de Rabat a une superficie d'environ 14 500 kilomètres carrés ; la population atteint 77 800 habitants.



RUINES DE LA MOSQUÉE HASSAN, PRÈS DE RABAT.



LA MOSQUÉE DE LA LOI SAINTE, PRÈS DE RABAT.

Industries indigènes à Rabat. — On trouve, à Rabat, des tanneries très prospères. On y fabrique une grande variété d'articles en cuir maroquin. Cependant les objets en cuir découpé proviennent plutôt de Marrakech.

On y fabrique aussi des tapis renommés pour la solidité de leurs couleurs. Les prix en sont très variables.

On trouvera assez facilement des écharpes brodées de larges dessins en soies de couleurs vives. Les broderies monochromes, violettes ou rouges, proviennent surtout de la région de Fez.

Il y a encore, à Rabat, des mosaïstes et des sculpteurs distingués.



CHAPITRE VI

SALÉ : LA VILLE DES CORSAIRES

La traversée du fleuve. — Antiquité de Salé. — Son développement au moyen âge. — Arrivée des Maures chassés d'Espagne. — Une république de pirates. — Interventions européennes. — Rivalité entre Salé et Rabat. — Décadence de la ville. — Son état actuel.

Je ne veux pas quitter Rabat sans aller visiter Salé, autrefois célèbre pour ses pirates. Elle s'étend de l'autre côté du Bou-Regreg, derrière une large plage de sable, tandis que des rochers presque inaccessibles la protègent du côté de l'Océan.

Pour traverser le fleuve, on va, de Rabat, s'embarquer au bas de Bab-el-Bahr, — la Porte de l'Océan, — à quelque distance de la marine. Quand j'arrive sur la berge, une foule de paysans, de mules et d'ânes attendent une barque, les pieds dans l'eau. Un canot approche enfin. Il lutte contre le courant, traverse quand même et vient s'échouer contre les rochers qui affleurent au rivage. Le passeur m'invite par gestes. Il remue les chiffons qui entourent ses bras maigres comme un épouvantail à moineaux agité par le vent. Je saute dans la barque.

On fait maintenant monter les mules. Des Arabes s'accrochent après la première : les uns la tirent par la bride, les oreilles ou la queue ; d'autres lui soulèvent les pattes. La bête résiste. On tire plus fort et on multiplie les arguments marocains d'usage : cris sauvages, injures et coups. L'animal reste insensible. Puis, brusquement, sans prévenir, il saute, les pieds joints, sur le bateau qui bascule, pour s'affaler sur les ballots et les passagers. Ceux-ci en sont quittes pour des meurtrissures ou pour un bain.

Nous allons bientôt nous échouer sur le sable fin de la plage qui s'étend devant Salé. Des portefaix viennent décharger les caisses, et les mules sont descendues avec les mêmes cérémonies qu'au départ. Des gamins nus, qui plongeaient sous les barques pour chercher les sous qu'on leur avait jetés, se sèchent maintenant sur la terre brûlante.

La plage, autrefois morne et déserte, est couverte aujourd'hui par les tentes blanches et les baraquements légers de la troupe. Des soldats dorment à l'ombre ; d'autres flânent, et des mercantis leur offrent des souvenirs du pays : cartes postales berlinoises, couteaux arabes de Hambourg ou maroquineries de Nuremberg.

*
* *

Le mur d'enceinte, qui dresse devant nous son

manteau de chaux blanche, fut construit bien avant celui de Rabat, la cité voisine. Salé est une très vieille ville. Elle remplaça Chella, de fondation punique, dont les ruines achèvent de disparaître de l'autre côté du fleuve. Dès le moyen âge, active et prospère, elle était en relations suivies avec les pays d'Europe. Beaucoup d'étrangers venaient fréquenter ses riches bazars et ses boutiques nombreuses réparties en quartiers fermés par des portiques de marbre. Dans ses ruelles étroites, on coudoyait des Maures de Séville et de Grenade et des chrétiens venus d'Italie, de Flandre ou d'Angleterre. Autour de la ville, des jardins verdoyants s'épandaient entre des champs cultivés. Le fleuve donnait tellement de poissons, que certains jours, ne pouvant l'emporter, on le laissait pourrir sur la berge. Et, retirés dans leurs palais somptueux, couverts de mosaïques éclatantes et rafraîchis par des fontaines vives, les riches négociants entassaient les étoffes précieuses, les armes ciselées et les écus d'or.

Cependant, en l'année 1250, un jour que les Salétins guerroyaient dans l'Atlas, des Espagnols, conduits par le roi de Castille Alphonse X, surprirent la ville, où il ne restait plus que des marchands, des vieillards et des femmes, et pendant deux jours pillèrent, brûlèrent, massacrèrent. Quand les Arabes revinrent avec les soldats du sultan Abd-el-Hakk, les Castillans étaient déjà remontés

sur leurs galères, lourdement chargées de butin et de femmes, et cinglaient vers l'Espagne. Les auxiliaires qui accompagnaient les gens de Salé dans la reprise de leur ville pillèrent à leur tour le peu qui restait. Et durant très longtemps la ville demeura affaiblie.

Une ère nouvelle de prospérité commença quand, vers la fin du XVIe siècle, les Maures chassés d'Espagne allèrent se réfugier dans leur pays d'origine. Beaucoup vinrent à Salé. Ils apportaient avec eux de nombreuses richesses et la technique d'industries prospères : le tissage, la ciselure des armes, la fabrication des tapis, les broderies d'or et de soie.

Vers le même moment, des Espagnols s'emparaient de la Mamora, aujourd'hui Méhedia : un nid de pirates caché dans une boucle du Sebou. Beaucoup de ceux-ci furent pris ; d'autres, plus heureux, allèrent se faire pendre ailleurs. Certains se réfugièrent avec leurs vaisseaux dans le port de Salé. Ils s'accordèrent assez vite avec les Andalous expulsés d'Espagne, et, n'oubliant pas les injures subies, se préparèrent aux vengeances profitables. Bientôt l'Océan fut sillonné de leurs légers bateaux, qui arboraient au grand mât une flamme espagnole. Tous les vaisseaux de Sa Majesté Très Catholique furent chassés et capturés comme hérétiques, et les équipages pendus ou vendus comme rebelles. Puis encouragés par le succès, les pirates ne tardèrent pas à attaquer tous les navires chrétiens : leur

rancune se trouvait satisfaite, ils amassaient de grandes richesses et aussi honoraient grandement la loi du Prophète.

Leurs légères escadrilles quittaient le port au commencement du printemps, et revenaient, après quelques semaines, étaler sur la plage de Salé des étoffes et des armes d'Europe, des porcelaines, du thé de la Chine ou des Indes, des bois précieux, du sucre et de la vanille capturés sur les vaisseaux partis des Amériques. Cependant, quand ils avaient pris un chargement de vin fin, ils se gardaient bien de le vendre : ç'aurait été induire au péché leurs compatriotes. Ivrognes et charitables, ils préféraient le boire.

Ils devinrent bientôt si puissants, que le Sultan en fut inquiet. Et aussi, comme chef des Musulmans, il voulut avoir une part des bénéfices réalisés sur les infidèles. Mais les Salétins ne l'entendirent pas ainsi. Habitués à combattre pour la bonne cause, ils estimèrent qu'il n'en était pas de meilleure que celle qui consistait à défendre leurs biens. Voleurs, ils ne voulaient pas être volés. Les représentants du sultan Abd-el-Malek furent chassés, les soldats qu'il envoya furent battus, rossés, dépouillés et, finalement, les gens de Salé proclamèrent la République.

C'était une république aristocratique. Le pouvoir était exercé par deux magistrats élus chaque année, au mois de mai. Ils étaient contrôlés par

un Conseil qui réunissait les plus riches habitants, et les magistrats sortis de charge. Les ressources de la ville étaient assurées par les douanes et un droit de 10 pour 100 sur les prises maritimes. Heureux pays, où les habitants ne payaient pas d'impôts !

Mais les brigandages des pirates, trop souvent répétés, amenèrent plusieurs fois l'intervention des puissances européennes. C'est ainsi qu'en 1630 le Cardinal de Richelieu envoya devant la ville une escadre française commandée par le chevalier de Rasilly. Dès son arrivée, quelques boulets bien placés amenèrent les Salétins à traiter : un pacte d'alliance avec la France fut conclu.

Plus tard, en 1635, les Anglais envoyèrent à leur tour une expédition. Puis, en 1659, Salé fut de nouveau bombardée par une flotte française. En 1666, la République subit une première éclipse : le sultan Moulay-Rechid s'empara de la ville. La piraterie cependant, n'en continua pas moins, mais au lieu de piller les navires chrétiens en leur nom personnel, les Salétins firent la course au nom du Roi.

En 1680, le chevalier de Château-Renaud bombarda encore Salé. Il s'ensuivit une ambassade marocaine à Versailles et un nouveau traité d'alliance. Cette fois, ce fut le Sultan qui négocia. Dix ans plus tard, le Pacha de la ville était un renégat français nommé Pillet. Salé fut à peu près fermée aux Européens, ce qui ne l'empêcha pas,

en 1718, de s'attirer un nouveau bombardement.

Mais, après la mort de Moulay-Ismaël, le Maroc tomba dans une anarchie profonde et Salé redevint indépendante. Elle eut à se défendre contre les entreprises de sa rivale Rabat, jalouse de ses richesses. Alors naquit ce proverbe qu'on répète encore aujourd'hui : « Tant que les sables ne deviendront pas des raisins, tant que la rivière ne coulera pas du lait, Rabat et Salé resteront ennemies. »

Quelques années plus tard, les deux villes furent conquises par Moulay-Abdallah, et Salé perdit son autonomie.

La piraterie, qui n'avait cessé de se développer pendant les périodes d'indépendance de la ville, ne survécut pas longtemps aux libertés perdues. Déjà des causes physiques agissaient. Le Bou-Regreg s'ensablait de plus en plus, et le tremblement de terre qui ruina Lisbonne en 1755 relevait en même temps la côte atlantique du Maroc. Le port de Salé fut mis presque à sec. La flotte des corsaires, qui comprenait alors six ou dix frégates armées de quatorze ou dix-huit canons, et douze galiotes plus légères, devint la propriété du Sultan. Les matelots furent classés, enrégimentés, et une faible paie fut la seule rétribution de leurs expéditions aventureuses. Ils furent commandés par les plus riches bourgeois, peu au courant de la navigation, mais dont les biens pouvaient cautionner les navires du Maître

Quand les pirates furent devenus fonctionnaires,



LA PLAGE DE SALÉ.



L'ENCEINTE DE SALÉ.

leur ardeur se trouva fort diminuée. La guerre d'Amérique, qui survint bientôt, obligea les vaisseaux marchands d'Europe à ne naviguer que fortement armés ; aussi pouvaient-ils résister avantageusement aux légers bateaux des Marocains. Les prises étaient plus rares et plus difficiles, les pirates devenaient prudents. Sortis du port bien longtemps après le début du printemps, ils rentraient de bonne heure, et, dans leurs croisières, évitaient soigneusement les aventures. Assurés de gagner peu et risquant beaucoup, ils cessèrent peu à peu de courir les mers : la grande piraterie était morte.

En Europe, on oubliait Salé, sauf quand, par hasard, une des rares felouques qui n'était pas encore pourries quittait la vase où elle s'enlisait et, reprenant les grandes traditions, allait brigander à quelques milles devant la côte. Un fait de ce genre amena, en 1851, une escadre française en rade de la ville : celle-ci se laissa bombarder sans résistance.

Ne s'occupant plus de la course, mais possesseurs de grands biens, les bourgeois s'enfermèrent dans leurs demeures closes, fidèles aux souvenirs de la cité glorieuse. Les commerçants et les artisans passèrent à Rabat, qui devint et resta jusqu'à nos jours la ville active, et Salé sembla tomber dans un sommeil profond. Mais partout dans les royaumes de Fez et de Maroc, on se rappela le grand rôle joué autrefois par la vieille république, quand elle résistait victorieusement à la tyrannie des Sultans et aux

canons des barbares d'Europe ; quand elle capturait sans relâche les navires chrétiens et qu'elle livrait aux vrais croyants les richesses exotiques et les esclaves mécréants dérobés pour la plus grande gloire d'Allah. Une telle cité ne pouvait être que très sainte : elle se couvrit de mosquées aux longs minarets, de zaouias toutes blanches et de tombeaux vénérés où l'on se rendit, en pieux pèlerinages, de toutes les provinces du Moghreb. Et maintenant encore, calme et tranquille, elle continue à dormir derrière ses vieux remparts lézardés, envahis par les cactus et les vignes, toujours sainte et presque déserte.

Je parcours la ville aux dernières heures du jour. Le bazar que je traverse montre, comme à Rabat, des boutiques en forme de niche alignées de chaque côté d'une voie couverte. Les marchands, couchés derrière des piles de babouches ou des chapelets de piments rouges, reposent avec quiétude. Les gens s'effacent quand je passe. Seuls, quelques gamins me suivent curieusement : je crois bien que certains me disent, en arabe, d'épouvantables gros mots.

Quand je reprends le chemin du fleuve, il fait déjà nuit. L'heure est calme. Devant la plage presque déserte, un bac est là, qui attend. Je m'embarque. Les passeurs rament silencieusement vers la falaise de Rabat, qui apparaît comme une masse sombre et indistincte. A notre gauche, l'eau

noire miroite de reflets argentés et mobiles, éclairée par la lune qui brille au-dessus de la tour Hassan

Comme un point sur un i.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Le passage de l'oued. — C'est à Salé qu'on a installé les services de la Direction du port.

La navigation sur le fleuve et la pêche sont libres.

En attendant la construction d'un pont, le passage de l'oued se fait par des embarcations à rames construites suivant deux types principaux : l'*Acheria*, de la taille d'un youyou, pouvant transporter 15 hommes ou une tonne de marchandises, et la *Djmelia*, qui porte, à charge pleine, 40 hommes ou 3 tonnes de marchandises.

Les embarcations de la guerre, réservées au passage des militaires, ont un fanion rouge.

Les passeurs sont réunis en deux corporations, l'une à Rabat, l'autre à Salé. Chacune d'elles est commandée par un amin, nommé par le maghsen, et qui est chargé aussi de la surveillance et de la police du passage.

Commerce de Rabat-Salé. — Pour apprécier le commerce de Rabat-Salé, il faut le comparer à celui des autres ports de la côte :

	1906	1908	1909	1910	1911	1912
	Millions de francs.					
Rabat	6	8	7	6	7	9
Casablanca	14	19	25	24	41	»
Mazagan	7	14	16	13	18	»
Safi	7	11	16	11	22	»
Mogador	13	14	17	14	16	»

Population des villes. — Rabat et Salé comptent, environ, 44 000 musulmans, 3 000 israélites et (février 1913) 1 800 Européens ou Algériens. En moins d'une année le nombre des Européens a triplé.

CHAPITRE VII

UNE VILLE MORTE : CHELLA

Les bords du Bou-Regreg. — L'Aïn Chella. — Les remparts de Chella. — Les ruines. — La mosquée. — La source. — Histoire de Chella. — Les tombeaux. — La porte du Couchant.

La ville de Rabat date seulement du XIIe siècle. Mais bien avant sa fondation, dès les premiers temps de l'antiquité classique, un établissement humain, riche et prospère, s'élevait déjà presque au même site. Il s'agit de la ville de Chella. Des ruines rustiques, à deux kilomètres de la mer, en amont du port, nous indiquent son emplacement et attestent sa grandeur passée.

Je me rends à la cité déserte par le chemin de la tour Hassan. Dès qu'on a dépassé ce monument, la route dévale rapidement pour atteindre les berges indécises et broussailleuses du Bou-Regreg : le « Père des ravins et des broussailles ». L'eau tranquille s'étale paresseusement en de grands marécages jusqu'au pied des collines voisines. Nous longeons des marais salants, divisés en compartiments

réguliers qui imitent un grand damier. Des Arabes bronzés plongent dans l'eau de petits paniers qu'ils remontent tout dégouttants d'un liquide noirâtre. Ils récoltent ensuite une poudre blanche et la déposent en tas brillants et symétriques alignés aux bords des bassins comme les pièces d'un vaste échiquier. Plus loin, de grandes lagunes irrégulières, envahies par les roseaux, abritent de nombreux perdreaux, qui s'envolent à notre approche, accompagnés d'élégantes bécassines, de courlis et d'outardes au vol lourd. Toute la région est un paradis pour les chasseurs. Avec les pigeons qui habitent les sculptures de la tour Hassan et les oiseaux logés dans les fourrés du fleuve, on trouve un nombreux gibier à quatre pattes. Les lapins sont extrêmement nombreux, et leurs terriers, abrités derrière les feuilles des palmiers nains, labourent le sol jusqu'aux bords du chemin.

Le sentier, bientôt, s'enfonce dans les broussailles et grimpe en serpentant les flancs d'une haute colline. Les cactus et les aloës sont tellement rapprochés qu'ils obstruent la route. Puis, brusquement, la voie se met à descendre et la végétation s'éclaircit. Maintenant je débouche à la base de grandes falaises rouges, qui ferment une sorte de cirque sablonneux, inculte et désert. Au fond, sur un mamelon pommelé de verdure, je distingue les murs et les tours écroulés de ce qui fut la ville de Chella.

Je vais d'abord visiter une des sources : l'Aïn Chella. Je la devine devant moi à des masses de verdure sombre : sur ce sol merveilleux, chaque goutte d'eau devient un brin d'herbe. La source a été captée dans une antiquité très reculée, puisque la fontaine actuelle date, dit-on, des Romains. L'eau coule derrière un mur aux pierres moussues et s'en va, par des fentes étroites, vers un grand bassin carré. De grands roseaux et des lianes tombantes font à la fontaine une couronne de dieu-fleuve.

Auprès du bassin d'où l'eau déborde et serpente entre les roseaux, des gens sont groupés. Des femmes drapées restent accoudées à la margelle, ou remplissent des amphores de terre rouge ; un cavalier, son burnous relevé sur l'épaule comme une chlamyde, laisse boire sa monture hatelante ; à l'ombre de grands figuiers, des Marocains, fainéants et philosophes, restent allongés sur l'herbe fraîche et respirent le parfum des menthes. On dirait des scènes bibliques.

Je reprends ma promenade. J'arrive en haut de la colline, au pied même des anciens murs de l'enceinte. Sur les pierres rouillées, de la couleur du sol, grimpent partout des mousses et des herbes, maintenant brûlées. Un fin sable rouge les recouvre, qui ronge aussi les feuilles et les plantes. La végétation parasite envahit ces pierres délabrées, et la poussière, qui partout s'étend, rougeâtre et

monotone, donne à ces ruines un aspect d'indéfinissable vieillesse.

J'ai devant moi une grande porte qui jadis était encadrée de bastions carrés et précédait un chemin coudé. Il ne reste plus maintenant, du côté de la campagne, qu'un pan de mur branlant, où s'accrochent des arbustes rabougris et tenaces, et deux grands tas de poussière. La voûte qui recouvrait le passage est tombée, et laisse voir un coin du ciel. Cependant l'encadrement de la baie intérieure arrondit encore son arc de briques plates, et on peut monter sur le chemin de ronde : mais il est envahi par les herbes folles, et son parapet a croulé.

De cette porte on découvre tout ce qui reste de la ville : un terrain ondulé et pierreux, couvert d'herbes sèches et de buissons épineux. De place en place, un bouquet de figuiers, une masse d'orangers, une touffe de cactus font une tache sombre, tandis que des koubbas blanches, émergeant des branchages emmêlés, accrochent la lumière et accentuent les contrastes. Au fond du tableau, un mur crénelé, bleuté par la distance, limite l'horizon.

C'est ici que jadis s'étendait une ville opulente, enrichie par le commerce et les guerres victorieuses. Au temps où Lutèce n'était encore qu'une petite bourgade de pêcheurs, la ville de Chella, fondée depuis plusieurs siècles déjà par les Carthaginois,

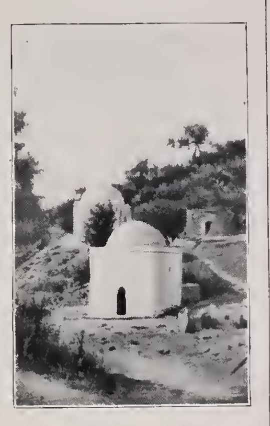
amassait dans ses murs toutes les richesses de l'Extrême-Occident : les esclaves noirs, la gomme et l'ivoire, la poudre d'or et la pourpre violette. Carthage détruite, ses trésors et ses comptoirs devinrent la propriété du vainqueur. Chella subit le sort de sa métropole : elle fut transformée en colonie romaine. Elle continua à jouir, sous les nouveaux maîtres, d'une prospérité toujours plus opulente. Et elle augmenta ses richesses....

Plus tard, après les grands bouleversements où sombra l'empire romain, Chella devenue arabe connut des périodes triomphantes. Sous les murs de la ville, les Émirs concentraient les armées qui remontaient vers le détroit, conquéraient l'Espagne et ne s'arrêtaient qu'aux bords de la Loire. Puis, la vie active passa sur l'autre rive du fleuve, Chella devint un lieu de retraite, mais ne perdit rien de sa splendeur. Les Sultans y élevèrent des monuments somptueux dont il ne reste guère, hélas, que des descriptions enthousiastes. Le cadre leur sembla digne de contenir leurs demeures éternelles. Bientôt, les tombes des serviteurs, voisinant avec celles des rois, remplacèrent les maisons, et une transformation complète s'opéra. Le souvenir des morts ensevelis autour des palais déserts chassa les vivants de l'ancienne cité punique. Les habitations disparurent, les palais s'écroulèrent ; et sur les ruines, de jour en jour plus délabrées, régnèrent





CHELLA. — LE MINARET.



CHELLA. — LES TOMBEAUX.



CHELLA. — LE PALAIS.

bientôt, comme seuls maîtres, les lianes voraces et les corbeaux.

***

Tout près de la porte d'enceinte s'élève encore un élégant minaret, frère plus petit de la tour Hassan. Un sentier à peine frayé par le sabot des mules permet de traverser l'inextricable fouillis des plantes parasites et d'arriver au pied du monument.

Son corps prismatique supporte encore un petit lanternon, et un grand nid de cigognes. Un revêtement de faïences polychromes, encadré de minces colonnettes, recouvre le milieu des faces, et un treillis réticulé monte jusqu'en haut. Tout près du minaret, épars dans un fouillis de végétation sauvage, quelques tas de décombres apprennent au visiteur qu'il y avait ici une grande mosquée.

Un peu plus loin, une sorte de donjon carré s'écroule sous les figuiers. C'est tout ce qui reste du palais somptueux construit par Jacob le victorieux pour y trouver en été une retraite calme et fraîche. Il n'est plus habité maintenant que par les hiboux et les chauves-souris.

En continuant à cheminer parmi les ruines, on arrive enfin devant la vieille fontaine qui fut, sans doute, la cause première de la fondation de la ville. Au fond d'une sorte de citerne où l'on descend par

cinq ou six marches, son eau coule en un mince filet, continuellement. Auprès d'elle, à toute heure du jour, les indigènes se pressent nombreux. Un muletier a rempli devant moi ses carafes d'argile. Il les bouche avec des feuilles de menthe et les cale sur les couffins de sa bête qui ronge sa bride et frappe du sabot. Deux jeunes juifs s'en vont à califourchon sur la même monture. Et d'autres Marocains, assis à l'ombre parmi leurs vases de terre, attendent leur tour pour puiser l'eau, indifférents et résignés.

L'eau qui coule au fond de la citerne se répand, par une rigole, dans un grand bassin, semé de pierres plates. Des lavandières y savonnent des toiles et des mousselines, et jacassent, tandis que des petites filles, les pieds dans l'eau, se disputent et jouent. Autour du bassin, un vieux mur maintient les terres. Il est percé d'ouvertures étroites qui donnent accès à des chambres obscures et humides, habitées seulement par des crapauds verdâtres et des tortues endormies. Tout autour de la fontaine, sur les pierres brûlées, du linge sèche au soleil.

Un Arabe, long et maigre, voyageur errant ou prédicateur nomade, s'est assis sur l'herbe humide auprès du lavoir, et regarde travailler les femmes. Leur entrain lui communique bientôt un désir d'action. Il retire ses vêtements, enlève sa chemise, — peut-être n'a-t-il que celle-là, — et, après avoir remis son burnous, la trempe longtemps dans l'eau courante. Puis il la frotte, la frappe, la

foule avec ses pieds. Il excite son ardeur par des cris rauques, plus ou moins rythmés. Puis il étend son vêtement au soleil et, couché sur le sable tiède, satisfait et content, il rêve sans doute au bon dîner qu'il pourrait faire et aux houris du Paradis de Mahomet.

Il est fort possible que Chella soit la ville de Thymatherion, dont parle le Carthaginois Hannon, dans son *Périple africain*. La position, qui domine la campagne, est protégée par des pentes abruptes. Elle est cachée vers la mer par un repli de terrain sur lequel on peut facilement établir une tour de guette : c'était là un grand avantage pour ces commerçants rusés, peu soucieux de renseigner leurs concurrents sur la position de leurs comptoirs. Et, d'autre part, l'entrée du fleuve est défendue, mieux qu'avec de puissantes fortifications, par une barre presque infranchissable à qui ne connaît pas familièrement les écueils de la passe. Mais, cette barre franchie, on trouve un excellent port, à l'abre des tempêtes, et débouché naturel de régions très fertiles. Enfin, on possédait, au milieu même de la ville, une eau saine et abondante.

Au temps des Romains, la ville se développa considérablement. Pline nous raconte que son territoire était souvent envahi par des troupeaux d'éléphants sauvages et qu'elle avait à résister aux incursions de pillards nomades, les Antololes,

qui avaient leurs repaires dans les gorges de l'Atlas. On a trouvé ici des fragments d'architecture et des restes de construction classique. En 1830 le lieutenant anglais Washington recueillit près de la fontaine des monnaies impériales.

Après les incursions vandales et les conquêtes des Goths en Mauritanie Tingitane, l'histoire de Chella reste obscure. Nous savons cependant que le fondateur de la dynastie idrisite, Moulay-Idris, fut proclamé dans cette ville. Plus tard, vers 1060, la ville fut détruite par Yousouf-ibn-Tachfin et toute la province dévastée. C'est vers cette époque qu'on édifia Salé. Le géographe Edrisi, qui visita Chella vers 1150, y avait vu des édifices et des temples anciens. Mais déjà, un grand espace n'était plus couvert que de champs cultivés et de pâturages, où les habitants de la nouvelle ville menaient paître leurs troupeaux.

Chella retrouva une nouvelle splendeur avec l'Almohade Yacoub-el-Mansour. Séduit par la beauté calme du site, il fit construire un grand palais et voulut aussi y avoir sa dernière demeure. Après lui, ses successeurs se firent enterrer à ses côtés, et l'exemple fut suivi par les souverains de la dynastie des Mérinides. La ville morte devint une cité des morts. Pendant plusieurs siècles les Émirs du Maroc furent enterrés là et, en 1515, Léon l'Africain, visitant ce lieu, compta trente-deux tombeaux de rois, tous accompagnés de tablettes gravées



CHELLA. — LA FONTAINE.



CHELLA. — LA PORTE DE L'OUEST.

relatant leurs hauts faits. Il y a seulement quelques années, on pouvait voir encore une stèle de marbre, portant une inscription gravée au nom du sultan Abou-Ali, ou Ali V, le Sultan noir, mais cette pierre a été égarée, volée ou détruite.

Maintenant, tous les tombeaux des rois ont disparu. Il ne suffisait pas au sol avide de ronger la dépouille des Sultans glorieux, il a voulu encore en effacer le souvenir. Le long des stèles tombales et des marbres gravés, les ronces et les chèvrefeuilles grimpèrent ; ils en dissocièrent les pierres, et les arrachèrent. L'herbe et les orties poussèrent par-dessus, bientôt brûlées par le soleil ardent, le Moloch adoré des premiers conquérants, qui dévore tout, à chaque été. Puis la poussière rouge des ruines, qui s'insinue partout, recouvrit davantage les tombes, et au printemps suivant une végétation nouvelle effaça davantage la mémoire des morts.

Les seuls édifices funéraires qui existent encore à Chella sont ceux de Santons vénérés : pauvres hères dépenaillés sans doute de leur vivant. Leurs blanches koubbas, entretenues par des mains fidèles, ont survécu aux tombeaux des rois magnifiques, et leur présence a sanctifié le lieu. C'est ainsi qu'on rencontre, tout près de la fontaine, le marabout de Sidi Yaya, et, au-dessus, celui de Sidi Amman-el-Mesnavry.

Le mur ouest de l'enceinte est encore en bon état.

On le franchit par une porte curieuse, richement décorée et assez bien conservée. La baie extérieure s'ouvre entre deux hautes tours demi-octogonales, qui se terminent, au-dessus du mur d'enceinte, par une plate-forme carrée. Autrefois, le haut du mur et des tours était découpé en créneaux réguliers ; mais le parapet s'est écroulé presque partout, laissant à nu le chemin de ronde. Cependant quelques merlons pointus se découpent encore sur le ciel bleu : ils laissent mieux voir la place de ceux qui manquent et donnent à cette crête de pierres, l'aspect d'une vieille mâchoire édentée.

Devant la porte s'étend un grand plateau caillouteux parsemé d'une végétation étrange d'aloës pointus et de cactus aux formes bizarres. Le sable rouge qui recouvre ces plantes les fait paraître aussi vieilles que les pierres. Derrière nous le plateau dévale rapidement vers l'oued, qui serpente en bas à travers les marécages, et dans le lointain, les collines qui supportent les derniers contreforts de la Mamora estompent l'horizon. Tout près, à quelques centaines de mètres, la grande enceinte de Rabat nous ouvre sa porte du Fer, ainsi nommée, paraît-il, parce qu'on y faisait les exécutions capitales. Au-dessus de la voûte, de grands crochets recourbés attendent encore les têtes.

*
* *

La vieille Chella, plus ancienne que nos premières

civilisations, achève de pourrir sous les aloës et les figuiers, mais la source claire, où s'abreuvaient le soir les éléphants sauvages, murmure encore derrière les pierres de la fontaine. Si l'on ne rencontre plus les pleureuses noires qui venaient ici faire la toilette dernière des Sultans, l'endroit est toujours animé par les jeux des enfants et les cris des lavandières, rieuses et bavardes.

Cependant, à certains jours, on aperçoit, rôdant parmi les ruines, un pâle personnage. Il se promène vêtu d'un complet kaki, aux formes raides, qui détonne, dans ce passé rustique, comme un habit de carnaval. De temps en temps, il s'arrête et prend des notes. Chella, vieille cité punique, méfie-toi de ce personnage. C'est peut-être un de nos ingénieurs qui vient pour transformer ta source vive en limonade gazeuse, ou pis encore : un archéologue qui, semblable au naturaliste abattant une créature vivante pour l'empailler, viendra arracher ta couronne de verdure et te détruire sous prétexte de te mieux connaître. Chella, tombeau champêtre des Almohades et des Mérinides, conserve longtemps encore tes vieilles pierres rongées par les mousses, à l'abri des trop savantes restaurations !

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Excursions à Chella et aux environs. — Le voyageur Ali-bey, qui visita Rabat au commencement du XIXe siècle, nous apprend que l'entrée des ruines de Chella était interdite aux

chrétiens et aux juifs. Il y a quelques années seulement, on ne pouvait aller à Chella que fortement escorté, à cause des brigands qui infestaient la campagne.

On peut remonter le Bou-Regreg jusqu'à son confluent avec l'oued El-Akrench, à 15 kilomètres de son embouchure. Pour parvenir en cet endroit, un bateau à vapeur d'un mètre de tirant doit quitter Rabat deux heures avant la pleine mer. A toute heure, on peut remonter le fleuve jusqu'au dixième kilomètre. A partir de cet endroit, l'oued s'engage dans une gorge où il est encombré d'îles et de gués, asséchés aux basses mers.

La chasse. — Les environs de Chella et les bords du Bou-Regreg sont très riches en gibier. On peut introduire au Maroc des fusils de chasse, avec une autorisation du consulat de France qui délivre en outre un permis d'armes contre la somme de 16 francs par arme.

L'introduction des armes autres que les fusils de chasse est interdite.

En vertu du *modus vivendi* franco-espagnol signé à Saint-Sébastien, le 26 juillet 1911, les Européens, même en armes, peuvent circuler librement dans tout le Maroc, sans se préoccuper des zones d'influence, à la seule condition d'être munis d'une autorisation de l'agent diplomatique ou consulaire de leur pays.



CHAPITRE VIII

EN CHAOUÏA

A la recherche d'une monture. — Le chemin de fer de Casablanca à Ber-Rechid. — Les caprices d'un mulet. — Bou-Skoura. — Ber-Rechid. — La Casba. — L'armée chérifienne.

Je suis de retour à Casablanca. Après ma visite aux villes historiques de Rabat, Salé et Chella, le mouvement et la crasse de la cité mercantile me séduisent aussi peu qu'auparavant. J'ai hâte d'en sortir.

Je voudrais voir aussi, du Maroc, autre chose que des murs écroulés et des bars marseillais. Je voudrais voir les vastes plaines pommelées par les *dums*, les landes rousses, les routes pierreuses. Je voudrais goûter au *couscous* et au *méchouï* des caïds, vivre avec les pasteurs nomades sous leurs tentes de feutre, ou aller dans les camps sentir la poudre et voir un peu la guerre.

Mais il me faut, pour cela, acquérir des moyens de transport : chevaux ou mulets. On peut acheter de ces bêtes, à Casablanca, dans un grand fondouk, situé près du boulevard, derrière le café-glacier. Au milieu d'une grande cour entourée de murs au

badigeon rose, des étalons arabes, des mulets d'Espagne ou du Sous, sont attachés en longues files, et, autour d'eux, grouille une multitude de petits bourricots pelés, les crins rudes et l'échine saillante. Par places, sur le sable et la paille, des chameaux restent accroupis en tas informes, et les laines grises qui pendillent sur leurs flancs semblent s'échapper de matelas crevés. Sous de petites tentes brunes dressées contre les murs, les savetiers martèlent des harnais ou recousent des babouches. Et un peu partout, épars sur le fumier, des bédouins causent, rêvent ou dorment les jambes au soleil.

Tandis que je circule entre les roussins de tout poil pour en choisir un à ma guise, je me sens frapper sur l'épaule. Je me retourne : le lieutenant S... m'aborde.

« Que cherchez-vous donc ici ? un cheval ?

— Oui. Les rues de Casablanca sentent trop mauvais. Je veux aller respirer dans le bled.

— Attendez d'y être pour acheter une bête. Vous ne trouverez ici que des haridelles hors de prix.

— Mais comment voyager sans monture?

— Prenez le chemin de fer. Nous avons maintenant un tramway qui roule sur rails jusqu'à Ber-Rechid. Il est minuscule : un mulet suffit pour le faire marcher. Quand même il vous sera plus confortable que le dos d'une rosse étique. En route vous rencontrerez des palmiers, des ânons,

des chameaux et des burnous. Vous pourrez presque vous croire à Paris, au Jardin d'acclimatation.

— Je connaissais ce chemin de fer, mais je le croyais réservé aux militaires.

— C'est-à-dire qu'un civil ne peut le prendre, en aucun cas, en payant sa place : il en résulterait de graves complications diplomatiques. Mais s'il est invité, il l'utilisera gratuitement. »

J'acceptai l'offre. J'obtins le billet, et le lendemain, à huit heures, je me trouvai à la gare.

*
* *

La voiture est déjà prête. Elle ressemble à ces « balladeuses » qu'on attache aux tramways de banlieue à Paris, pendant l'été, mais elle est beaucoup plus petite. Un toit saillant recouvre un coffre et deux banquettes peintes en jaune. Il y a huit places et, en plus, un siège pour le cocher. Nous serons conduits, aujourd'hui, par un sapeur du génie, poupart et lent, qui, en ce moment, attelle un mulet noir. La bête paraît mal réveillée et de mauvaise humeur.

Je m'asseois sur une banquette, à côté d'un lieutenant arrivé avant moi. Il me dit commander la compagnie d'infanterie chérifienne casernée à Ber-Rechid. Au moment où nous partons, un second lieutenant rejoint en courant notre voiture. Il va aussi à Ber-Rechid et y retrouvera ses spahis.

Le mulet qui doit nous véhiculer ne semble pas très alerte. Pour le faire sortir de la gare, on le tire par la bride ; puis, quand il paraît disposé à trotter, le conducteur grimpe sur la voiture. Mais il n'y reste pas longtemps : bientôt, en effet, l'animal s'arrête. Je m'étonne :

« Faites pas attention, m'sieu, me dit notre sapeur : c'est toujours comme ça au départ. Mais vous allez voir, tout à l'heure, comme il va courir ! »

On tire de nouveau le mulet par la bride. Il se décide enfin à marcher et nous voilà de nouveau partis.

Mais au bout d'une centaine de mètres, à peine, le mulet s'arrête encore. Il vient de rencontrer quelques bottes de foin étalées contre la voie ferrée : tranquillement, il déjeune.

Le conducteur me voit inquiet :

« C'est pas de sa faute, m'sieu, il a peut-être faim ! Soyez tranquille, je vais le faire marcher. »

De nouveau, nous repartons. Il semble, cette fois, que ce soit sérieux. Nous passons devant les derniers baraquements du camp français, puis à côté du village sénégalais, et bientôt nous roulons dans la campagne.

Nous ne tardons pas à longer les murs et les haies vives qui clôturent la ferme Alvarès. C'est un des plus anciens établissements agricoles du Maroc. Elle existait déjà au moment du débarquement français de 1907 ; depuis, elle a été rachetée par

MM. Amieux, qui y font en grand de la culture maraîchère.

Puis c'est une plaine sans fin, à peine ondulée, clairsemée de palmiers nains et de buissons maigres. Nous trottons auprès d'un petit ruisseau, l'oued Bou-Skoura, qui serpente derrière une ceinture de joncs. Des chameaux qui étaient là en train de boire lèvent leurs longs cours d'échassiers, se rengorgent et nous fixent de leurs grands yeux naïfs.

Mais notre mulet, qui trottait d'une allure égale, s'arrête tout à coup. Le conducteur descend — c'est la quatrième fois — et le tire par la bride : il reste immobile. Il est fouetté, pris aux oreilles, insulté : rien n'y fait.

Alors nous apportons notre dévouement. Pendant que le sapeur joufflu se cramponne au mors et tire la bête par les naseaux, avec les deux lieutenants nous poussons la voiture. D'abord le mulet résiste ; ensuite il se laisse faire, heureux sans doute d'être, à son tour, voituré. Il recommence à trotter, d'un trot menu, puis rapide, pressé, enlevé, et enfin il galope : la voiture nous échappe. Après une longue course nous la rattrapons, et tombons sur les banquettes, essoufflés. Au Maroc, les promenades en voiture sont bien fatigantes.

Nous conservons maintenant notre allure rapide. Le ciel, resté gris, devient bleu tout à coup, sans qu'on puisse comprendre comment les nuages se

sont évanouis. Le soleil brille, la brise devient brûlante. La plaine continue, égale et monotone, avec les mêmes ondulations molles, et le même feutre de palmes basses.

Il est dix heures. Nous atteignons la gare de Bou-Skoura.

Cinq ou six ans plus tôt, on ne trouvait ici qu'une petite casba ruinée, à côté d'un puits sans margelle. Pendant la campagne de Chaouïa, en 1907 et 1908, on y établit un camp. Il était occupé, il y a peu de temps, par une compagnie de tirailleurs algériens : on voit encore les petits murs circulaires où les soldats appuyaient leurs tentes-marabouts. Derrière plusieurs voies de garage encombrées de wagonnets Decauville, deux hangars légers constituent toute la gare. En face, une baraque misérable, en planches et zinc, abrite un comptoir où les rares voyageurs peuvent se procurer des conserves et du vin épais. Tout près, derrière un mur bas, un jardin rocailleux arrangé avec art atteste le long séjour de légionnaires ingénieux. Il y a des petits ponts rustiques, des grottes minuscules et un kiosque en branchages ; mais les allées sont ensablées, le ruisseau est desséché et les plantes sont flétries. Dans un coin, cependant, on voit verdir quelques pieds de salades et un carré de choux.

On a remplacé notre mulet capricieux par un

gros cheval gris, qui paraît dispos. Nous repartons. Le voyage va se continuer sans incidents.

C'est toujours la même plaine, sans arbres, et presque sans maisons. Cependant il y a moins de palmiers nains et nous voyons plus souvent des chaumes.

Notre bon cheval trotte sans arrêt.

Les rails brillants s'allongent à perte de vue sur la plaine unie, légèrement montante. Bien loin devant nous les montagnes de Settat, bleutées comme le ciel et presque effacées par la distance, barrent l'horizon. Le vent est tombé, l'air manque, la chaleur est lourde. De temps en temps, au milieu des champs, on aperçoit un douar en roseaux et en boue, avec des paysans immobiles et des bambins tout noirs, à demi nus, qui courent vers nous, puis s'arrêtent. Ou bien c'est un *azib* éloigné dont le mur blanc étincelle sur la terre grise comme un caillou de marbre. Un peu partout de hautes meules de paille se dorent au soleil. Des scarabées traversent la route et roulent sous la voiture comme de petites boules noires. Au loin, des chiens aboient.

Enfin nous distinguons les trois marabouts ronds qui annoncent Ber-Rechid. Bientôt, en effet, nous longeons le mur bas et le fossé qui entourent la Casba. La voiture tourne, puis s'arrête : nous sommes arrivés.

La gare, ici, est plus intéressante qu'à Casablanca.

Ce n'est plus une simple baraque en planches, mais une jolie petite maison blanche, précédée d'une galerie couverte et couronnée d'une rangée de merlons tréflés.

Les lieutenants m'invitent à leur popote. J'accepte volontiers : cela me permettra d'échapper aux viandes lourdes et aux sauces douteuses de la cantine voisine. L'hospitalité qu'on m'offre est somptueuse : il y a même du champagne. Le cuisinier — un Algérien petit et tanné qui répond au nom de Félik — sait rôtir un poulet, mais non accommoder en escalope un morceau de vieux cuir. Aussi, depuis mon arrivée au Maroc, c'est la première fois que je fais un repas sérieux.

Pendant le déjeuner, nous causons de l'état actuel du pays. Il peut se résumer ainsi :

Dans le Maroc occidental, nos soldats occupent une province, la Chaouïa, et une route, souvent coupée, la ligne d'étapes de Rabat à Fez. Les troupes qui bataillent autour de la capitale du nord sont harassées, et on ne peut songer à en envoyer d'autres, car les convois ne peuvent transporter que huit cents tonnes par mois, et le maximum est atteint. Au sud de l'Oum-er-Rebbia, les gens sont fanatisés par El-Hiba, le fils de notre vieil ennemi Ma-el-Anin. La propagande de ce marabout est si active qu'elle porte même sur les confins de la Chouïa.

J'aurais voulu aller à Marrakech : il n'y faut plus



LE CHEMIN DE FER DE CASABLANCA A BER-RECHID.



LA COMPAGNIE CHÉRIFIENNE DE BER-RECHID.

songer. Je devrai me contenter d'excursionner en Chaouïa.

Pour continuer mon voyage, je vais avoir besoin d'une monture. Le lieutenant S... invite son khalifat (le chef indigène de sa compagnie) à m'en trouver une. En attendant, je visite la Casba.

De même que nos pays, au moyen âge, étaient couverts de châteaux forts, de même le Maroc actuel, où l'état social est analogue, se trouve rempli d'abris fortifiés appartenant à de puissants caïds. En cas de danger, ils offrent aussi une sûre retraite aux habitants des douars voisins.

La Casba de Ber-Rechid est une de ces retraites, mais elle est occupée exclusivement par des troupes. Elle est entourée d'une chemise assez basse, garnie d'un fossé peu profond. Les constructions indigènes qui existent encore sont peu intéressantes, sauf une petite tour de guet, lourde de formes, dont la terrasse domine la campagne plusieurs lieues à la ronde. On y monte, après cinq ou six marches, par un plan incliné qui s'enroule autour de plusieurs chambres superposées. C'est la même construction qu'à la tour Hassan. A côté des vieilles bâtisses marocaines, les soldats français ont édifié plusieurs pavillons, confortables et coquets : un hôpital, une grande caserne, des magasins et de petites maisons au crépi blanc pour loger les officiers.

Le khalifat est de retour. Il a parcouru les douars

des environs et n'a pu me trouver ni cheval, ni mulet. Il faudra que j'attende un jour de marché.

« Tant mieux, s'exclame le lieutenant S... ; vous resterez ici demain encore, et vous photographierez ma compagnie. Je vous loge.

— Merci beaucoup. Mais comment partirai-je ensuite?

— Vous aurez le choix des moyens. Il passe continuellement à Ber-Rechid des convois militaires allant vers le Sud. A défaut d'une monture régulière, vous trouverez toujours, pour vous transporter, une voiture, un camion, une ambulance ou l'affût d'un canon. Ne soyez pas inquiet et retenez ceci : au Maroc, tout s'arrange. »

Il m'affirme cela avec une telle audace que je le crois. Je resterai donc un jour de plus à la Casba. Le soir, Félik nous prépare un couscous et des chapons gras. Il savoure nos compliments. Pour la nuit, je suis logé dans une petite maisonnette restée vide. Je couche sur un lit de camp, au milieu de sabres, de fusils, de revolvers : je puis presque me croire en campagne.

Le lendemain matin, je suis réveillé par les sons aigus et précipités d'une *nouba* marocaine. Du soleil filtre sous la porte. Je me lève rapidement.

Je trouve les soldats chérifiens à l'exercice. J'admire la précision de leurs mouvements. Ils bombent la poitrine et marchent la tête haute. Leur pas cadencé est rythmé par le son grêle des fifres et le

roulement sourd des tobols. Ils marchent, virent, voltent, se parfilent à droite et à gauche, et tournent sur les talons avec une précision de Saint-Cyriens.

« Vous voyez là des soldats qui valent les premiers du monde, me dit leur chef. Ils sont intelligents, aiment la guerre, et n'ont pas peur de mourir. Je ne veux plus en commander d'autres.

— Cependant, il y a quatre mois, ces soldats si bons ont quelque peu massacré leurs officiers?

— Pareillement il arrive que le lion, qui a de bonnes griffes, dévore son dompteur. Mais n'oubliez pas ceci : bien souvent, c'est la faute du dompteur. »

Et il continue :

« Les soldats marocains doivent être fortement surveillés, et commandés par des gens sûrs ; il faut respecter leur susceptibilité, qui est très grande, en ne les traitant pas comme des sauvages ; enfin, il est nécessaire de n'avoir pas peur d'eux. Ils sont maintenant fortement encadrés par des sous-officiers et des caporaux français ; on a placé parmi eux des tirailleurs algériens dont on est tout à fait sûr ; les révoltes spontanées sont devenues impossibles. Et les chérifiens ne demandent qu'une chose : c'est d'aller au feu. »

A Ber-Rechid, en plus de la Casba, on ne trouve guère que deux ou trois bicoques de mercantis qui fournissent aux voyageurs et aux soldats des sardines de conserve et des alcools travaillés. Il

y a aussi un douar nomade, qui fait presque partie des troupes chérifiennes, car il les suit dans leurs déplacements. Auprès de tentes en toile et de gourbis en paille, on trouve pêle-mêle, sur une épaisse couche de fumier, des ânes, des chameaux, des maréchaux ferrants, des marchands d'orge, des courtiers juifs et, à l'ombre, des mauresques. Tout près de là, le boulanger a installé son four de campagne et, à côté, une sorte de grande cheminée sert à rôtir le *méchouï*.

Comme je rentre à la Casba, j'entends gronder sur la route une auto-mitrailleuse. Elle passecomme un projectile et s'évanouit dans un tourbillon de poussière. Cependant j'ai eu le temps de reconnaître, parmi les voyageurs, les colonels Mangin et Savy. Au bureau du télégraphe, on m'apprend qu'ils vont à Mechra-ben-Abou, où se concentre la colonne qui, éventuellement, marchera sur Marrakech. Une fois de plus je veux partir.

A côté du terrain d'exercice, de lourdes charrettes, qui se suivaient en longues files, viennent d'arriver. Les mulets, déjà dételés, mangent leur orge, tandis que les conducteurs s'étendent à l'ombre sous leurs voitures ou vont boire au cabaret voisin. C'est un convoi de la compagnie Mazella, d'Oran, qui transporte à Mechra-ben-Abou des poteaux télégraphiques, des fils barbelés, des roues de canon et des balles de foin. Ceux qui les conduisent vont par petites étapes, mangent au hasard des haltes, boivent à

tous les puits, et dorment à la belle étoile.

Je veux m'en aller avec eux. Je trouve leur chef au cabaret : c'est un Oranais sordide, orgueilleux et bon enfant. D'abord réservé, il devient loquace après l'absinthe. Je parle à ses camarades, je m'intéresse à leur vie errante : ils en sont flattés. Nous nous entendons facilement. Je règle les consommations et demain je grimperai sur leurs voitures.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Organisation d'une caravane. — Pour recruter le personnel de la caravane, on traite avec un chef muletier qui a l'habitude de ces sortes de voyages et qui parle français. On peut se renseigner au consulat pour le choix d'un guide qui présente toute garantie.

Le guide muletier est payé ordinairement 1 douro hassani par jour; les muletiers, de 2 à 4 pesetas hassani. Ils se nourrissent eux-mêmes.

Un mulet se loue, ordinairement, de 4 à 6 pesetas hassani. La nourriture, en orge, revient à 1 ou 2 pesetas hassani.

Pour les voyages un peu longs, il vaut mieux acheter ses bêtes. On peut ensuite les revendre facilement.

Voici les prix moyens en Chaouïa, de janvier à octobre 1912 :

Chameaux.	Chevaux.	Mulets.	Anes.	Orge.
330 fr.	382 fr.	462 fr.	73 fr.	10fr.45 le quint.
Les prix moyens en 1911 étaient :				
287 fr.	287 fr.	343 fr.	50 fr.	»

Pour la nourriture, on emportera du vin, de l'eau minérale et des conserves. On trouvera facilement à acheter dans les douars, des œufs, des poulets, du pain, du lait, des légumes Dans beaucoup de cas, le cheikh ou le caïd du douar vous offre la *mouna*, c'est-à-dire la nourriture des hommes et des bêtes. Les provisions sont offertes gratuitement, mais on donne des pourboires aux serviteurs et, quelquefois, un cadeau à l'hôte.

Hygiène. — Les périodes les plus agréables pour voyager au Maroc sont le printemps (fin mars à fin mai) et l'automne (septembre et octobre). On a des pluies jusqu'à fin avril et même quelquefois en mai. Ensuite les chaleurs deviennent fortes, mais le climat reste tempéré sur la côte. En octobre, les pluies recommencent.

Le froid est assez vif quand le soleil ne brille plus. *Il est indispensable de porter une ceinture de flanelle.* Il faudra emporter aussi quelques produits pharmaceutiques, tels que élixir parégorique, sulfate de soude et quinine.

Il sera utile, avant le départ, de se faire immuniser contre la fièvre typhoïde.



CHAPITRE IX

UNE PETITE VILLE DE PROVINCE : SETTAT

De Ber-Rechid à Settat avec des rouliers. — Le convoi. — Une halte auprès d'un puits. — Mirage. — Les environs de Settat. — Promenades dans la ville. — La place principale et la fontaine. — Le palais de Si-Ali.

Il fait à peine jour quand je quitte la Casba de Ber-Rechid. Le campement des nomades est déjà réveillé. Les mulets sont groupés par six pour chaque voiture et attelés en flèche. On leur glisse les surdos et les sous-ventrières, on boucle les brides et les licols, on place les sellettes, les barres et les croupières, et pour attacher les traits, on leur passe au cou de grands colliers garnis de clochettes et surmontés d'une bosse pointue. Je grimpe sur une lourde charrette pleine de foin ; comme il fait frais, je m'enroule dans mon manteau. Puis les sabots frappent les cailloux, les fouets claquent, les clochettes tintent : nous partons. En longues files, nos voitures et leurs attelages s'allongent sur la route et s'enfoncent dans la brume.

Notre chemin s'allonge presque droit sur une

plaine à peine ondulée. De chaque côté, cependant, au loin, des contreforts s'avancent, et, devant nous, les monts de Settat sont nettement visibles.

Nous passons devant une casba ruinée. Les douars, en paille et en boue, sont nombreux. Des paysans, les cuisses et les bras nus, nous offrent des œufs et des poulets. Les chiens hurlent.

Maintenant le soleil est levé. Nous croisons des Marocains allant au marché, encapuchonnés dans leurs laines grossières et juchés sur de petits ânes. Ils ressemblent tous aux Saint Joseph des *Fuites en Égypte.* Nous sommes dépassés par des arabas légères, montées par des tringlots le casque en tête et la carabine au dos. Devant nous, des chameaux s'avancent en files parallèles et barrent la piste dans toute sa largeur. Ils s'ébrouent maintenant à droite et à gauche de nos charrettes et balancent sur leurs flancs les *choiries* pleines d'orge et de blé.

Le soleil monte ; il fait déjà chaud. Au bord de la route, un trou dans la terre,. et plusieurs pierres autour : c'est un puits. Sans arrêter leurs voitures, des charretiers tirent de l'eau.

Pendant plusieurs heures, le voyage continue, presque sans changements, monotone. Le soleil monte toujours, il fait de plus en plus chaud. Les contreforts, à droite et à gauche, se dédoublent, semblent se rapprocher. La montagne, devant nous,



EN CHAOUÏA. — AUTOUR D'UN PUITS.



A SETTAT. — RÉQUISITION DES CHAMEAUX.

est beaucoup plus distincte. La piste ondule à peine.

Vers dix ou onze heures, nous arrivons à un second point d'eau. Il fait maintenant très chaud. Le puits est entouré d'un immense troupeau qui bêle ou mugit. Il y a là des milliers de moutons, des centaines de chameaux, des bœufs, des ânes, des chevaux. Un paysan presque nu plonge dans le trou une outre en peau de bouc, la retire toute dégouttante d'eau et de terre et la vide entre des pierres plates. Par cinq ou six, les animaux viennent boire. Combien faudra-t-il d'heures pour que le troupeau soit abreuvé?

Nos voitures s'arrêtent. Les mulets secouent leurs colliers cornus qui tintent et carillonnent. Les rouliers se réunissent. Le chef, une figure tannée et cuite sous un feutre à larges bords, parle à son second, un Espagnol petit et noir, qui n'entend pas un mot de français et accompagne ses mots de gestes grandiloquents. Leurs camarades s'approchent. Ils sont tous vêtus pareillement de chemises de laine, de pantalons en gros drap ou en velours à côtes, attachés par des ceintures rouges. Ils ont des espadrilles aux pieds et, sur la tête, un grand feutre ou un mouchoir à carreaux. L'un d'eux a les cheveux tout blancs et de petits anneaux d'argent aux oreilles. Ils s'expriment dans un jargon où s'entrechoquent des mots espagnols, arabes, italiens, maltais, français même, et l'ensemble forme une sorte de sabir, totalement incompréhensible pour moi.

Le petit Espagnol noir se dirige vers une des voitures. Il ouvre une cage d'osier, attrape un poulet qui caquète, et lui tord le cou. Pour le plumer, il s'assied. Un de ses compagnons creuse légèrement le sable et prépare le foyer avec des brindilles. Puis le poulet est enfilé dans une baguette, et bientôt sa peau grésille. Autour de la volaille qui flambe, nous nous accroupissons en rond.

J'offre mes conserves. Les nomades font circuler un morceau de lard rance et, tour à tour, chacun y découpe une tranche. Ils ont aussi du pain arabe et, dans une jatte où l'on puise à son gré, du poisson fumé. Le poulet, maintenant rôti et doré, est découpé sommairement et, pris à pleines mains, les morceaux sont dévorés à belles dents. Pour arroser ce repas un peu sauvage, on fait circuler une gourde pleine de vin d'Espagne. Un roseau traverse le bouchon, et chacun boit à la régalade.

Je demande de l'eau : on m'apporte un liquide boueux et noirâtre, répugnant. Je reprends la gargoulette. Le vin épais n'est pas désagréable au goût, et j'ai très soif. Mais bientôt la tête me tourne et, en remontant sur la voiture, je me sens les jambes lourdes.

Tiré par les mulets lents qui font tinter doucement leurs clochettes, et bercé par les cahots atténués de mon char rustique, je reste étendu sur le foin, comme un roi fainéant. La bâche verte placée

en toit au-dessus de ma figure, m'envoie des bouffées d'air brûlant. A droite et à gauche, la route et la plaine brillent comme de l'acier fondu. J'ai très chaud. Tout mon sang afflue au cerveau, mes idées se brouillent, mes oreilles bourdonnent. Je perds toutes notions exactes du lieu, de la durée, de moi-même....

... Il me semble que j'entends venir une longue caravane, ou plutôt une armée immense. J'entends les sabots des chevaux, le roulement des voitures, le cliquetis des sabres.... Des commandements, des cris, des rires.... Je crois voir, je vois, pas très loin, des cavaliers enroulés de mousselines flottantes, qui galopent sur la plaine comme de petits nuages blancs emportés par le vent. Ils sont nombreux, ils se cachent derrière une crête.... A droite, n'est-ce pas une ville, une ville rose, avec des toits dorés ?... J'entends comme le grondement sourd d'une canonnade lointaine.... Sur la crête, des fumées montent : on dirait des châteaux qui flambent....

Tout à coup, je crois tomber au fond d'un précipice : un brusque cahot me redresse. Le paysage a tout à fait changé. Ce n'est plus, comme tout à l'heure, une plaine unie et brillante, fermée par des contreforts lointains : nous suivons maintenant une route caillouteuse, taillée en corniche sur le flanc d'une colline escarpée. Autour de nous s'arrondissent des monticules tachetés de feuillages foncés,

tandis qu'à nos pieds un petit bois d'oliviers dégringole vers un ravin broussailleux rempli de joncs, de roseaux et de lauriers-roses. La terre, qui était sèche et brûlée, est maintenant couverte d'un grand tapis vert, piqueté ça et là de palmiers longs et minces disposés en bouquets.

Nous montons. Sous le claquement des fouets, les mulets tendent le cou et pointent en avant la corne de leurs harnais. Ensuite nous descendons, nous tournons, puis nous montons encore. Enfin, après un dernier lacet et une dernière côte, j'aperçois devant moi, ceinturé de verdure sombre, un fouillis de cubes, de coupoles et de murs blancs : c'est Settat.

*
* *

Dominée de tous côtés par de hautes collines, Settat se cache au creux d'un vallon, parmi des bois d'oliviers, des jardins d'orangers, de figuiers et de grenadiers, qui lui font une couronne fraîche et odorante. Un manteau de chaux blanche habille les murs de ses maisons, ses terrasses, les dômes de ses oratoires et le petit minaret de sa casba. Mais ses vieux remparts crénelés montrent à nu leurs briques rouges qui, au soleil couchant, étincellent comme du cuivre.

Ils n'ont pas l'air très guerrier, ces murs lézardés, dépourvus de leur chemin de ronde, qui s'est effondré parmi les aloès. La petite ville est très



SETTAT. — SÉNÉGALAISES A LA FONTAINE.

calme. Dans les ruelles ombreuses, on entend parfois claquer les babouches de personnages graves et lents, drapés comme des patriarches, qui glissent entre des burnous endormis, et le feuillage des jardins crépite du chant des cigales. On ne trouve un peu d'animation qu'auprès de la fontaine, ou au souk, autour des marchands de légumes et devant les boutiques des juifs. Mais il ne faut pas se fier aux apparences : Settat a été le théâtre de nombreux combats et les troupes françaises ont dû batailler trois fois avant de l'occuper définitivement.

Le 15 janvier 1908, après la prise de Ber-Rechid, le général d'Amade marcha une première fois sur Settat, et chassa de la ville les soldats de Moulay-Hafid. Il revint le 5 février, mais, par ordre, dut se retirer. Le 13 mars il y retourna pour quelques heures et y reçut une ambassade de Moulay-Hafid. Enfin, le 7 avril, après un combat sanglant où périt le capitaine Loubet, la ville fut encore occupée. Mais, cette fois, nos soldats y restèrent.

Au milieu de la grande place se dresse le monument élevé par les légionnaires au capitaine Loubet. A l'est, sous un grand hangar, se tient le marché quotidien. De l'autre côté, le terrain s'abaisse en pente douce vers un mur et une haie vive derrière laquelle s'arrondit, au milieu des figuiers, le dôme blanc d'un marabout. Un petit ruisseau qui serpente parmi les herbes de la cam-

pagne glisse sous la haie et s'élargit, sur la place, en une grande mare, où les femmes viennent puiser l'eau.

Je m'approche. Une mauresque aux longs vêtements rayés, les chevilles et les poignets cerclés de cuivre, fait flotter une grande amphore de terre. En face, des négrillons qui s'amusent, glissent sur le sable et se culbutent dans l'eau, tandis que deux négresses — leurs mères probablement — lavent des chiffons en jacassant. L'une d'elles barbote avec enthousiasme. Pour ne pas mouiller ses vêtements, elle a eu soin de les enlever. Elle affiche sans vergogne une poitrine somptueuse et des reins puissants. Quel beau tableau ! vite, je braque mon objectif. La négresse m'a vu. Devenue chaste tout à coup, elle se fige dans l'attitude de la Vénus de Vienne, — une Vénus passée au cirage, — roule des yeux blancs et pousse des cris aigus. Elle paraît très en colère. Soudain, elle se ravise. Maintenant elle prend des poses et fait la belle. Et elle m'envoie un petit négrillon qui trotte de ses petites jambes torses en ballottant son gros ventre, et déambule comme un canard. Tout nu et la morve au nez, il me tend la main :

« Soldi, m'siou? »

Je lui donne deux sous, et la belle noire me sourit : c'est pour rien !

La place principale de Settat se continue, vers

l'est, par une vaste esplanade encombrée, en ce moment, de matériaux de construction : le caïd de la ville, Si Ali, se fait bâtir un palais.

Par chance, je rencontre sur le chantier l'architecte marocain : il veut bien me faire visiter en détail son édifice.

Dans quelques mois, quand tout sera achevé, les murs, blancs comme neige ou couverts de peintures harmonieuses, apprendront au visiteur la magnificence du maître, et la grandeur de l'art mauresque. Mais dépourvue de tout habillement, comme je la vois en ce moment, la construction apparaît d'une pauvreté singulière.

Les pièces ouvrent sur deux cours ; dans la première, d'accès facile, on recevra les visiteurs ; dans l'autre, le maître pourra se retirer avec ses femmes : c'est le harem.

Les murs sont bâtis en un aggloméré de cailloux noyé dans du mortier friable. Comme la résistance de ces matériaux est très faible, on a donné à la maçonnerie une très grande épaisseur : il en résulte une plus grande dépense, mais l'intérieur des chambres est mieux protégé contre la grande chaleur de l'été.

Les pièces sont longues et étroites. Au-dessus, un toit en rotins juxtaposés supporte une terrasse cimentée.

La terre nue du sol sera recouverte d'un dallage de marbre. Des faïences chatoyantes couvriront les

soubassements, tandis qu'au haut des murs courront des frises sculptées. Sous les bâtons fragiles du plafond on clouera des lattes minces, on moulera des stalactites et des ouvriers habiles viendront peindre des rosaces fines et compliquées comme des toiles d'araignées, ou sculpter des nids d'abeilles. Une tapisserie somptueuse couvrira ces plâtras grossiers et les transformera en un palais magnifique. Mais cette beauté, faite de petits cailloux et de boue décorée, restera bien fragile, à la merci d'un court abandon et d'une pluie d'orage.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

La Chaouïa. — La Chaouïa se divise naturellement en trois régions ; elle est habitée par treize tribus.

Une bande de terrain sablonneux (*remelia*) ou rocailleux (*m'kart*), profonde de 20 kilomètres, s'étend le long du littoral : c'est le Sahel. Plusieurs tribus l'habitent. Ce sont : les Médiouna (9 000 âmes), les Zenata (6 000), les Ziaïda (10 000), les Chtouka (9 000) et les Chiadma (6 000).

En arrière du Sahel s'étend la région des Tirs, profonde de 30 à 40 kilomètres. Les tribus qui l'habitent sont : les Oulad Saïd (25 000 âmes), les Oulad Harriz (25 000), les Oulad Ziam (14 000) et les Mdakra (25 000).

Enfin, séparée des tirs par des chaînes de collines escarpées, quelquefois infranchissables, s'étend la région des hauts plateaux, l'Aaloua, très fertile mais peu cultivée. Elle est habitée par les Mzamza (25 000 âmes), les Oulad-bou-Ziri (10 000), les Mzab (6 500) et les Oulad-ben-Daoud (5 000).

De Casablanca à Settat. — Pour aller jusqu'à Ber-Rechid, on peut choisir entre trois routes : la plus fréquentée et la plus longue passe par Médiouna ; une seconde suit la voie ferrée ; une troisième passe par Taddert et rejoint la ligne de chemin de

fer à Bou-Skoura. C'est la plus courte : la distance n'est que de 35 kilomètres.

Jusqu'au Zaouïet d'En-Nouaceur, après Bou-Skoura, et même unpeu plus loin, on traverse le Sahel. Le terrain est coupé de plusieurs ondulations parallèles à la mer, séparées par des dépressions cultivées. Les versants exposés à la mer sont ensemencés, comme les fonds, en céréales ; les pentes opposées sont couvertes de pâturages. Le sol est sablonneux et riche. Sur les crêtes, le calcaire affleure.

Quelques kilomètres avant Ber-Rechid commencent les premières bandes de tirs. Jusqu'à la Casba la route continue, monotone et riche, bordée, de chaque côté, par d'immenses champs de céréales.

La Casba de Ber-Rechid est le chef-lieu du cercle des Mdakra. A l'est, on trouve le douar et les baraques des mercantis européens et à l'ouest le bureau arabe. Les routes, dans les environs de la Casba, sont plantées d'arbres. Il y a, tout autour, de beaux jardins.

Après Ber-Rechid, on s'élève insensiblement. En approchant des collines, le tir disparaît, le terrain est rocailleux et, de place en place, les rochers affleurent.

Settat est une étape des Sultans sur la route de Marrakech. C'est le lieu de résidence du caïd des Mzamza : il habite à la Casba. Le bureau arabe et le bureau de la place sont au Dar Khalifat. La ville est entourée de jardins très riches.

On trouvera l'Hôtel international devant la Casba et, sur la grande place, derrière le monument du capitaine Loubet, le café du Commerce.



CHAPITRE X

UN DINER ET UNE VISITE

Un repas chez le caïd Si-Ali : — les convives ; — les serviteurs ; — les plats. — La première visite du général Lyautey à Settat ; — préparatifs de fête ; — l'attente ; — arrivée du général ; — la réception.

COMME j'achève de visiter le palais, je suis rejoint par le khalifat du caïd. Son maître l'envoie m'inviter à dîner.

Le caïd Si-Ali est à la Casba. Après avoir franchi plusieurs portes et suivi de nombreux couloirs, je le trouve au fond d'une cour, dans une petite chambre éclairée seulement par la porte.

La cour est pleine de gens au visage famélique, — des contribuables, sans doute, — qui, assis sur la terre battue, attendent je ne sais quoi. Un chaouch, qui tient une longue baguette, reste debout près de la baie, tandis que, sur le seuil, s'aligne une inénarrable collection de babouches en maroquin citron. Toutes les classes sociales du Moghreb sont ici représentées. Il y a des babouches vastes et neuves, fourrées de fine peau blanche, pour les pieds roses et gras du caïd vénérable. D'autres, aussi

solides, mais usagées, témoignent, par cela même, des démarches zélées de celui qui les porte. Les suivantes restent encore honorables, mais les dernières appartiennent sûrement à des miséreux. Salies, usées, écornées, elles ont dû rouler sur tous les cailloux du bled, en des voyages innombrables. Les dernières, surtout, déchirées, recousues, rapiécées, noires de crasse et de boue, lamentables et béantes, ne peuvent appartenir qu'à un pauvre muletier, le dernier des *meskin* : un quelqu'un de rien du tout !

Si-Ali se lève pour me recevoir. Il prend ma main, la pose sur son cœur, et me fait asseoir à côté de lui, sur les mêmes coussins. Dès mon entrée je me conduis comme un sauvage : je garde mes souliers. Le caïd a le bon goût de ne pas s'en apercevoir. Il me fait des sourires et continue ses occupations. Il puise dans un coffre — une vulgaire caisse d'emballage fermée par une paumelle et un cadenas, — et compte ses douros. Un scribe, jaune, maigre et lunetté, assis en tailleur sur une carpette du Bon Marché, inscrit les chiffres sur un gros livre. A chaque extrémité de la salle, des serviteurs, étendus comme des paquets de chiffons, dorment.

Ses additions finies, le caïd fait distribuer quelque menue monnaie aux gens accroupis dans la cour, et ceux-ci bénissent Allah de leur avoir donné un maître si généreux. Puis il ferme sa caisse et s'occupe de moi. Mon casque blanc l'intéresse beaucoup :

« Mézian ! »

Il admire mon faux col :

« Mézian ! »

Et il se trémousse de contentement quand je lui montre, par le viseur de mon appareil photographique, ses gens devenus tout petits :

« Mézian ! Mézian ! »

Il en prend, sans doute, une conscience nouvelle de sa grandeur.

A mon tour je dois admirer son mobilier : ses coussins, ses chandeliers, sa carpette du Bon Marché, sa table à thé, son phonographe. Et chaque fois, je lui dis :

« Mézian, Mézian ! »

Nous échangeons ainsi de brefs dialogues, jusqu'à l'heure du dîner.

Le caïd claque dans ses mains : un nègre paraît. Un autre signe : le nègre a compris : il s'efface. Le vieux scribe aussi a compris, car il enfouit son livre dans un sac et se place auprès de nous, ses jambes croisées et la mâchoire pendante. Deux ou trois personnages, surgis je ne sais d'où, s'approchent pareillement. Dans leur coin, les dormeurs s'éveillent.

Le nègre revient avec, sur un large plateau, des bols pleins d'un liquide noirâtre et fumant. Je goûte au bouillon avec une cuiller en bois. Il est brûlant et poivré : je commence une grimace ; mais le caïd me regarde : je souris et avale. Le plat qu'on m'a servi est une simple décoction de lentilles, où



A SETTAT. — ON ATTEND LE GÉNÉRAL LYAUTEY.

nagent des petits morceaux de viande. Le goût n'en serait pas désagréable s'il y avait un peu moins d'épices. Les convives paraissent l'apprécier beaucoup car, le nez enfoui dans leur bol, ils restent immobiles et gloussent.

On apporte maintenant une corbeille d'osier pleine de raisins muscats. Les grappes sont délicieuses, je puis rafraîchir un peu mon palais. Mais serait-ce déjà le dessert?

Non, car le serviteur revient avec un grand plat de terre rouge, coiffé d'un haut chapeau pointu. Il est rempli par un magnifique couscous surmonté d'une pyramide de pigeons et de poulets rôtis. Mais comment manger : je n'ai ni fourchette, ni cuiller, ni couteau ? — Mes voisins ne s'embarrassent pas pour si peu. Adroitement ils piquent dans le plat leurs doigts effilés, accrochent une grosse pincée de couscous et la roulent en une boule qu'ils lancent adroitement jusqu'au fond de leur gosier. Je les regarde affamé et ahuri comme le renard chez les cigognes. — Mais le bienveillant Si-Ali fait un geste, et le nègre m'apporte une cuiller à café. A mon tour je prends du couscous ; mes voisins, curieusement amusés, s'arrêtent de manger pour me voir faire. Avec ma cuiller, je réussis à tirer du plat une petite boulette mais, maladroitement, je la laisse tomber et elle s'éparpille par terre en mille petits grains. — Mes voisins recommencent de manger.

Pour découper les poulets et les pigeons, on ne fait pas de manières. Ils sont pris à pleine main, tortillés, écartelés et dépecés. Mes voisins les triturent d'une façon merveilleuse ; je n'ose en faire autant. Heureusement le caïd est d'une bienveillance rare : il arrache pour moi un large morceau d'aile et le dépose sur mon couscous. Il me prépare encore d'autres morceaux et comme ses doigts sont graisseux, il les essuie sur la plante de ses pieds nus.

Quand nous sommes rassasiés de ces plats, on les passe aux serviteurs accroupis au fond de la salle. Ils sont maintenant tout à fait réveillés. Ils plongent leurs mains crochues dans la pâte, et on entend craquer la volaille. Le nègre qui nous sert nettoie soigneusement notre place, et ramasse un à un les grains que j'ai laissé tomber.

On arrive au troisième service. Dans un nouveau plat de terre rouge, des aubergines roses et violettes nagent au-dessus d'une belle sauce safranée (du moins elle me paraît telle). Mes chers Marocains enfoncent leurs mains fines au milieu des légumes. Ma cuiller minuscule, qui ne ramasse rien, cause encore des catastrophes. Le caïd, toujours aimable, me prépare lui-même les boulettes.

Comme dernier plat, on nous sert, sur un très large plateau en cuivre ciselé, des pastèques vertes, à chair rouge. Et maintenant nous nous étalons sur les coussins et sur les tapis, pour digérer en paix

en attendant le thé à la menthe. Il fait presque nuit. On vient dresser devant nous, sur des chandeliers en cuivre massif, de gros cierges roses. La lumière étrange fait scintiller le métal et dessine de grandes ombres sur les murs et au plafond. Et, dans leur coin, les serviteurs, accroupis autour des plats, dévorent nos restes et mastiquent bruyamment.

Après le thé à la menthe, longuement dégusté, je prends congé de Si-Ali et de son entourage, et je retourne à l'hôtel.

*
* *

J'étais à Settat depuis plusieurs jours, quand un soir, en rentrant d'une promenade, je trouvai la ville en pleine transformation. Tous les boutiquiers étaient occupés à décorer leurs maisons. Un grand juif, sa lévite retroussée jusqu'à la ceinture, clouait sur les planches de son auvent un immense drapeau français. Derrière son comptoir, un épicier à turban coiffait ses pains de sucre et ses pots de confitures avec des papiers bleus, blancs, rouges. Et les cafetiers de la race conquérante, comme nos « bistrots » du 14 juillet, couvraient leurs murs d'andrinople éclatante ou de satinettes tricolores piquées de roses en papier à chandelle. Mais j'admirai surtout, dans une rue un peu écartée, une maison toute pavoisée de soieries brillantes. Des écharpes bleues, rouges, vertes,

jaunes, violettes, des mouchoirs rayés, chinés, quadrillés tapissaient les murs, couraient le long des terrasses ou claquaient au vent. C'était magnifique ! J'appris plus tard que cette maison était habitée seulement par des dames. Je demandai la cause d'un tel déploiement de luxe : demain matin, m'apprit-on, à la première heure, se rendant à Mechra-ben-Abou pour préparer la colonne de Marrakech, le général Lyautey passera à Settat.

Je quitte l'hôtel, le matin, de très bonne heure. Tous les autochtones de Settat sont dehors ; ils se dirigent vers le grand plateau qui s'étend devant la ville. Les troupes ne tardent pas à quitter les camps pour venir prendre position sur le même terrain.

Les officiers de l'État-Major et du service des renseignements, suivis des cavaliers du goum, se sont placés en avant. A leur suite on a disposé l'infanterie coloniale et les soldats chérifiens. Je trouve un peu plus loin mon ami le caïd Si-Ali, qui monte une mule magnifique, harnachée de vert (le caïd est, paraît-il, un descendant du Prophète). Je vais lui faire ma visite de digestion, et nous reprenons notre dialogue de l'autre jour. Je lui montre, derrière lui, ses guerriers blancs :

« Mézian ! »

Et à son tour, il me désigne nos braves marsouins qui se reposent :



LE GÉNÉRAL LYAUTEY PASSE LES TROUPES EN REVUE.



LE PACHA SI ALI REVIENT DE LA CÉRÉMONIE.

« Mézian ! »

C'est bref, mais expressif.

De chaque côté du caïd se tiennent ses porte-fanions qui laissent flotter les étamines vertes et rouges ; derrière lui s'étend une double rangée de cavaliers magnifiques. Ceux du premier rang, encapuchonnés dans leurs mousselines neigeuses et assis sur de hautes selles en cuir rouge, jaune, orange ou violet, tiennent de longs fusils cerclés d'argent ou de cuivre. Les cavaliers du second rang n'ont pas d'armes. Derrière eux, les autres citoyens, ceux qui n'ont ni fusil, ni cheval, les *meskin*, restent assis bien tranquilles, dispersés sur l'esplanade en petits groupes floconneux. Je remarque les gamins de l'école franco-arabe, bâillant derrière leur maître qui, héroïque, a mis sa redingote ; les juifs, tout joyeux mais non débarbouillés, portant chacun, comme un cierge, un petit drapeau d'un sou ; et des femmes voilées, alignées comme les militaires, qui agitent, au bout d'un bâton, des écharpes et des mouchoirs.

Tous ces groupes épars sur le sable doré : soldats aux armes étincelantes, chevaux frémissants, burnous blancs, drapeaux verts, rouges, mauves, orange, sous le clair soleil du matin, composent un spectacle magnifique. Et comme fond de décor, au delà du mur rose et des maisons blanches de Settat, s'estompe le bleu pâle des montagnes lointaines. De l'autre côté, sur la crête ondulée de

la colline, glisse par moments, en ombres chinoises, une caravane de bourricots qui trottinent, ou des chameaux indolents. Et très au loin, sur le dernier piton, un petit goumier, immobile sur son cheval, guette l'auto du général.

Après une longue attente, tout à coup, la petite silhouette du goumier s'agite. Il galope vers nous, ventre à terre : c'est le signal. Les troupes s'alignent, les délégations marocaines se tassent, on attend.

Bientôt, en haut de la côte, surgit une petite boule de poussière ; elle roule sur la route et grossit prodigieusement vite : c'est la voiture officielle. En une minute, elle est sur nous. Le général Lyautey en descend. Suivi du général Ditte, du colonel Appert et d'autres officiers, il passe sur le front des troupes. De temps en temps il s'arrête, pour faire une observation ou dire un mot aimable. Il cause longuement avec le caïd, qui a mis pied à terre. Et maintenant les cavaliers serrent leurs rangs, tous les burnous se lèvent, les femmes agitent leurs drapeaux en poussant des you-you assourdissants, la musique joue. Alors, acclamé par les gens, suivi de son état-major, des soldats, du caïd, de tout le monde, au son des fifres et des tobols, le général Lyautey entre en ville.

La réception est courte. Impatient de rejoindre le colonel Mangin à Méchra-ben-Abou, le général repart presque aussitôt. Mais il s'arrêtera de nouveau ce soir, en retournant à Casablanca.

Les gens de Settat sont très fiers d'avoir assisté à une aussi belle cérémonie : le général doit être content. Cependant, mon impartialité m'oblige à enregistrer des protestations. Elles émanent de certaines négresses actuellement en garnison dans la ville. Elles sont furieuses : on a négligé de les inviter à la fête. Elles grognent et roulent des yeux féroces. Il y en a une qui se frappe les cuisses avec fureur :

« Pourquoi moi pas dire salam au « giniral » ? Moi savoir bien faire you-you et tam-tam, nom di diu ! »

Mais comme on ne s'occupe pas d'elles, leur colère tombe naturellement.

Le soir, au retour du général, j'apprends les premiers combats livrés par les troupes du colonel Mangin, l'arrivée du consul allemand de Marrakech au camp de Souk-el-Arba. On est toujours incertain du sort des Français habitant la capitale du Sud : aussi toute marche en avant est-elle suspendue.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

La nourriture marocaine. — Quand on voyage dans le bled, il est utile de prévenir d'avance le caïd ou le cheik du douar où l'on compte s'arrêter. Habituellement, il vient vous attendre, puis vous loge et vous offre la *mouna.*

Le pain indigène, qu'on trouve partout, est du pain de blé. Il n'est pas mauvais, mais son mode de fabrication le rend indigeste.

Voici un aperçu de quelques prix (Comité du Maroc) :

	TANGER. (Pesetas espagnoles.)	PORTS DE LA CÔTE. (Pesetas hassani.)	INTÉRIEUR DU PAYS. (Pesetas hassani.)
Pain	0,25 les 250 gr.	0,25 le pain.	0,10 à 0,50 le p.
Viande de bœuf	1,25 le kil.	1,25 le kil.	1,25 le kil.
— de mouton	1,50 le kil.	1,50 le kil.	1,50 le kil.
Vin ordinaire	0,40 le lit.	1 le lit.	1 le litre.
Sucre blanc	0,50 à 0,60 kil.	0,50 le kil.	0,50 les 500 gr.
Beurre	2,25 les 500 gr.	2 les 500 gr.	2 les 800 gr.
Pâtes alimentaires	0,50 le kil.	0,25 les 500 gr.	0,75 les 800 gr.
Pommes de terre	0,25 le kil.	0,25 les 500 gr.	0,25 les 500 gr.
Œufs	1,00 la douz.	0,75 la douz.	6 le cent.
Lait	0,50 le lit.	0,75 le lit.	0,50 le litre.
Volaille	1,50 à 2	0,75 à 1	0,75 à 1.50
Légumes	0,50 à 0,75 kil.	0,25 à 0,50 liv.	0,25 à 0.50 liv.
Poisson	0,25 à 1,50	0,25 à 1	2 aloses : 4 p.h.
Eau-de-vie	0,80 à 3 le lit.	1,50 à 5 le lit.	1 à 3 le litre.
Pétrole	0,30 le lit.	0,40 le lit.	0,45 le litre.
Charbon	4 à 5 la charge.	0,25 la livre.	0,25 le kil.

Poids et mesures. — Les poids et les mesures varient suivant les régions et suivant l'objet à évaluer :

Le *draă* (coudée) est de 50 centimètres environ et comprend 2 *chebers* (grands empans) ;

Le *qedem* (pied) vaut 30 centimètres et comprend 12 *ceba* (pouces) ;

Le *fter* (petit empan) a 20 centimètres ;

Le *qama* vaut trois coudées, c'est-à-dire 1 m. 50 ;

La *qala* (règle en bois) a 54 centimètres et sert à mesurer les étoffes, qu'on évalue aussi en *yarda* (yard anglais, 91 centimètres) et en *varda* (espagnole : 61 centimètres).

Les poids sont : le *cantar attari* (50 kilogrammes), qui se divise en *nouç cantar* (1/2) et *robâ cantar* (1/4) ;

Le *retel* (1 kilogramme) ;

L'*ouqia* (once de 81 grammes);

Le *cantar guezzari*, *fehemi* ou *derrazi* vaut 100 kilogrammes.

Les mesures de capacité sont : pour les grains, le *moudd* de 64 litres, le *thoumni* de 8 litres, et, pour les liquides, la *qolla* 26 litres) et le *kas* (1 litre et demi).

CHAPITRE XI

JE DEVIENS MILITAIRE

Je quitte Settat pour Méchra-ben-Abou. — Le camp. — L'Oum-er-Rebbia. — Départ pour Souk-el-Arba. — Les opérations de la colonne Mangin jusqu'au départ pour Marrakech.

Je reste plusieurs jours à Settat, et j'excursionne dans les environs. Chaque matin de nouveaux bataillons traversent la petite ville. Ils s'arrêtent une journée, puis continuent vers le Sud. Les nouvelles qui nous parviennent de Marrakech sont mauvaises. Certainement des événements graves vont se dérouler de ce côté. Un beau matin, sans prévenir personne, je me décide à filer vers Méchra-ben-Abou.

Je trouve là, au bord du fleuve, un camp immense et des troupes en haleine. Je revois le capitaine Ch..., que j'avais déjà rencontré en route. Sa compagnie, campée au sommet d'un piton, monte la garde de l'autre côté de l'Oum-er-Rebbia. Il m'invite à aller m'installer avec lui et son lieutenant. J'accepte volontiers, et durant toute la campagne nous ferons popote ensemble.

J'étais à Méchra-ben-Abou depuis deux jours, .attendant sans beaucoup d'impatience le départ d'un convoi. Réveillé de bonne heure, j'allais flâner dans les camps ou au marché arabe. Puis je longeais les bords de l'Oum-er-Rebbia, et m'a amusais à regarder les Sénégalaises barboter a milieu du fleuve. D'autres fois, je me baignais dans une petite crique broussailleuse où l'air était frais et le courant nul. L'après-midi je dormais. Le soir je retrouvais sous la tente le lieutenant C... et le capitaine Ch... grondant toujours, avec bonne humeur, sur l'impardonnable paresse du Qui-de-droit qui nous empêchait d'aller à Marrakech.

Enfin, un beau matin un télégramme parvint aux bureaux de la Place : il ordonne de faire partir immédiatement pour Souk-el-Arba huit cents chameaux avec leur charge. On prépare aussitôt le convoi, et il se trouve que le capitaine Ch... est désigné pour commander l'escorte.

L'après-midi, un autre télégramme arrive : les négociations engagées avec El-Hiba pour faire libérer les prisonniers français ont échoué. Le général Lyautey a aussitôt télégraphié au colonel Mangin : « Allez à Marrakech, et le plus rapidement possible. » Toutes les troupes disponibles à Méchra-ben-Abou vont partir au camp de Souk-el-Arba.

Comme dernière mesure, on chasse tous les mercantis qui sont avec les troupes de l'avant, et

ordre est donné de ne laisser passer aucun civil. Heureusement, je suis déjà de l'autre côté du pont.

Le lendemain, 4 septembre, à six heures du matin, je décampe avec la compagnie coloniale et les huit cents chameaux. Nous atteignons Souk-el-Arba à midi. Je me présente tout de suite au colonel Mangin. Il n'est pas peu étonné de me voir arriver.

« Mon colonel, je visite le Maroc pour y recueillir des documents historiques. Je ne saurais rien voir de mieux que la conquête de Marrakech. Voulez-vous m'emmener?

— Mais, monsieur, notre marche sera très fatigante. Nos fusils et nos canons auront à parler, vous entendrez siffler les balles : ne craignez-vous pas un accident?

— Oh! mon colonel, je traverse tous les jours le carrefour Montmartre, j'en affronte les autobus : je suis aguerri !

— Eh bien, monsieur, soyez le bienvenu. »

Je retrouve avec plaisir le colonel Savy, que j'avais déjà rencontré sur la *Chaouïa*, et j'entre en rapport avec le sous-intendant Gaillac, qui organisa si parfaitement les services de subsistances pendant toute la campagne. J'eus recours très souvent à sa grande obligeance. Comme j'avais besoin d'une monture, il s'entremit pour me faire acheter un âne. Je n'énumérerai pas les officiers avec qui je me suis

trouvé en relations, et qui ont rivalisé d'amabilité à mon égard : il faudrait les citer tous : de tous j'ai gardé le plus reconnaissant souvenir.

Dès mon arrivée au camp, j'appris la suite des événements qui s'étaient déroulés en pays Rehamna depuis le départ de la colonne Mangin. Je les énumère très brièvement.

14 août. — Le colonel Mangin et le lieutenant-colonel Savy arrivent à Méchra-ben-Abou. Une colonne mobile est aussitôt formée, avec deux bataillons et demi d'infanterie, une section de 65, une section de 75, un escadron et un goum indigène.

15 août. — Occupation de Souk-el-Arba des Skrours, au sud de l'Oum-er-Rebbia. Le convoi qui suit la colonne est attaqué, des soldats sont blessés.

16 août. — Un convoi part de Souk-el-Arba avec les blessés. Il est attaqué en route : une colonne part du camp et le dégage.

Le même jour, le camp de Souk-el-Arba est attaqué.

17 août. — Une colonne part de Souk-el-Arba. Elle escorte d'abord un convoi et, tout le reste de la journée, bataille autour du camp.

18 août. — On continue les opérations de la veille.

19 août. — Premier combat auprès de la casba de Mohammed-ben-Tar, sur la route de Marrakech.

20 août. — On apprend que El-Hiba est entré à




SÉNÉGALAISES.



LA « POPOTE ».

Marrakech. Le Tadla s'agite. Le colonel Mangin va à Méchra-ben-Abou pour conférer avec le général Lyautey.

21 août. — Second combat auprès de la casba de Mohammed-ben-Tar, vers le marabout de Sidi Amor.

22 août. — Le khalifat du Hiba fait prévenir le colonel que son armée campe auprès de l'oued Farer. Les troupes partent aussitôt. A sept heures du soir le contact est pris, à dix heures le camp ennemi est enlevé à la baïonnette.

23 août. — Combats vers Ouham. La colonne Mangin est rejointe par les soldats du lieutenant-colonel Joseph.

24 août. —Les troupes retournent à Souk-el-Arba.

26 août. — Le colonel Mangin retourne à Méchra-ben-Abou pour conférer avec le général Lyautey. Un combat assez important a lieu au nord de Souk-el-Arba.

29 août. — Grand combat à Ben-Guérir : la deuxième armée du Hiba est détruite. Après cette opération, le pays Rehamna paraît définitivement soumis.

3 septembre. — Le colonel Mangin reçoit l'ordre de départ pour Marrakech. Il va à Méchra-ben-Abou, conférer avec le général Lyautey.

4 septembre. — Le colonel Mangin revient à Souk-el-Arba avec le général Lyautey. Le résident général a voulu passer en revue ces soldats qui vont planter le drapeau français au cœur du Maroc.

A cinq heures, le colonel Mangin réunit ses officiers et précise ses instructions : « Notre but, c'est d'aller à Marrakech, le plus rapidement possible. Nous avons un ordre de route : nous le suivrons. On nous tirera des coups de fusil : nous les mépriserons. Dans deux jours et demi, nous serons à Marrakech. »

Ce même soir, je vais coucher sous la tente de notre intendant ; il avait bien voulu se charger de mes bagages. Nous partirons dans la nuit.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

De Settat à Méchra-ben-Abou. — En quittant Settat par la porte sud de l'enceinte, on trouve deux routes. La première, qu'on voit s'allonger droit devant soi, conduit à Dar-ould-Chafaï ; la seconde tourne à droite et aboutit sur l'Oum-er-Rebbia à Méchra-ben-Abou. Ces deux routes sont jalonnées de poteaux télégraphiques.

La route de Méchra-ben-Abou atteint le sommet du plateau par une montée raide et traverse une série de vallonnements très creusés, assez pauvres en végétation : on ne voit guère qu'une herbe maigre, des palmiers nains et des asphodèles. Les douars sont perchés sur les crêtes, à quelque distance de la piste.

Vers le marabout de Sidi Barka les cultures apparaissent. Le sol est de couleur foncée : on traverse de nouvelles bandes de *tirs*. On aperçoit, devant soi, au sud-ouest, les collines raides qui bordent l'Oum-er-Rebbia et, plus loin, la crête des Skrours. Plus loin encore on distingue, par temps clair, la crête neigeuse de l'Atlas. La route commence à descendre et on atteint Khemisset.

Le poste de Khemisset réunit quelques soldats, sous une tente-marabout, auprès d'un drapeau tricolore. On trouve à côté une cantine. Autour de Khemisset les cultures sont très riches.

La route, presque unie, descend légèrement. Après avoir dépassé

la koubba de Sidi Mohammed-ben-Rehal, le sol devient rouge et on ne trouve plus que des cultures maigres. Plus loin le chemin commence à être pénible. Pendant les cinq derniers kilomètres on traverse des vallées fortement ravinées où affleure la substratum des roches primaires. Les crêtes sont dénudées. Puis la vallée s'élargit en un plateau entouré de collines surplombant l'Oum-er-Rebbia. Le camp est établi sur le rebord de cette plate-forme.

L'Oum-er-Rebbia, à Méchra-ben-Abou, est profond de 0 m. 90 à 1 m. 25 ; il est large de 75 mètres.

Pour passer le pont, on paye un droit de péage. Il est estimé à un guerch pour un piéton ou pour quatre moutons et à deux guerch pour un cavalier et sa monture ou pour un chamelier et son chameau.



CHAPITRE XII

AU SECOURS DE MARRAKECH [1]

Le départ : levée du camp. — Formation en ordre de route. — Le convoi. — La première étape. — Ben-Guérir : la halte. — La seconde étape. — Nzalat-el-Adem.

Ma seconde nuit sous la tente fut assez agitée. Énervé par les événements de la veille,

1. L'armée qui délivra Marrakech était divisée en trois groupes:

Le premier, commandé par le colonel Savy, comprenait : le 7e bataillon sénégalais, commandant Monoven, avec une section montée, 800 hommes ; le 3e bataillon du 1er régiment d'infanterie coloniale, commandant Bouteloupt, 500 hommes ; une section d'artillerie de 65, lieutenant Jacquier; une section de 75, capitaine Jansoul; un escadron du 1er spahis, capitaine Picard ; un goum mixte, lieutenant Brissot.

Le second groupe, commandant Rueff, comprenait : le 6e bataillon sénégalais, commandant Rueff (commandant intérimaire, capitaine Bellanger); le 3e régiment de tirailleurs algériens, commandant Perrier; une batterie de 65, capitaine Pol ; un escadron du 4e spahis, lieutenant Fortoul.

Le troisième groupe, du lieutenant colonel Joseph, était formé par deux compagnies du 3e zouaves, commandant Périer; deux compagnies de 1er zouaves, commandant Cosman; une batterie de 75, capitaine Goujon ; un goum mixte, lieutenant Carret; un escadron du 4e chasseurs d'Afrique, capitaine Vallée.

L'état-major du colonel Mangin était commandé par le commandant de Labruyère. Le sous-chef était le capitaine de Kervanoël. Le capitaine Cornet remplissait les fonctions d'officier d'ordonnance. Le commandant Benoit dirigeait l'artillerie.

surexcité par l'attente du lendemain, j'eus les plus grandes peines à m'assoupir. Une poule oubliée sous notre marabout, toute la nuit sautillant et gloussant, me tira plusieurs fois de mon demi-sommeil. Enfin, vers une heure et demie du matin, je fus définitivement réveillé par les hurlements des deux mille chameaux qu'on commençait de charger.

Je ne sais si vous avez déjà entendu le cri habituel d'un chameau : il vous sera facile de l'imaginer en pensant au bruit que fait une personne qui a... le mal de mer. C'est fort peu agréable. Multipliez cela par deux mille et vous connaîtrez le concert qui salua notre lever.

A peine sorti de dessous la tente, je fus saisi par l'air très frais de la nuit. L'intendant était déjà levé et surveillait le chargement des bêtes. Il était transi comme moi. Pour nous ranimer, il fit allumer un grand feu, qui, alimenté de brindilles résineuses, brilla d'une longue flamme blanche, éclairant de lueurs fantastiques la masse confuse des chameaux, des sokrars et des sacs.

Le service des renseignements était dirigé par le commandant Simon, assisté du lieutenant Britch. Le lieutenant Sumyan servait d'officier interprète.

L'intendance était dirigée par le sous-intendant Gaillac, l'ambulance par les docteurs Jullien et Guétin, la section de munitions par le lieutenant Anglesi, le train par les lieutenants Vallade, Peyrès et Casabalte, le génie par le capitaine Gascuel.

Les partisans auxiliaires marocains, conduits par le caïd Tounsi, de Témassine, étaient commandés par le lieutenant de Mazerat.

La lune venait de se lever. Son croissant restait caché derrière la haute montagne des Skrours, qui, comme un grand écran noir, servait de fond au tableau. Tout en bas, le camp du colonel Savy restait noyé dans l'ombre, mais sur la hauteur où nous nous trouvions, on voyait distinctement les tringlots, déjà levés, préparant les chargements et surveillant les convoyeurs.

Notre tente est abattue, pliée, cousue dans un chouari, et posée sur le dos d'un chameau qui s'agenouille de mauvaise grâce. Je surveille le chargement de mes légers bagages. Pour que je sois bien assuré de pouvoir les retrouver, l'intendant les fait placer à côté de ses cantines.

Tout près de moi, un clairon lance un bref appel, répété ensuite dans les trois camps. C'est le réveil des troupes. De toutes parts les feux s'allument, apportant la lumière, la chaleur et la gaieté. Les soldats se pressent tout autour et préparent le café, d'autres bouclent leurs sacs : pendant toute notre marche, les chameaux, cette fois aimables, en prendront la charge. Lesté d'un *qahoua* réconfortant, je prends congé de l'intendant pour rejoindre ma compagnie. Il me faut traverser tout le convoi, bousculé par les chameaux, bousculant les chameliers. Je dépasse le camp sénégalais pour arriver enfin au bataillon colonial. Mon âne est déjà prêt, bien qu'à peine réveillé, et, craignant les « chapardeurs », mon Kabyle le surveille jalousement.

Je trouve la compagnie rassemblée. Les hommes sont assis près de leurs faisceaux, et, en attendant le départ, devisent gaiement. Ils blaguent le Hiba, surnommé par eux « le célèbre Ali-Baba », assimilant ses troupes, sans doute, aux non moins célèbres quarante voleurs.

Dans la nuit, un coup de sirène prolongé : le bataillon se rassemble. Un bruit sourd, un roulement continu nous apprend que l'artillerie est en marche. Nous la suivons. Nous traversons l'oued, actuellement à sec, à côté d'un bouquet de palmiers qui se détachent en silhouettes noires sur le ciel lunaire, comme de grands plumeaux. Après un quart d'heure de marche, nous nous arrêtons pour attendre que toute la colonne et le convoi soient rassemblés dans l'ordre de route. Il est trois heures. De nouveau, nous partons, et cette fois, c'est pour Marrakech !

J'ai abandonné ma compagnie et je marche avec le convoi, grimpé sur mon bourricot. La monture n'est guère élégante, mais je me console en songeant que le vieux Silène, et même l'aimable Dionysos n'en avaient pas d'autre. Mon Kabyle est derrière moi, poussant ma bête et tirant son mulet. Je suis à côté d'un convoyeur sénégalais. Autour de nous, des mulets, des ânes, des chevaux, un troupeau immense qui avance, avance toujours. Une brume légère s'est levée dès notre départ. Elle s'épaissit de plus en plus. La lune est complètement voilée.

Autour de moi, les ombres s'effacent, disparaissent; cependant je *sens* la foule immense : les sabots des bêtes frappent les cailloux, des nègres parlent à leurs animaux ou s'interpellent entre eux, un Kabyle qu'on ne voit pas chante une même phrase triste qu'il répète indéfiniment. Je marche dans un brouillard vivant. Le spectacle est fantastique. Je songe au dessin de Willette, qui représente la Grande Armée perdue dans les brumes :

> C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
> Une procession d'ombres....

Mais le sentiment que j'éprouve n'a rien de lugubre. On se sent au milieu d'une force confuse, mais énorme, qui, dès le premier rayon de soleil, saura s'organiser, ira toujours de l'avant, et, sur son passage, brisera tous les obstacles.

Au bout d'une heure, nous nous arrêtons quelques minutes, puis la marche reprend. Plus tard, une seconde halte. Le ciel pâlit. La brume persiste, mais devient moins opaque. Les formes se précisent, je vois enfin la foule qui m'entoure. Bientôt le jour pointe. Le colonel, qui marchait en tête, s'est arrêté. Il met pied à terre et, entouré de son état-major, regarde passer son armée. Moi-même, fatigué de ma monture, je descends, et, profitant des haltes, je circule d'un bout à l'autre de la colonne.

En tête s'avancent des goumiers à cheval, des



LE PONT DE MECHRA-BEN-ABOU.



LE CAMP SÉNÉGALAIS.

spahis, et les cavaliers de la Chaouïa conduits par le caïd Tounsi. Derrière eux marchent les Sénégalais du groupe Savy, formant l'avant-garde, avec deux sections d'artillerie et les soldats coloniaux vêtus de toile kaki, disposés par quatre. En avant du second groupe, celui du commandant Rueff, je vois les Sénégalais du 6e bataillon dispersés sur toute la largeur de la piste. Le fusil en bandoulière et la chéchia posée de côté sur leur crâne laineux, ils marchent pieds nus, préférant porter à la main leurs souliers. Ils sont suivis de tirailleurs algériens, aux amples vêtements blancs, à la large ceinture et à la chéchia rouge. A l'arrière-garde les troupes du colonel Joseph escortent le convoi. Nous emmenons avec nous deux mille chameaux, deux mille chevaux et mulets qui portent les vivres, les munitions, et un million et demi en douros. Des convoyeurs de toute race, tringlots de France, Kabyles, Arabes ou nègres, marchent à côté des bêtes. Des soldats de toutes les armes, tirailleurs sénégalais ou algériens, artilleurs, marsouins, zouaves, conduisent le train régimentaire de leur unité. Les chameaux, en longues files parallèles, avancent à grands pas, et se dandinent ridiculement. A côté d'eux les sokrars traînent leurs pieds nus ou font trottiner de petits bourricots pelés. De temps en temps, un des chameaux, pris d'un caprice subit, quitte sa rangée, renifle, et galope en avant. Le sokrar court après

lui et, à grands coups de bâton solidement appliqués sur le museau, l'oblige à regagner sa place. D'autres fois, la bête plie brusquement les genoux, promène autour d'elle un regard tranquille et s'assied. Alors deux, trois sokrars se précipitent, manœuvrent la trique, hurlent; le chameau grogne, gargouille et obéit. D'une extrémité à l'autre du troupeau les tringlots, infatigables, circulent. Ils s'arrêtent un instant, gourmandent des chameliers, puis repartent ailleurs pour en hâter d'autres.

A regarder cette masse énorme qui s'avance d'un mouvement continu, ces gens de toutes couleurs venus de tous les coins d'Afrique ou de France, ces milliers d'animaux portant les bagages et les vivres de tous ces hommes; à voir cette foule bigarrée, pittoresque et bruyante, on pense à quelque tribu primitive, à un grand peuple qui émigrerait vers quelque nouvelle terre promise.

Le soleil s'est levé, dissipant les derniers brouillards de la nuit. Sa lumière, déjà, nous réchauffe. Il éclaire maintenant notre horde disciplinée. Elle nous apparaît telle qu'elle est, une sorte de machine de guerre formidable et pensante, capable de tout renverser par sa masse, et s'avançant, irrésistible, vers le but rêvé de tous, le grande Ville inconnue.

*
* *

Le soleil brûle, la marche continue. Les hommes

commencent à être fatigués. D'heure en heure, des haltes de dix minutes leur procurent un court repos. Ils s'étendent sur les cailloux — les pierres, ici, tiennent lieu de gazon, — boivent un coup et mangent un morceau. Ils n'ont pas perdu leur bonne humeur. Tous sont ravis d'aller à Marrakech. Ils « gibernent » sur le Hiba et, sans forfanterie et sans crainte, s'entretiennent des prochains combats. Presque tous ont déjà vu le feu et, depuis longtemps, ne s'émeuvent plus du sifflement des balles. Ils attendent la prochaine bataille comme une partie de plaisir qui viendra rompre le train-train monotone des journées de marche. — Les dix minutes sont passées : on entend les sifflets des capitaines, et la marche reprend, interminable, sur la terre caillouteuse, aride et brûlante.

Enfin, nous approchons de Ben-Guérir. Des soldats qui sont déjà venus ici, au combat du 29 août, reconnaissent les lieux. Nous marchons toujours pour atteindre une grande plaine, où, déjà, la tête de notre colonne s'est arrêtée. Nous passons devant les premiers puits. Les soldats du génie, qui marchaient à l'avant-garde, les ont occupés pour y installer leurs pompes. Et les prochains puits sont éloignés de quarante kilomètres ! Il est probable que nous n'y arriverons pas avant demain midi, surtout si, en route, il nous faut livrer bataille. Il s'agit donc de faire des provisions d'eau pour plus de six mille hommes et deux mille bêtes.

Et la besogne doit être menée rapidement, car il faut repartir à deux heures de l'après-midi.

Je quitte un moment la colonne qui va camper, et je vais visiter les marabouts de Ben-Guérir, bombardés pendant le combat du 29 août. Comme tous les marabouts du Maroc, ils sont cubiques et coiffés d'une coupole à pans. En haut des murs court une rangée de merlons dentés, soulignée d'une ornementation peinte. Et au-dessus du dôme, deux ou trois boules de faïence verte superposées signalent aux fidèles le caractère religieux de l'édifice. Quelques jujubiers et des figuiers sauvages apportent un léger ombrage autour de ces édifices et tiennent lieu d'oasis dans ce désert de pierres.

Devant l'un de ces petits édicules, le colonel a planté son fanion rouge ; il s'est installé à l'ombre et fait la sieste. Tout près, le caïd Tounsi a attaché ses chevaux et ses mules. Il est entré dans un autre marabout pour dire ses prières. Un troisième est resté vide. L'endroit est frais et semble accueillant. Je vais y faire venir notre popote. Mais, à peine assis, je sens une odeur étrange, suffocante, bientôt insupportable. Je me lève et regarde : autour de moi, le sol présente des renflements rectangulaires semés de pierres, de la taille d'un homme. Je suis au milieu d'un cimetière. C'est ici qu'on a enterré les morts du 29. Ils sont à quelques centimètres du sol et je comprends maintenant pourquoi l'odeur m'a paru si désagréable. Non, je ne trouve plus



LE CAÏD TOUNSI.



LE CONVOI.

l'endroit si accueillant, je préfère déjeuner au soleil.

D'ailleurs la table est déjà servie. Notre salle à manger est installée contre un vieux mur, en morceaux de vases de terre cuite noyés dans du mortier Aujourd'hui, menu somptueux : pâté de foie gras, poulet froid, petits pois, fromage, fruits et confiture, vin, café, tafia. Il n'y manque que de la glace.

Les soldats ont monté leurs légers abris, préparé le rata et fait bouillir le café. Puis, l'estomac bien lesté, sans souci du lendemain, ils s'étendent sur leur couverture. Malgré les toiles de tente, ils sont cuits par le soleil mais dorment quand même, en prévision des futures nuits blanches. Seuls les soldats du génie, toujours pompant, travaillent sans relâche. Ils remplissent des tonnelets par centaines. Quelques minutes seulement avant de partir, ils pourront se reposer.

* * *

Deux heures : le départ. Nous marcherons toute l'après-midi, pour aller le plus loin possible. Il paraît que la harka ennemie nous attend, et demain nous aurons une grande bataille ; il vaut mieux qu'elle ait lieu de bonne heure, afin que nos troupiers soient dispos.

Les compagnies d'infanterie, au lieu de s'allonger, comme le matin, en colonnes de route, avancent en rangées parallèles disposées en échiquier. Les ca-

valiers, dispersés en éclaireurs, surveillent le front et les flancs de la colonne. Nous entrons en pays inconnu. Le chemin que nous suivons est foulé pour la première fois par des troupes françaises.

L'aspect du pays se transforme. La route, ce matin légèrement caillouteuse, est devenue pierreuse. Nous ne rencontrons personne. De temps en temps, le plus souvent assez loin de la route, des douars. Tous ont arboré le drapeau blanc, mais les spahis qui vont les visiter reviennent nous dire qu'ils sont vides. Parfois, ils y trouvent des femmes et des enfants : les hommes seuls sont partis — vers les troupes du Hiba, probablement. Suivant des instructions précises et rigoureuses, tous ces douars sont respectés.

Le soleil est toujours très chaud. Les soldats marchent, fatigués, mais sans laisser de traînards. Il y a, dans notre compagnie, un marsouin, Auvergnat d'origine et ordonnance du capitaine, préposé à la garde de la jeune ânesse qui porte notre popote. Il a les pieds enflés, la plante écorchée ; pourtant, il avance comme les autres, poussant « la vieille » — c'est ainsi qu'il appelle son amie la bourrique, — tirant même mon bourricot paresseux que je lui ai abandonné. Dès qu'on fait halte, il se laisse tomber à terre. « J'sais pas c'que j'ai, dit-il, aujourd'hui, j'avance pas ben... c'est la première fois qu'ça m'arrive. J'vas mettre mes espadrilles. » Il enlève ses souliers, retourne ses chaussettes et met ses

espadrilles. Comme bien l'on pense, il ne marche pas mieux. A la halte suivante, il s'assoit. Même ritournelle, et manège inverse. Il ôte ses espadrilles, retourne ses chaussettes et met ses souliers. Ce n'est là qu'un petit fait, un épisode entre mille : il n'en montre pas moins l'endurance et la ténacité du troupier français qui souffre et préfère tout endurer plutôt que de rester « derrière les autres ».

La marche continue toute la journée, harassante, monotone. Enfin on signale le lieu de campement. C'est près d'une agglomération de douars marquée sur la carte Nzalet-el-Adhem. Ils ont, comme les précédents, arboré le drapeau blanc, et, pareillement, ils sont vides. Il est six heures. Les troupes sont parties de Souk-el-Arba ce matin à trois heures. Elles ont fait 43 kilomètres. Il n'y a ni malades, ni traînards. Nous sommes à moins de 50 kilomètres de Marrakech.

* * *

Notre camp forme un carré d'un kilomètre de côté, environ. Les hommes sont harassés, mais, avant de se reposer, il leur faut creuser de légers retranchements, et manger. Repas léger et sommaire. Cependant, notre cuisinier — un virtuose — trouve moyen de nous servir, en plus des conserves, une sorte de bœuf miroton, aux petits oignons, tout à fait délicieux. Où et quand s'est-il procuré ce morceau de bœuf ? Est-ce bien du bœuf ? Pro-

blème insoluble, que je me garde bien d'approfondir. Je mange.

Je vais, sur le front du camp, visiter les petites tranchées creusées par nos marsouins. Beaucoup ont déjà dîné et dorment à poings fermés. Le lieutenant L..., de l'état-major, allant aux ordres, passe au galop. Il me lance : « Les troupes du Hiba sont campées au col de Sidi-bou-Othman ; elles ont amené deux canons. *Ce sera* pour demain matin, vers neuf heures. »

Ordre a été donné de n'allumer les feux que le moins longtemps possible et défense absolue de monter les tentes. Nous coucherons donc à la belle étoile. Pour dormir, je dispose d'un petit coin de terre, débarrassé par mon Kabyle des plus gros cailloux. J'ai pour oreiller mon appareil photographique, et, en guise de lit, je me contenterai de mon manteau. Nous partirons de bonne heure, dès que la lune sera levée. Le colonel a hâte de rencontrer la harka pour lui livrer bataille. Ma foi, je suis aussi impatient que lui. Je voudrais bien voir comment c'est fait, une bataille. Est-ce terrible?... Est-ce hideux? Est-ce beau?... Je le saurai demain soir. *Inchallah !*

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

De Méchra-ben-Abou à Ben-Guérir. — Le pays qu'on traverse tout d'abord présente les mêmes ondulations que de l'autre côté du fleuve. La route, encaissée, suit le fond d'une large cuvette.



L'ESCORTE DU CONVOI DE MECHRA-BEN-ABOU A SOUK-EL-ARBA.



UN DES MARABOUTS DE BEN-GUERIR.

Du point culminant du col on aperçoit la crête déchiquetée des Skrours. La végétation est rare. Les roches granitiques affleurent. Puis la piste se coude brusquement vers l'ouest, la route descend et on arrive au pied même des Skrours, à Souk-el-Arba (marché du mercredi). Il y a de nombreux puits et le marabout de Sidi-Amer.

La route continue, beaucoup moins accidentée et presque en ligne droite, jusqu'à Ben-Guérir. Avant d'arriver au marabout de Sidi-Amer-bel-Hadj, on aperçoit, à l'ouest, la gara d'Ouzern, et sa silhouette restera visible même après avoir dépassé Ben-Guérir.

Auprès de Ben-Guérir on trouve de nombreux puits et cinq koubbas assez curieuses. C'est le marché du dimanche (souk-el-Had) des Menabha.

De Ben-Guérir à Sidi-bou-Othman. — Pendant quelques kilomètres après Ben-Guérir on trouve encore des cultures, mais bientôt le terrain, tout à fait plat, devient stérile. C'est une grande plaine semée de cailloux de quartz, qui se continue jusqu'à Nzalet-el-Adhem.

Un peu avant d'arriver à El-Adhem, j'ai eu l'occasion de constater un effet de mirage.

Tout le long de la route, et de 15 en 15 kilomètres, environ, on constate des nzala (c'est-à-dire des agglomérations de douars). Enfin, le djebilet apparaît.

Quelques kilomètres au sud de Nzalet-el-Adhem, on constate des ressauts de terrain très nets. La terre, tantôt rouge foncé, tantôt rose clair, est coupée de lits de cailloux roulés. L'aspect est désolé ; on trouve cependant des cultures.

Pendant la saison des pluies, toute cette région qu'on appelle la Bahira, est transformée en une grande plaine marécageuse dont les alluvions fertiles s'épandent jusqu'aux pieds des collines

On arrive à Sidi-bou-Othman.



CHAPITRE XIII

LA BATAILLE DE SIDI-BOU-OTHMAN
(6 *septembre* 1912)

Avant la bataille : je m'égare dans la nuit. — Distribution d'eau. — L'attaque. — La riposte. — Épisodes. — La charge finale.

La belle journée ! Je ne sais si les pacifistes ont raison de vouloir supprimer la guerre au nom de l'humanité qui, du reste, ne le leur a pas demandé. En tout cas, contre une pareille éventualité, tous les artistes devraient protester. Il n'y a rien de plus magnifique qu'une grande bataille sous un brillant soleil. Les fantassins bondissent, les cavaliers caracolent, les balles sifflent, les canons tonnent. Et de la mêlée, une grande leçon de morale se dégage. Les caractères se précisent : les fanfarons se taisent, les courageux agissent. Les petits dissentiments, les mesquines rivalités disparaissent, on oublie les disputes de « boutons », il n'y a plus ni armée d'Afrique, ni marsouins, ni zouaves : tous sont frères, compatriotes, français. Sous la mitraille, on comprend la fraternité. Mais, je le sais, dans quelque temps les jalousies perceront de nou-

veau, on recommencera à « giberner » son prochain : une bataille ne dure que quelques heures.

Le début de cette journée fut, pour moi, assez pittoresque. Vers une heure du matin, réveillé par des appels et des commandements, je quittai sans regrets mon lit de cailloux. Auprès de moi, on charge les bêtes du train régimentaire et les soldats de la compagnie se rassemblent. Je retrouve mon âne, toujours aussi endormi, mangeant tout de même l'orge de mon Kabyle. Nous nous mettons bientôt en route. Aujourd'hui, nous sommes à l'arrière-garde. Comme, en prévision de la bataille, je tiens à rester avec la troupe, je laisse le Kabyle partir au convoi avec les mulets de la compagnie, et je garde mon bourricot. Je crois pouvoir le garder : quelle prétention ! M'étant arrêté un instant pour arranger la couverture de la selle, quand je veux repartir, ma compagnie a disparu dans la nuit. Me voilà seul, perdu avec mon âne, et des Marocains ennemis sont peut-être tout près d'ici ! Je tire sur le licol : la sale bête, comprenant sans doute qu'il est nécessaire d'avancer, remue ses longues oreilles, tourne la tête à droite et à gauche, et s'enracine au sol. Tirant plus fort, je démarre enfin et m'avance au hasard, dans la nuit. Comme feu Soubise, mais sans lanterne, je cherche mon armée et ne la trouve pas. Cependant, une masse grise se meut

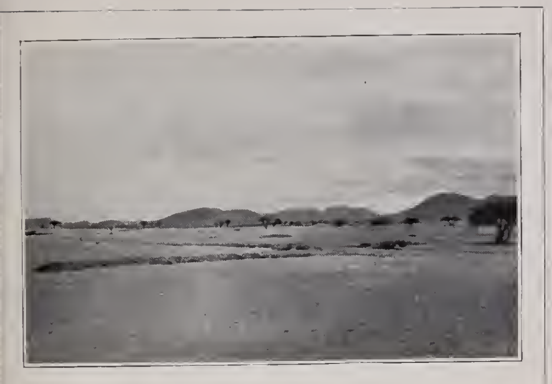
à gauche : c'est peut-être ma compagnie? En place des marsouins, je trouve les chameaux. Quand même, je peux me faire indiquer mon chemin, et, grâce à la matraque d'un sokrar obligeant, mon bourricot, enfin réveillé, se décide à trotter. Il va cette fois d'un pas allègre, longe le convoi, dépasse les Sénégalais, arrive devant une section d'artillerie.... Soit que la vue des canons français lui fasse peur, soit, bien plutôt, qu'il se rende compte que la matraque du bon sokrar est déjà loin, il s'arrête encore. De nouveau me voilà tirant sur le licol, et je défile ainsi devant la section d'artillerie. Il fait nuit, heureusement ; quand même, je suis vexé.

Le lieutenant M..., qui commande la demi-batterie, a pitié de moi :

« Venez donc avec nous, je vous procurerai une monture meilleure que la vôtre.

— Oh! très volontiers; mais tout de même, il faut que je me débarrasse de cet animal. »

Je finis par trouver mes coloniaux qui font halte. Ce n'est pas trop tôt ! Très généreusement j'offre mon âne « hassani » à la compagnie et, laissant les soldats se débrouiller avec lui comme ils l'entendront, je vais rejoindre les canons. On ne peut me donner immédiatement un cheval, et tous les sièges des voitures et des pièces sont occupés : je m'assois sur un affût. Les cailloux font buter les roues, je rebondis sur l'acier dur :



LE CHAMP DE BATAILLE DE SIDI-BOU-OTHMAN.



LA SECTION DE TIRAILLEURS DU LIEUTENANT DESHAYES OUVRANT LE FEU.

n'importe, je suis enfin débarrassé de ma bête !

.·.

La marche en avant continue comme hier, régulière et monotone. Mais nous savons qu'il y aura quelque chose aujourd'hui, et tout le monde reste attentif. Jusqu'à présent, cependant, aucune escarmouche, pas un coup de fusil. Le ciel pâlit, le jour vient, le soleil apparaît. Nos canons sont à l'arrière-garde, avec le convoi. Des Sénégalais nous suivent et, à droite et à gauche, les coloniaux nous escortent.

Vers six heures un quart, une halte. On nous annonce un repos de quarante minutes et une distribution d'eau. Les tonnelets sont apportés et défoncés, les soldats accourent et se bousculent pour remplir leurs bidons. Les Sénégalais, grands buveurs d'eau, se précipitent avec une énergie de primitifs, garnissent d'abord leur estomac, et ensuite font leurs provisions. Toute l'énergie de leurs officiers est nécessaire pour les maintenir en place.

Tout à coup un ordre arrive, la distribution d'eau cesse, la marche reprend. Au bout d'un quart d'heure, nouvelle halte : nous n'y comprenons rien. Je cause avec le lieutenant d'artillerie qui me recueillit tout à l'heure, sur les dispositions de la prochaine bataille :

« Habituellement, les Marocains attaquent d'abord sur le front, puis se rabattent sur les ailes, et enfin accrochent l'arrière-garde. C'est là que se passent toujours les incidents les plus intéressants. Nous sommes à la bonne place ; si vous voulez bien voir, restez avec moi. »

Presque au même instant, un cavalier, au galop, lui apporte un ordre. Ses yeux brillent :

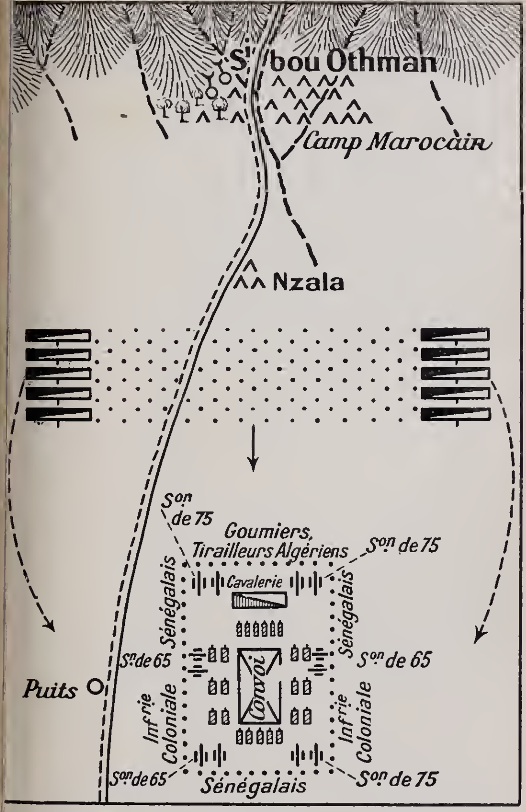
« Montez vite, où vous pourrez : *ça y est !* »

Je ne me le fais pas répéter. Je me couche et me cramponne sur un caisson qui part au grand trot. Les roues rebondissent sur les pierres, je suis secoué, ballotté, meurtri : je regrette presque mon bourricot. Nous longeons le convoi en marche, les chameaux toujours étonnés, les mulets bien calmes à côté de leurs convoyeurs, la maison du caïd Tounsi avec son fauconnier, ses nègres et ses femmes, puis, en colonnes serrées, les zouaves et les tirailleurs du colonel Joseph. En avant, la cavalerie, immobile, reste massée.

J'aperçois enfin, debout à côté de son fanion rouge, le colonel Mangin. Il a mis pied à terre, avec son état-major et son escorte. Braquant sa jumelle droit devant lui, il regarde. Nous nous arrêtons, je descends, ou plutôt on me descend rapidement de dessus le caisson, qui bascule et s'ouvre. Les canons sont déjà en batterie. Un commandement :

« De quinze cents à deux mille quatre, toutes pièces, feu ! »

BATAILLE DE SIDI-BOU-OTHMAN



POSITION DES FRANÇAIS ET DES MAROCAINS, AU DÉBUT DE LA BATAILLE DE SIDI-BOU-OTHMAN.

*Des plans analogues, dressés d'après des croquis relevés pendant l'action ont été dessinés par le Commandant Pollachi pour l'*Illustration.

Un bruit de tonnerre plusieurs fois répété, accompagné du sifflement chantant des obus : il est six heures trois quarts, la bataille de Sidi-bou-Othman est engagée.

Pour tous ceux qui ont pu surveiller l'approche des deux armées, l'impression reçue est ineffaçable. Presque une heure avant la bataille, les vedettes avaient déjà signalé l'approche de l'ennemi. Le lieutenant Fortoul, qui marchait en tête des spahis, voit s'arrêter devant lui la ligne des goumiers. Le lieutenant Britsch, qui les commandait, lève les bras au ciel et clame : « Ce qu'il y en a ! Ce qu'il y en a ! » A trois kilomètres devant nous, et déployée sur un front de cinq ou six kilomètres, la harka ennemie s'avance en ligne de bataille. Les soldats sont disposés en groupes compacts, l'infanterie au centre, la cavalerie aux ailes. Au milieu, les porte-étendards, avec trois drapeaux : un rouge, un blanc, un vert. Leur maître El-Hiba, sorcier et saint, possède la *Baraka*, l'onction sainte ; il a promis à ses gens que nos fusils cracheraient de l'eau et que nos obus se transformeraient en pastèques. Tout à fait rassurés, ils n'ont aucune crainte. Nos vedettes les plus avancées entendent distinctement leurs chants et leurs airs de guerre : « *La ila illa Allah, Mohammed Rasoul Allah !* » Sûrs de vaincre, ils s'avancent sans tirer un coup de fusil.

Ils sont au moins dix mille.



LA SECTION DU LIEUTENANT MATHIEU EN ACTION.



LE FANION DU COLONEL MANGIN PENDANT LA BATAILLE.

Notre première décharge d'artillerie a un effet foudroyant. Placé à côté des canons qui occupent l'angle sud-ouest de notre carré, j'aperçois distinctement, à l'œil nu, la tache blanche et mobile que forme la masse compacte des Marocains. Les premiers obus arrivent en plein milieu. Du bruit, de la fumée, de petits nuages blancs éclatant au-dessus des beaux cavaliers et nous les cachant quelques secondes ; puis, la fumée dissipée, les groupes ont disparu : rien que des petits points noirs s'agitant sur la plaine comme une fourmilière qui se viderait en tous sens.

Cependant la harka nous charge d'un seul élan, déborde nos flancs qui ripostent et ferme le cercle. Les fantassins s'avancent avec un courage inouï. Se dissimulant derrière les touffes de palmiers, ils s'arrêtent pour tirer, bondissent jusqu'à un nouvel abri, et tirent encore. Les cavaliers caracolent, galopent, nous chargent et s'enfuient : mais, traîtreusement, ils ont déposé des tirailleurs dans les buissons. Nos canons tonnent toujours, les fusils pétardent, les mitrailleuses crépitent : c'est la fête sur toute la ligne.

Je suis resté à côté des pièces. Une fois, glisse à mes oreilles comme un sifflement de serpents; à mes pieds la poussière se soulève en minuscules colonnes ; un caillou claque.

« Dites donc, lieutenant, ce sont vos canons qui ricochent? »

Il me regarde d'un air ahuri :

« Vous ne comprenez donc pas qu'*on nous tire dessus* ? »

C'est vrai : tout à la beauté du spectacle, je me figure assister à un carrousel. Je ne me souviens plus que *c'est pour de bon.*

Nos canons fouillent les buissons, dispersent les groupes, nettoient la plaine. De derrière une crête émergent et passent au grand galop des burnous blancs : aussitôt, deux, quatre, dix obus, lancés avec fracas et précision, déposent leurs flocons cotonneux au milieu de ces burnous. Les flocons s'évanouissent : plus rien que la lande rousse et le ciel bleu.

L'artillerie tire sans relâche. Je note mille épisodes. Par exemple, le lieutenant crie aux servants :

« On a tiré un coup de fusil, là, à mille mètres, correcteur seize, pointez ! »

Je regarde par la grande lunette et je vois distinctement, à la distance indiquée, un cercle de fumée qui se dissipe ; puis, derrière une touffe de dums, une tête noire apparaît, et le long canon d'un fusil.... Un nouveau globe de fumée.... Au même moment j'entends crier : « Feu ! » Et à mon oreille gronde un coup de tonnerre : à 50 mètres à peine au delà du nègre, dans la bonne direction, un flocon blanc se pose sur la plaine.

« Trop long ! deuxième pièce, corrigez Feu ! »

Le tonnerre gronde encore et, cette fois, le schrapnel éclate, juste au-dessus de la première fumée. Quand on peut voir quelque chose, il n'y a plus de nègre, et la touffe de dums paraît hachée.

Au commencement de la bataille, tous les canons de 75 ont été amenés sur le front. Mais maintenant nous sommes entourés : l'artillerie va reprendre sa position primitive aux angles de notre carré. Il est temps : l'arrière-garde est sérieusement accrochée. Un moment, les coloniaux ont à supporter tout le choc. Deux soldats sont blessés presque en même temps à la compagnie Chandelier. Mais nos marsouins ne s'émeuvent pas pour si peu. Ils dialoguent comme de modernes Ajax :

« Tu vois ce grand blanc, à 1 500 mètres ? Ce n'est pas toi qui l'auras, c'est moi. »

Paf ! Mais le grand blanc galope toujours.

« Tu ne sais pas t'y prendre, mon vieux. C'est comme cela, tiens, regarde ! »

Une visée attentive, le coup part. Je ne sais si le fameux grand blanc a été touché, mais on ne le voit plus.

Un des soldats est atteint à la lèvre. « J'en ai une veine, dit-il, le bou-Chaïb qui vient de m'envoyer cela ne m'a pas même cassé une dent ! Certainement je suis comme Ali-Baba : j'ai la baraka ! » Et il se garde bien de quitter sa place.

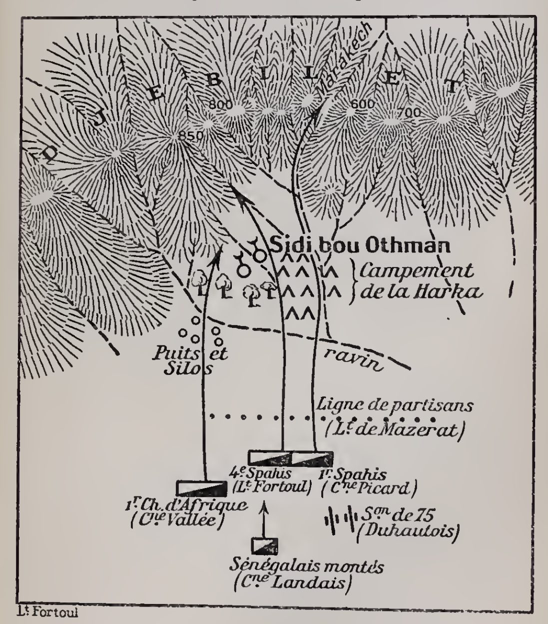
Enfin la section de 75 arrive, on entend son tonnerre réconfortant : l'arrière-garde est dégagée.

Les Marocains, tenaces, reviennent à l'avant; cependant ils sont moins mordants que tout à l'heure. Par bonds successifs, notre ligne de tirailleurs s'avance. L'artillerie se porte à 100 mètres, puis à 800 mètres, et déblaie le terrain. Les Marocains se replient sur les ailes et chargent de nouveau l'arrière-garde.

Le colonel veut en finir. Il est neuf heures et demie, nos cavaliers montent en selle. La section de 75 du lieutenant Duhautois, par un tir progressif merveilleux, nettoie les abords du camp ennemi et dégage complètement l'entrée du col. Le moment paraît propice, les escadrons se préparent à charger. En tête viennent les goumiers, les partisans Rehamnas et Chaouïas, dispersés en fourrageurs. Puis, en première ligne, les spahis : à gauche, un escadron du 4e régiment, lieutenant Fortoul ; à droite, un escadron du 1er, capitaine Picard. En seconde ligne, le capitaine Vallée conduit son escadron du 1er chasseurs d'Afrique. Derrière eux viennent les Sénégalais montés du capitaine Landais. L'infanterie suivra.

A 4 kilomètres du col, les sabres sortent des fourreaux et les revolvers des gaines, les escadrons s'ébranlent, on part au galop de charge. Les chevaux courent ventre à terre, soulèvent la poussière et les pierres, et les hommes, couchés sur le cou des bêtes, secouent les lames, et chantent, et hurlent!

A 1000 mètres de l'ennemi, les balles grêlent ferme. Le 1[er] spahis perd cinq chevaux, dont



LA CHARGE FINALE DE LA CAVALERIE.

*Des plans analogues, dressés d'après des croquis relevés pendant l'action, ont été dessinés par le Commandant Pollachi pour l'*Illustration.

celui du lieutenant Grandjean. Les cavaliers sautent un petit ravin et tombent dans la cohue des ennemis qui fuient. Les goumiers et les partisans arri-

vent sur le camp marocain et s'arrêtent pour razzier les tentes. Leur chef, le lieutenant Mazerat, ne voit pas qu'il n'est plus suivi : il charge tout seul !

L'escadron Picard file droit devant lui, vers le col principal. Les spahis du lieutenant Fortoul dépassent le cimetière arabe, où ils sont fusillés à bout portant, et conversent à gauche, vers le col sud-est. Alors c'est la mêlée, et chacun travaille pour son compte. Presque tous les sabres sont rouges : tout ce qu'on trouve est sabré, lardé, haché. Et les schrapnels de la section Duhautois décrivent leurs orbes par-dessus les cavaliers, et viennent grêler au milieu des fuyards.

Le 1er chasseurs d'Afrique, ayant accompli un mouvement excentrique et s'étant fourvoyé dans les silos, arrive un peu en retard. Il fait du combat à pied et tiraille sur les traînards.

Les spahis reviennent vers le cimetière. Les Marocains s'étaient retranchés dans un marabout : ils y périssent tous. A ce moment, on aperçoit un cavalier ennemi qui se sauve avec un drapeau vert : les spahis se précipitent vers l'emblème et, après une mêlée confuse, le maréchal des logis Crétenet s'en empare.

A six heures, sonne le ralliement. La charge est finie, les rangées profondes de l'infanterie s'avancent. On se compte : il n'y a que quelques blessés parmi les cavaliers et un tué chez les partisans indigènes. Quelques instants plus tard, le colonel Mangin

voyait arriver vers lui, à côté du lieutenant Fortoul, le brave Crétenet. Laissant trotter son cheval la bride sur le cou, le sabre tordu et rougi accroché au côté, il serrait d'une main le drapeau vert qu'il venait de conquérir et, de l'autre, son bidon haut levé, buvait à la régalade.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

La plaine de Sidi-bou-Othman. — Avant d'arriver à Sidi-bou-Othman, on aperçoit très distinctement les sommets du Djebilet. De la masse principale, orientée de l'ouest à l'est, se détachent des plis parallèles, dirigés du sud-sud-ouest au nord-nord-est.

Sidi-bou-Othman possède de nombreux puits, quelques arbres et deux marabouts. C'est une halte des Sultans sur la route de Marrakech.

Le douar est à 4 kilomètres, environ, des marabouts. Quand la bataille du 6 novembre a été engagée, le carré français s'était arrêté à 1 200 ou 1 500 mètres au nord-est de ce douar. Le camp marocain s'élevait à l'emplacement du Souq, à l'ouest et en avant des marabouts.



CHAPITRE XIV

A LA POURSUITE DE L'ARMÉE DU HIBA

Après la bataille : le rassemblement des troupes. — Départ de la colonne volante. — La traversée du Djebilet. — En vue de Marrakech. — Combat. — Campement.

MIDI. La bataille est gagnée. Nos troupes achèvent de se rassembler près des marabouts, sur l'emplacement du camp ennemi. Le terrain, légèrement ondulé, brûlé par le soleil, est semé de quelques arbres : jujubiers malingres ou oliviers rabougris, qui nous donnent, malgré tout, une ombre rare et une illusion de fraîcheur. De distance en distance, un amas de fourrages, un tas de paille, des sacs de farine. La position des foyers allumés le matin même est marquée par des pierres noircies. De place en place, sur le sable jaune, de larges taches pourpres, encore humides, indiquent l'endroit où sont tombés nos obus, mais les morts et les blessés ont été enlevés. Cependant, à quelque distance, je vois un cheval étendu, la tête brisée. Plus loin, une mule, le cou allongé, laisse échapper de son ventre ouvert, des liquides noirâtres et sanguinolents. Un Marocain aussi est couché, les yeux mi-

clos. Sa blanche djelaba, marquée d'une large tache écarlate, est relevée; elle laisse à nu la peau cireuse du mort, et l'on voit le petit trou rouge de son flanc. Ailleurs, d'autres chevaux, d'autres mulets, d'autres Marocains, tombés, balayés par notre charge! Et, à quelque distance, la haute montagne du Djebilet, aux reliefs mieux accusés par la lumière crue du milieu du jour, s'ouvre en de larges échancrures par où les Marocains ont fui en débandade.

Pour que les troupes puissent toutes s'installer commodément, on déblaie un peu le terrain. On rentre les provisions, on éloigne les cadavres d'animaux, on réunit en tas, à côté des marabouts, les corps des Marocains. Nos soldats, qui viennent de marcher sans halte, pendant trois heures, sont harassés. Quand même, ils s'occupent à camper. Les uns montent les tentes, d'autres entourent les puits ou préparent la cuisine. J'en vois certains agenouillés auprès d'un cheval tué. Ils lui ont ouvert la cuisse et découpent un grand morceau de viande fraîche.

Nous partirons dans la nuit : les soldats pourront donc se reposer quelques heures. Pour la première fois depuis le départ, je fais peu honneur à notre popote. Fatigué, je vais m'étendre sous la tente du capitaine et m'assoupis.... Des éclats de voix me tirent de ma douce quiétude ; c'est le lieute-

nant B..., qui fait irruption. Il crie au capitaine encore endormi :

« Dis donc, vieux, sais-tu ce que vient de décider le colonel?

— ?...

— Réveille-toi donc un peu ! Une escouade et un caporal vont partir tout à l'heure pour prendre Marrakech !

— !...

— C'est-à-dire qu'il réunit les cavaliers, à peine trois cents, leur donne deux canons et les lance en avant, avec de fortes paroles : « Vous rencontrerez « dix mille Marocains, cent mille Marocains? Cela « n'a aucune importance, messieurs, vous les souf- « flerez! — Et moi, je dis : Gare la casse ! »

Réveillé sans plaisir, je lui grogne :

« Quand partent-ils?

— Mais, tout de suite, ils sont déjà rassemblés. Cela vous intéresse, jeune homme? Entre nous, je crois bien qu'il se passera de drôles de choses.

— Puisque ce doit être drôle, j'y vais! »

Je lui crie cela comme pour lui dire : « Laissez-moi tranquille, je veux dormir. » Mais il s'installe et continue la conversation. Comprenant que ma sieste est finie, je ramasse mon appareil photographique, mon casque, mon manteau, et je sors.

Un officier de spahis me fait signe. Tout de suite, il parle de la charge :

« Quelle fête ! chacun de mes cavaliers *a eu*

son Marocain, et aucun d'eux n'a été touché sérieusement. C'est la première fois qu'une charge lancée dans les plaines du Maroc réussit aussi bien. Et maintenant, pour couronner la journée, nous partons pour Marrakech. Nous y serons probablement ce soir.

— Pouvez-vous m'emmener?

— Impossible. Plusieurs de mes chevaux sont blessés, et, faute de montures, je dois laisser ici des cavaliers. Mais adressez-vous à l'artillerie, on vous trouvera peut-être une place. »

Les canons roulaient déjà ; je les rattrape à l'entrée du col. M'adressant au lieutenant :

« Mon lieutenant, pouvez-vous m'emmener à Marrakech?

— Oh ! monsieur, il m'est impossible de prendre une pareille responsabilité. Cependant, si le commandant Simon, qui dirige notre colonne, vous autorise à marcher avec nous, je vous transporterai volontiers. »

Je cours de nouveau, j'atteins le commandant Simon ; même demande et réponse analogue :

« Notre expédition est très risquée, des accidents sont à prévoir. A mon grand regret, monsieur, il m'est impossible de vous laisser venir avec nous. »

Quand j'avais quitté notre camp pour courir après la colonne volante, je n'avais que très faiblement le désir de l'accompagner. Maintenant, à cause des objections qu'on me faisait, et par

entêtement aussi, — car je m'étais piqué au jeu, — je voulais partir. J'insistai auprès du commandant Simon. Il finit par me dire :

« Si vous tenez absolument à nous accompagner, j'accepterai de ne pas vous voir. C'est tout ce que je peux faire pour vous. Bonne chance ! »

Je vais alors rejoindre le lieutenant d'artillerie :

« Mon lieutenant, je viens de causer avec le commandant Simon : il m'accueille avec le plus grand enthousiasme !

— Il reste une place sur un caisson ; si cela peut vous suffire, venez avec nous. »

Je n'ai pas à choisir. Du reste, j'ai appris à connaître ce genre de véhicule. Je grimpe à côté des servants. Nous voilà en route, à la conquête de Marrakech !

*
* *

Dès l'entrée du col, notre chemin se trouve dominé, de chaque côté, par des crêtes assez hautes où circulent nos vedettes. Nous trottons au milieu de la piste, encadrés par les cavaliers groupés en pelotons : chasseurs d'Afrique à notre droite, spahis et goumiers en avant et à gauche, Sénégalais à cheval, derrière nous. Le sol est jonché de débris : sacs de farine éventrés, paniers encore pleins, tessons de vases, théières en cuivre, lanternes brisées, marmites, vêtements de toutes sortes. De distance en distance, des cadavres d'animaux :

bourricots aux pattes cassées, mulets éventrés, chevaux morts de fatigue.

On imagine les sentiments de tous ces gens : Rehamna, Doukkala, Menabba, Abda, Ahmar, Shparna, paysans du Haouz ou guerriers du Sous, qui, il y a quelques heures, sont passés par ici. Poussés par leurs caïds, assurés de nous vaincre, — les sorciers l'avaient affirmé, — ils ont quitté leurs villages pour conquérir sur les mécréants un gros butin. Ce matin ils nous ont vus : ils accourent le fusil chargé, le couteau prêt, la serpe levée. Soudain, arrive un ouragan, un vent de fer fauche tout autour d'eux : blessés, déchiquetés par la mitraille, ils entendent, sans rien voir, le sifflement de nos balles, le tonnerre de nos canons. Puis, le galop des chevaux, les hurlements des cavaliers : la trombe arrive, elle passe ! — On se les représente fuyant le champ de bataille, courant vers la montagne, traînant leurs mulets ou leurs bourricots.... Puis, la fuite sans nom, les bagages abandonnés : provisions, ustensiles, vêtements, animaux. Ils se sauvent, abandonnant tout pour aller plus vite, fuyant, fuyant toujours, éperdument, ne s'arrêtant que pour tomber de fatigue, épuisés, quelquefois morts.

Nous croisons des Sénégalais en corvée. Ils ramassent les bagages abandonnés par l'armée du Hiba. Une dizaine d'entre eux entourent un petit canon qui, ce matin, était à la bataille, pointé contre nous. Mais ses obus, mal débouchés, ne nous ont fait

aucun mal. Les Marocains ont voulu l'emmener : cependant, pressés dans leur fuite, ils l'ont laissé là. Les Sénégalais l'entourent. Ils crient, le caressent et s'en amusent comme des enfants avec un grand joujou. Finalement les uns s'attellent à l'affût, d'autres poussent aux roues, et, tirant tous, le ramènent au camp.

Brûlés par le soleil, nous trottons d'une allure rapide, impatients d'arriver. Le sol est caillouteux. De temps en temps, de grands seuils rocheux qui affleurent, font sauter les caissons qui retombent avec un grand bruit de ferraille. Les chevaux butent, tirent, suent : il faut aller vite! Mais, derrière moi, un bruit sourd, une chute. Un ordre : nous nous arrêtons. Une roue du dernier caisson vient de casser. Heureusement, nous avons emporté une roue neuve ; on s'occupe de la mettre en place. Profitant de la halte, nos Sénégalais courent à un puits voisin et remplissent leurs bidons. L'accident est bientôt réparé, nous repartons. Nous avons perdu presque une demi-heure.

Le soleil est maintenant moins haut, mais la route est toujours aussi mauvaise. Des ravins aux pentes raides rendent dangereux certains passages et obligent nos servants à descendre des voitures. Cependant, nous atteignons le milieu du col. Alors, par une large brèche entre les rochers, nous voyons s'étendre devant nous une vaste plaine limitée par des montagnes lointaines, mauves et bleues.

Devant elles s'étale une large tache blanche, en forme de losange, qui, en ce moment, étincelle aux rayons obliques du soleil. C'est une ville, c'est la ville, c'est Marrakech !

Des sentiments divers nous assaillent. D'abord la joie d'être presque arrivés. Partis la veille, dans la nuit et par le brouillard, pour cette épique chevauchée, nos soldats ont marché tout droit devant eux. Ils ont dispersé une armée, bravé la fatigue, la soif et les balles ; maintenant ils touchent enfin au but. La grande ville s'étend devant eux, et, à cette distance, paraît bâtie tout en albâtre et en or, comme dans une féerie des *Mille et une nuits*. Cependant nous n'y sommes pas encore : il s'en faut pour le moins, de 18 kilomètres. Que se passe-t-il, actuellement, derrière ces murs blancs et roses? Les soldats du Hiba qui, ce matin, ont fui devant nous, doivent en franchir les portes, et avec eux, sans doute, l'effroi ou le désir de vengeance. Quelle est l'attitude de la population qu'on nous a dépeinte fanatique et veule? Et surtout, que deviennent nos compatriotes? Sont-ils encore vivants? En ce moment même, au pied de la koutoubia dont nous distinguons nettement le long minaret, peut-être leur fait-on subir les pires tortures. Allons vite !

Le soleil baisse de plus en plus. A notre droite, la montagne se découpe en noir sur le ciel jaune, et allonge son ombre jusqu'au milieu du col. Nos

vedettes se rapprochent. Soudain, derrière nous, éclate une fusillade. Puis, à notre droite, tout près, des points brillent : dix, vingt coups de feu, une rafale. A côté de moi, la terre se soulève en légers nuages accompagnés de bruits métalliques, et j'entends de nouveau les sifflements chantants que j'ai appris à connaître ce matin. A l'attelage qui me précède, un cheval reçoit une balle en pleine cuisse. Nous sommes sérieusement « accrochés » par des Marocains embusqués à moins de 400 mètres. Comme notre soutien de cavalerie est en avant, nous filons au galop.

Mais bientôt, aux coups de fusil isolés répondent des feux de salve. Nos chasseurs d'Afrique sont accourus et prennent position sur un piton avancé. Nous les voyons se détacher en ombres, sur le ciel clair, autour d'un fanion à queue de cheval, debout et tiraillant. Nous nous arrêtons. Les canons sont mis en batterie et le tir réglé à 700 mètres. En dix coups, la mitraille a balayé la crête dangereuse.

Cette alerte, assez chaude, nous a fait perdre un temps précieux. Un nouvel accident qui survient, nous retarde encore : une seconde roue, celle d'un caisson à munitions, vient de casser. Et nous n'en avons plus de rechange ! Et il nous faut conserver tous nos obus, car nous pouvons être de nouveau attaqués ; ne serons-nous pas obligés peut-être de forcer l'entrée de Marrakech à coups de canon?



LE PASSAGE DE L'OUED TENSIF.

Alors on prend un parti héroïque. La roue encore bonne est démontée, placée sur une voiture, et le caisson, vidé de ses munitions, abandonné. Puis, la moitié de nos Sénégalais montés met pied à terre, et chacun d'eux se charge de deux obus. Depuis deux jours, ces braves nègres ont fait près de 80 kilomètres, ils ont chargé pendant la bataille, ils ont supporté toutes les privations; et maintenant, ils terminent l'étape à pied, portant, en plus de leur fusil et de leurs cartouches, au moins 15 kilos de ferraille. Ils traînent un peu les sandales, mais, de bonne humeur quand même, ils défilent le long de nos voitures.

« Pas trop lourde, la charge, Sénégal? *Acagni?* (C'est bon?)

— Ça bon, pour tuer beaucoup Marocains! *Acagni !* »

Il fait complètement nuit. Nous avons été retardés par les deux accidents survenus à nos caissons et par le combat de tout à l'heure. Maintenant, à cause des Sénégalais qui vont à pied, nous devrons marcher au pas. Nous ne pouvons espérer atteindre ce soir Marrakech, mais nous irons le plus loin possible, peut-être jusqu'à l'oued Tensif.

Les pierres de la route font buter les chevaux, nos canons roulent et sautent avec fracas. Sur notre gauche, assez loin, un orage est déchaîné et, par moments, nous illumine de ses éclairs. Plusieurs fois, dans la nuit, un point brille : on pourrait croire

à un coup de feu. Mais on se rassure vite : c'est un spahis qui allume sa cigarette.

Nous apercevons bientôt la maigre silhouette des premiers palmiers. Probablement, nous sommes peu éloignés du fleuve.... Brusquement le roulement cadencé qui accompagne notre marche est interrompu par un violent choc de ferraille : une roue vient encore de casser. *C'est la troisième !* Les servants, éreintés, descendent de leur siège pour la réparer. La roue intacte du caisson que nous avons dû abandonner est montée à la place de l'autre, et, pour éviter autant que possible de nouveaux accidents, toutes les roues qui paraissent en mauvais état sont consolidées avec des cordes. Infatigable, le lieutenant se multiplie, encourage ses hommes, rythme leurs mouvements, tire avec eux sur les cordes. Quand tout est réparé, nous repartons.

Le ciel est sans lune, les étoiles nous éclairent. Nous sommes sortis du col et roulons dans la plaine. Les silhouettes des palmiers deviennent plus nombreuses. Enfin, nous nous arrêtons. Les premiers cavaliers ont trouvé une flaque d'eau : nous allons camper.

Les chevaux sont conduits à la mare, les voitures alignées, les canons mis en batterie. Quand les animaux ont été soignés et le matériel placé, les hommes s'occupent d'eux-mêmes. D'abord, boire. On me tend un bidon, mais à la première gorgée, j'ai

la bouche remplie de terre. Je place mon mouchoir devant le goulot pour tenir lieu de filtre, et je bois. L'eau a un goût savonneux et saumâtre : je bois quand même, je vide le bidon. Pour manger, un soldat me donne du pain et un morceau de « singe » : ce sera tout mon repas. Et maintenant, la journée est finie. Couché sur la terre et roulé dans mon manteau, je glisse sous une voiture et m'endors.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Le Djebilet. — La chaîne du Djebilet est caractérisée par l'absence de crête continue et la disposition du massif en mamelons juxtaposés d'une hauteur presque constante.

Le col principal commence à une altitude de 500 mètres ; il est large de 300 mètres. Les pentes sont peu accusées.

A 10 kilomètres de Bou-Othman, après la koubba de Sidi-bou-Kricha, on peut voir Marrakech.

Toute la région autour du col paraît désolée, mais, vers l'oued Tensif, on trouve des jardins d'amandiers, de figuiers, d'orangers, de citronniers, et d'oliviers, arrosés par de nombreuses séguias.



CHAPITRE XV

LA CONQUÊTE DE MARRAKECH
(7 *septembre*)

La chevauchée dans la palmeraie. — Sous les murs de la ville conquise. — Dans Marrakech. — Les jardins de l'Aquedal.

Un bruit de chaînes remuées, des sabots qui frappent les cailloux, des hennissements stridents, me tirent de mon lourd sommeil. Je me lève. Il fera bientôt jour, je n'essaye pas de me rendormir. Les uns après les autres, les soldats se réveillent. Les officiers sont déjà levés. Beaucoup, craignant une attaque et chargés d'une lourde responsabilité, n'ont pas fermé l'œil. Tout de suite, les chevaux sont pansés, et attelés ou sellés; il est bientôt cinq heures : nous sommes prêts.

Avant de partir, il nous faut tenir une promesse : il a été convenu avec le caïd Hadj-Thami-Glaouï que deux coups de canon signaleraient notre approche. Ce serait, dans la ville, le signal de la révolte. On pointe un canon sur Marrakech, on tire, et les projectiles, exactement dirigés, vont éclater

au centre même de la ville. Maintenant, on sait que nous sommes là !

C'est, enfin, notre dernière étape. Nous partons dans le même ordre que la veille, plus dispersés, toutefois, puisque nous traversons la plaine. Les Sénégalais sont remontés à cheval. Ils portent maintenant les obus en travers de la selle.

A notre gauche, un douar. Il est vide, mais a arboré le drapeau blanc. Quelques rares palmiers. Puis un ravin, les bords à pic. Nos canons ne pouvant le traverser, il nous faut creuser un chemin. Les servants manient pioches et pelles, tirent sur les cordes, poussent aux roues : les canons sont passés. Presque aussitôt nous apercevons l'oued Tensif. A quelques centaines de mètres en avant s'élève un vieux pont. Mais le lieutenant d'artillerie, peu confiant, sans doute, en sa solidité, préfère passer à gué. La rive où nous sommes s'abaisse en pente douce vers le fleuve, mais, de l'autre côté, la berge est escarpée : il nous faut encore creuser notre chemin. Nos roues sont noyées jusqu'à l'essieu, les chevaux barbotent : nous traversons quand même le Tensif et entrons dans la palmeraie.

Nous sommes toujours sans nouvelles de la ville. Que se passe-t-il derrière ses murs, et comment a-t-on accueilli nos coups de canon? Nous songeons, devant les bouquets des palmiers, que l'endroit serait merveilleusement choisi pour une embuscade. Mais, pas un coup de fusil, pas une alerte, rien.

Pourtant, à un moment donné, je vois le commandant Simon, accompagné de son état-major, filer rapidement à l'arrière de notre colonne et inspecter l'horizon. Peu de temps après, il revient vers nous. Je m'informe : on a découvert, à 5 ou 6 kilomètres, un groupe de trois cents cavaliers qui s'avance dans notre direction. Certains de nos camarades voudraient lui envoyer quelques obus, mais le commandant Simon s'est rappelé les paroles du colonel Mangin : « Vous ne vous *amuserez* pas, en route, à tirer des coups de fusil. Vous mépriserez les attaques. Ce que vous devez faire, c'est marcher. » Et nous marchons, sans nous inquiéter davantage des trois cents Marocains. Le gros de la colonne, qui vient derrière nous, s'arrangera avec eux.

Nous atteignons bientôt les premiers jardins qui entourent Marrakech. Comme tout à l'heure, nous ne pouvons nous empêcher de penser que des coups de fusil en pourraient facilement partir. Et toujours pas de nouvelles de la ville. On doit s'y battre, car nos cavaliers d'avant-garde entendent crépiter une fusillade. Comme il a été convenu, nous tirons deux nouveaux coups de canon, pour apprendre aux révoltés que nous arrivons.

Les renseignements nous parviennent enfin. Des serviteurs du pacha et des gens du caïd El-Hadj-Thami-Glaouï sont venus à notre rencontre, en déployant un drapeau tricolore. Ils sont maintenant auprès du commandant Simon. La fusillade a cessé.

Les gens du Hiba sont en fuite, chassés par les partisans du Glaouï, les portes de la ville sont ouvertes, Marrakech est à nous. Nos fatigues sont oubliées, dans tous les yeux brille le triomphe de la victoire.

⁂

C'est au XIe siècle que l'Almoravide Youssouf-ben-Tachfin, surgissant avec ses hordes des profondeurs soudanaises, vint au Maroc pour y établir la vraie doctrine des croyants et, dans une fraîche oasis, fonda la ville de Marrakech. Devenue bientôt la principale capitale du Moghreb, elle fut souvent visitée, mais personne avant moi n'en avait franchi les murs dans les rangs d'une armée conquérante.

Vue de très loin, la ville se détache magnifique. Blanches et roses, ses maisons étincellent au milieu de verdures sombres, et ses minarets s'élancent, lumineux comme des flammes. En approchant, on traverse une immense forêt de dattiers qui laissent pendre très haut leurs régimes dorés. On chemine sous une voûte gigantesque de longues palmes qui s'élancent d'un arbre à l'autre et se découpent en vert blond sur des coins de ciel violet. Et, de distance en distance, des murs roses à demi ruinés, envahis par les herbes et les ronces, semblent avoir été placés là comme les « fabriques » dans un tableau de Hubert Robert, pour donner au paysage un caractère de vie très antique.

Nous sommes maintenant tout près de la ville. Les palmiers sont moins serrés. Foulé par nos chevaux, le sable de la piste monte en nuages épais qui, baignés par le soleil, enveloppent les aspects des choses dans une poussière d'or, où les formes s'évanouissent. Cependant le sommet des remparts et le haut des tours massives se dessinent, à peine distincts, comme les murs d'un de ces châteaux de rêve, familiers aux conteurs de l'Orient. La vision fantastique des créneaux et des tours se continue longtemps, tantôt presque effacée, tantôt plus précise, et nous voyons alors, au pied des grands murs roses, des figures drapées, immobiles comme des statues de pierre. Puis, brusquement, nous nous trouvons devant de grands bastions carrés entre lesquels s'ouvre une voûte sombre : c'est Bab-Roob, une des portes de Marrakech, et la colonne s'y engouffre.

Nous voici dans la ville arabe. Elle est construite en briques roses, de la couleur du sol, recouvertes, quelquefois, d'un crépi de chaux presque toujours effrité. On longe de grands murs, percés seulement de portes basses lourdement cloutées ; pas de fenêtres, ou seulement d'étroites meurtrières ; quelquefois, au-dessus d'une baie, une mince palmette de caractère ancien, ou un arc lobé et découpé en dents profondes; presque toujours une muraille disloquée, émiettée, nue et sale, qui montre par ses lézardes une maigre ossature de briques sèches, de cailloux et de sable. Le soleil,



LES HABITANTS DE MARRAKECH REGARDANT PASSER LES TROUPES FRANÇAISES.



LA CAVALERIE DÉFILANT SOUS LES MURS DE MARRAKECH.

qui déjà nous brûle, creuse les trous d'ombres profondes et donne à ces pierres un éclat aveuglant. Dans les rues des tas d'ordures, et, de place en place, des groupes d'hommes au visage terreux, drapés à l'antique dans des loques sordides. Collés contre les murs ou accroupis dans une pose familière aux vieilles statues égyptiennes, ils nous regardent, sans un geste, sans un mot. Nous nous engageons dans d'autres ruelles, aussi sales, bordées encore des mêmes vieux murs effrités, décrépis, revêtus d'une éblouissante clarté. Nous traversons des bazars, des souks, avec des boutiques comme au moyen âge : petites niches protégées par un léger auvent, qui, à quelques centimètres du sol, creusent dans le mur un trou noir. Les marchands enturbannés, l'air grave et la barbe longue, sont assis, les jambes croisées, et nous suivent du regard, sans bouger, sans rien dire. Aux carrefours, sur les places, des gens se pressent nombreux. Enveloppés dans un haïck éclatant ou dans une brune djellaba, ils entourent des marchands de légumes ou semblent converser entre eux. Mais ils ont tous le visage tourné vers nous ; ils restent immobiles et se taisent. A parcourir sous un brûlant soleil ces ruelles sordides et lamentables, dans un silence qui n'est troublé que par les sabots de nos chevaux et le roulement de nos voitures, à voir tous ces gens aux vêtements bibliques qui restent impassibles et muets, nous croyons traverser une de ces très vieilles villes,

autrefois florissante, qui, dans des temps très anciens, aurait été frappée de mort et d'immobilité par quelque djinn redoutable.

∴

Nous sommes maintenant sur une grande place nue, bordée des mêmes murs roses, des mêmes murs à créneaux. Le sable est brûlant, les murs éblouissent. Le soleil nous dévore.

Nous nous arrêtons un moment. Les voitures sont dételées, les chevaux attachés, nous tombons à terre. Des gens nous regardent, à distance ; puis des gamins s'approchent, ils nous offrent des provisions. Les juifs, déjà, deviennent obséquieux. Une vieille femme s'avance et embrasse la roue d'un canon.

Puis, un ordre vient : nous repartons ; nous passons sous une porte cintrée, surmontée d'un léger toit en tuiles vert-émeraude. Nous traversons une petite cour ; une grande porte en fer à cheval s'ouvre devant nous. Alors, brusquement, sans transition, c'est le Paradis terrestre. Plus de sable de feu, plus de murs aveuglants. C'est une forêt touffue et odorante, aux grandes allées d'ombre et de fraîcheur, qui déroule sous nos pas les mystères de ses voûtes. Nous oublions les routes pierreuses, les landes en friche, les dures fatigues et les cuisantes morsures du soleil, pour ne sentir que la joie du

repos et la douceur de l'air. Un grand calme, une paix infinie descend sur nous et nous pénètre.

Nous voyons enfin des arbres. Non plus ces nostalgiques palmiers, au fût mince et rugueux, qu dressent très haut leur plumet de feuilles maigres, mais des arbres pareils aux arbres de chez nous, avec un tronc puissant et une frondaison épaisse. Des oliviers, des figuiers, disposés en quinconces, recourbent presque au ras du sol leurs arceaux argentés, enchevêtrent leurs branches en réseaux compliqués et s'allongent en galeries profondes.

Nous suivons une large avenue, au sol surélevé. Les branches, moins serrées, tamisent les rayons du soleil, qui moirent le sol de lumières dansantes. De distance en distance, de hautes citernes cubiques laissent filtrer une eau bienfaisante, qui se répand dans mille petits canaux, va humecter la terre sèche et verdir un gazon vivace. Nous passons devant un pavillon blanc, coiffé de faïences vertes, avec de hautes portes peintes en rouge et or. Plus loin, d'autres pavillons semblables offrent de calmes retraites aux habitants de ce jardin tranquille. Des pigeons roucoulent dans les branches, tandis que des bandes de moineaux volètent, se poursuivent et pépient effrontément.

Nos Sénégalais ont mis pied à terre. Heureux de voir tant de fraîcheur, ils pensent aux clairières de leurs forêts primitives, et s'ébattent joyeusement sur l'herbe. Certains s'occupent d'abord de leurs

petits chevaux, qui, depuis plusieurs jours, ont trotté presque sans arrêt. Ils leur parlent, les complimentent, et les petits chevaux comprennent : ils frappent du pied, secouent la crinière, et semblent cligner de l'œil. D'autres nègres, plus pratiques, s'occupent de mangeaille. L'un d'eux, le torse nu, pareil à un lutteur de bronze, est grimpé en haut d'une citerne et, les muscles gonflés, remplit plusieurs fois ses grands seaux de toile grise. Un autre est parti aux provisions. Un troisième, brandissant son coupe-coupe, s'en va saper les broussailles et ébrancher les arbres. Bientôt ils sont tous réunis autour d'une large marmite où cuit le riz. Ils hument maintenant la bonne odeur du « rata », plus savoureuse à leurs narines que les senteurs de la forêt.

Les spahis sont un peu plus loin. Ils ont dessellé leurs chevaux, les ont menés boire, et vident devant eux les sacs d'orge. Laissant quelques-uns des leurs vaquer aux soins de la popote, ils posent sur l'herbe verte leurs grands manteaux écarlates, et s'étendent. Ils se reposent, ils ont frais, les oiseaux chantent : ils pensent sans doute au Paradis d'Allah.

Des goumiers aux burnous bleus relevés et des partisans marocains aux turbans orangés, installent déjà leurs maisons de nomades. A côté des petites tentes ouvertes à tous les vents, ils dressent, pour les caïds et les chefs, de grands marabouts ronds, en toile blanche, ornés de festons découpés en drap bleu. Les oiseaux qui chantent réveillent leurs instincts de



LES SÉNÉGALAIS FONT LA CUISINE.



LES GOUMIERS S'INSTALLENT.

pillards. Préférant la chasse au repos, ils poursuivent à coups de pierres les pigeons et les perdreaux qui, d'arbre en arbre, s'envolent lourdement.

*
* *

Couché sur l'herbe, dans les jardins de l'Aquedal, la tête vide de pensées, je regarde entre les rameaux d'olivier un petit coin du ciel bleu.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Les environs de Marrakech. — Les environs immédiats de Marrakech sont très riches. La propriété est très divisée. Les plus grands domaines sont de 20, 30, 100 hectares. Les terres appartenaient autrefois au Maghsen. On y cultive du blé, de l'orge, du maïs, et, surtout dans la tribu des Menabba, du cumin.



CHAPITRE XVI

DANS LA VILLE DE SABLE ROSE

Première promenade dans les rues. — Ma rencontre avec le Glaouï. — Le récit de nos compatriotes délivrés. — Entrée solennelle des troupes françaises à Marrakech.

Dès l'arrivée des troupes d'avant-garde à Marrakech, la ville avait été consignée aux soldats. Après quelques heures de repos, je me souviens de n'être qu'un civil : je puis donc aller en ville.

Je demande des renseignements au capitaine L..., qui est déjà venu ici, en mission :

« Vous êtes fou, mon jeune ami, ou ignorez-vous que, dans certaines maisons, les « hommes bleus » du Hiba sont encore embusqués ? Un sombre bandit, le caïd Abdessalem-el-Barbouchi s'est caché dans sa casba et, d'un moment à l'autre, peut tenter un coup de force. Attendez donc jusqu'à demain pour aller vous promener dans Marrakech ! »

Mais je viens de voir comment on écarte d'une pichenette des mille et des mille Marocains. Que pourrait me faire un quelconque Barbouchi ? Je méprise l'objection. Impatient d'avoir des nouvelles de nos compatriotes et voulant être le *premier*

à circuler en ville, je m'enquiers d'un guide.

Les gamins qui, tout à l'heure, nous regardaient passer dans la cour de Dâr-el-Maghsen, sont entrés avec nous dans l'Aquedal. Ils se sont apprivoisés, et, déjà, vendent à nos soldats des raisins et des grenades. J'en avise un qui me paraît déluré. Lui montrant une pièce blanche et désignant les murs de Marrakech, je lui dis simplement :

« Moi voir consul français ? »

Il répond : « Ouah ! » et marche.

Dans les rues sales, mais ensoleillées, je vois d'abord peu de monde. Cependant, aux carrefours, on me dévisage curieusement. Je rencontre bientôt des gens avec un fusil et d'autres, la main à la ceinture, qui tiennent un poignard. A tout hasard, je fouille dans ma poche et arme mon revolver.

Ensuite je pénètre dans une rue couverte. Il fait sombre. Mon guide marche toujours devant moi. Je traverse maintenant une foule. Quand je passe, on se retourne. On m'examine comme un Chinois dans les rues de Saint-Flour et les regards qu'on me lance me semblent peu sympathiques. Mais je fais peur. Une petite fille qui débouche d'une ruelle, avec deux seaux pleins d'eau, me voit tout à coup : elle pousse un grand cri, pose ses seaux et trotte.

Mais certaines gens m'approchent de bien près ; je me rappelle les prudents conseils du capitaine L....

J'aurais peut-être bien fait de rester à l'Aquedal. Ma foi, tant pis : comme le nègre célèbre, je continue, et, nettement, je sors mon revolver ; je traverse les foules hostiles, dédaigneux, mais l'arme au poing et l'œil au guet.

A un brusque tournant, l'enfant qui me guide va donner contre les jambes d'une mule. Le cavalier qui la monte, d'un coup d'étrier, envoie rouler mon gamin, mais celui-ci se relève, enthousiaste :

« Pacha Glaouï, Pacha Glaouï ! »

Celui-ci a vu mon guide, qui lui explique que je cherche mes compatriotes. Aussitôt, le Glaouï qui a recueilli les Français délivrés me fait conduire dans sa maison par un chaouch de son escorte. Maintenant je rentre mon revolver, mais je prends une photographie du pacha.

Devant le chaouch du Glaouï, tout le monde s'écarte. J'arrive bientôt auprès de nos compatriotes, qui m'accueillent avec joie, encore émus et tout heureux de leur délivrance presque inespérée. Le commandant Simon est déjà là. Cependant je ne puis voir le consul Maigret ni le commandant Verlet-Hanus : ils étaient partis au-devant du colonel Mangin. Mais les autres, le docteur Guichard, le vice-consul Monge, les lieutenants Haring et Quadi, le maréchal des logis Fiori me racontent en détail les incidents de leur captivité.

Quelques jours avant que l'armée du Hiba vienne occuper Marrakech, les contingents des caïds



LE PACHA EL HADJ THAMI GLAOUÏ.



LES TROUPES FRANÇAISES SE RASSEMBLENT
AVANT D'ENTRER A MARRAKECH.

Glaouï et M'Tougui, et les soldats du tabor quittèrent la ville et allèrent à sa rencontre. Mais à peine les armées furent-elles en présence, que les troupes des caïds fidèles et les soldats du tabor passèrent au camp ennemi. Le maréchal des logis Fiori, qui commandait l'artillerie des défenseurs, se réveilla, un matin, entouré seulement d'une centaine d'hommes. Ils ne pouvaient, à eux seuls, tenir tête à toute une armée; ils se replièrent et rentrèrent en ville sous les huées de la populace. Cependant, avant d'abandonner les canons, Fiori eut soin d'en retirer une pièce essentielle.

Le lendemain, le consul de France, M. Maigret, se décidait à partir, et emmenait nos compatriotes. Mais au lieu de suivre la route de la Chaouïa, ainsi que l'avait fait le consul d'Allemagne arrivé sans encombre au camp français, il prit la route de Safi. Il est probable que les instructions très précises que lui avait envoyées le général Lyautey ne lui étaient pas parvenues. A quelques kilomètres de Marrakech, la petite caravane était arrêtée à coups de fusil, et obligée de rentrer en ville.

Le consulat étant situé dans un quartier qui paraissait dangereux, M. Maigret l'abandonna pour aller, tout d'abord, chez le M'Tougui ; puis, sur les instances du Glaouï, il se réfugia chez lui. Mais le Hiba et ses fameux « hommes bleus » font leur entrée en ville. Un des premiers actes du mahdi fut de réclamer, comme otages, les Français présents

à Marrakech. Le Glaouï parlemente, mais le Hiba insiste. Toute résistance est impossible, nos compatriotes sont livrés. Cependant le Glaouï se fit promettre que leur vie serait respectée, et lui-même, le premier jour, partagea leur captivité.

Grâce à un heureux oubli, le sous-officier Fiori n'avait pas été réclamé. Il resta chez le Glaouï, durant les journées angoissantes, et put correspondre avec le colonel Mangin. Il l'avisait des événements qui se déroulaient dans la ville, et lui demandait secours. D'autre part, il faisait parvenir quelques nouvelles aux prisonniers. Plusieurs fois aussi il soutint le courage près de défaillir du caïd Glaouï.

Ainsi, les prisonniers français n'étaient pas complètement isolés. Ils recevaient des lettres, tantôt dans un vêtement, tantôt avec leur nourriture. Mais les documents reçus n'étaient pas toujours du plus haut intérêt. Une fois, ils découvrirent dans un paquet de bougies une lettre circulaire du ministère des Affaires étrangères relative à la protection à accorder aux Suisses !

Souvent nos compatriotes purent deviner le caractère des événements à l'attitude de leurs gardiens. Normalement arrogants, les « hommes bleus » se montraient déprimés après chaque défaite. Ils devenaient humbles, conciliants, et sollicitaient des négociations avec les Français. Mais, au bout de quelques jours, les échecs étaient oubliés et les attitudes méprisantes reparaissaient.

Le concierge du Dâr-Maghsen, aussi, leur était d'un précieux secours. C'était un vieux légitimiste qui détestait franchement l'usurpateur Hiba et toute sa clique. Chaque fois qu'il apprenait une aventure désagréable survenue aux rebelles, il en informait nos compatriotes, et ceux-ci le récompensaient avec des pièces blanches. Mais, quelquefois, un « homme bleu » surprenait la conversation : alors il était payé à coups de trique.

Pendant ce temps, les autorités françaises faisaient négocier avec le Hiba, pour obtenir, moyennant rançon, la libération des prisonniers. Fiori restait en correspondance avec le colonel Mangin. Par son intermédiaire le Glaouï offrit, en dernier lieu, deux cent mille douros, c'est-à-dire un million de francs. Le Hiba tergiversa. C'est alors que le général Lyautey décida de marcher au secours de Marrakech.

Les prisonniers ne connaissent rien de nos opérations militaires. Le matin même de notre entrée dans la ville, ils n'avaient entendu ni les coups de canon, ni les coups de fusil. Ils remarquèrent bien un certain remue-ménage, mais cela se produisait assez souvent, chaque fois que les troupes du prétendant partaient pour une nouvelle expédition, et ils n'y prêtèrent aucune attention. Cependant, des hommes bleus vinrent les visiter. Ils étaient extrêmement polis et déménagèrent la prison avec beaucoup de discrétion. L'un d'eux demanda au

vice-consul, M. Monge, la permission de lui retirer son tapis pendant quelques instants : un de ses camarades, disait-il, venait de tomber subitement malade. Il promit de le lui rendre bientôt, mais, deux minutes après, l'« homme bleu », avec toutes ses hardes, filait... vers le Grand Atlas.

A neuf heures environ, des gens qui se disent serviteurs du Pacha, font irruption dans la prison. Ils déclarent aux captifs que l'armée du Hiba est en fuite, qu'eux-mêmes sont libres. Mais nos compatriotes craignent un piège : on veut peut-être les faire sortir pour les massacrer. Ils attendront que le Pacha vienne lui-même les délivrer. Celui-ci accourt aussitôt, avec Fiori et le Glaouï, et il leur apprend les nouvelles : la marche foudroyante de la colonne Mangin, la bataille de Sidi-bou-Othman, l'arrivée imminente de l'avant-garde française. Ils sont délivrés, Marrakech est conquis ! On leur annonce aussi que leurs maisons ont été pillées par les amis du Hiba, mais le Glaouï offre son palais, ils logeront chez lui.

Quand les « hommes bleus » sont entrés à Marrakech, leur premier soin a été de piller et brûler les maisons des Européens. La caserne du Tabor, rendue impure à leurs yeux par la présence des instructeurs français, a été ruinée de fond en comble.

Suivant l'usage, les juifs ont été rançonnés et les riches musulmans mis à contribution. Il paraît même que le Hiba fit perquisitionner non seule-

ment dans les coffres, mais aussi dans les harems.

Je questionne sur le Hiba : personne ne l'a vu. C'est là un fait étrange que l'instigateur de toute cette affaire n'ait été vu par aucun Européen.

J'obtins des détails, vus du camp marocain, sur les combats livrés à nos troupes. Quelques jours avant notre marche en avant, El-Hiba réunit tous ses contingents auprès de l'oued Tensif : il y a des « hommes bleus » de la Mauritanie, des gens du Sous et du Haouz, des Abda, des Shrarna, des Doukkala, des fanatiques venus de tout le Sud marocain. Ils sont assez bien armés, mais peu nombreux : à peine trois mille. Pour recruter de nouveaux partisans, voici ce qu'ils imaginent. Ils capturent un certain nombre de chiens et leur coupent la tête. Puis ils expédient ces têtes au Mahdi que sa prudente grandeur éloigne de l'armée et qui n'a pas quitté Marrakech. Ces têtes sont salées, et accrochées sur les murs du Dâr-el-Maghsen, où tout le monde peut les voir. Or les chrétiens sont fils de chiens, — chaque musulman sait cela ; — aussi, en voyant ces têtes pendues, les bonnes gens de Marrakech sont persuadées qu'on leur montre les têtes de nos guerriers. On ne doute plus de la victoire du Hiba. Alors des milliers de gens s'en vont au camp de l'oued Tensif. Les uns, bourgeois cossus, arrivent sur une mule ou à cheval, avec un fusil et des cartouches ; d'autres ont seulement des armes blanches, des couteaux, des serpes. Certains n'ap-

portent que des bâtons. Des *meskin* viennent aussi, mais ils laissent à Allah et à leurs compagnons le soin de vaincre les Français : ils se munissent seulement de cordes, pour attacher les prises.

Quelle dut être la surprise de tous ces gens, quand, devant Sidi-bou-Othman, ils furent arrosés par nos schrapnels, renversés par nos balles, ou embrochés pendant la charge ! J'imagine que leur confiance en la *baraka* du Hiba dut bien diminuer.

Pendant que, renversés sur les coussins et dégustant le champagne, nous discourons des événements, le Glaouï vient nous chercher. Le gros de la colonne Mangin défile, en ce moment, sous les remparts de Marrakech pour aller camper dans une palmeraie, au pied du mont Guéliz. J'accompagne mes compatriotes et, avec des délégations indigènes, nous allons saluer le colonel.

Les troupes sont harassées. On leur donne une journée entière pour se reposer. Et le surlendemain de leur arrivée, elles font leur entrée solennelle dans la ville.

*
* *

A une heure et demie, le gros des troupes quitte le champ de Guéliz, les soldats d'avant-garde abandonnent les jardins de l'Aquedal et tout le monde se rassemble devant Bab-Doukkala. Le pacha El-Hadj-Thami-Glaouï monte une mule qui

porte une selle de velours rouge brodée d'or, rehaussée de cabochons. Tout le harnachement est filigrané d'or, les étriers et le mors sont plaqués d'or. Du Pacha on ne voit qu'un masque maigre et olivâtre, aux yeux brillants, avec, sur les joues, deux longs tire-bouchons noirs. Toute sa personne est enveloppée dans un nuage de mousseline blanche. Immobile, il attend l'arrivée du colonel.

Une vibrante sonnerie de trompettes : les cavaliers se mettent en mouvement et franchissent Bab-Doukkala. Le colonel Mangin, accompagné du Glaouï et entouré de son état-major, vient ensuite ; l'infanterie et l'artillerie suivent. On traverse d'abord le quartier arabe, la « Médina », avec ses rues roses, soigneusement balayées pour la circonstance, ses souks couverts et ses places publiques. Comme le premier jour, les Arabes restent silencieux ; certains même se détournent avec affectation.

Mais quand nous arrivons au Mellah, c'est un tout autre spectacle. L'enthousiasme est délirant. Tout les juifs sont là, vêtus d'une lévite ou d'un burnous noir, leur petite calotte noire aplatie sur la nuque ; ils se poussent, se bousculent et s'écrasent contre les chevaux qui ruent. Les bravos crépitent. Du haut des terrasses, les femmes accrochées en grappes vivantes, et comme ivres, miaulent leurs you-you prolongés, assourdissants, énervants. Des centaines de mains s'agitent, claquent, ou font le salut mili-

taire. Des apostrophes se croisent : « Content de te voir, monsieur! — Monsieur, Vive la France! » Pendant tout le temps du défilé, ces juifs manifestent une joie indescriptible. Ils exagèrent.

Enfin, après avoir traversé toute la ville, les soldats arrivent dans la grande cour du Méchouar et se rassemblent pour la revue.

Il y a quatre jours, à Souk-el-Arba, le général Lyautey était venu saluer leur départ. Maintenant, la tâche est faite. Ils ont été à la peine, les voici à l'honneur.

Le colonel Mangin, accompagné des caïds Glaouï, M'Tougui, de Moulay-ben-Beker, frère khalifat du Sultan, et suivi de son état-major, galope devant le front des troupes. Puis le défilé commence.

Voici d'abord les cavaliers, chasseurs d'Afrique au casque de liège, spahis à la veste rouge. Ils trottent sur leurs petits chevaux, au son clair des trompettes. Immédiatement après, les clairons coloniaux, marsouins et Sénégalais, du colonel Savy viennent se grouper devant le chef, et l'infanterie s'avance. Les marsouins, vêtus de toile kaki, petits et râblés, le visage hâlé, marchent d'un pas allègre, dans un ordre parfait. Ce sont des fils de la vieille France qui, au delà des mers, viennent de lui conquérir de vastes champs, de grasses prairies.

Nos Sénégalais se redressent, et, la chéchia crânement posée, bombent la poitrine. Ils passent devant



L'ENTRÉE DES TROUPES FRANÇAISES A MARRAKECH.



UN PELOTON DE PARTISANS CHAOUÏA
DEVANT UNE PORTE INTÉRIEURE DE LA VILLE.

le colonel, les yeux grands ouverts et montrent leurs dents blanches. On voit qu'ils sentent confusément, en leur cervelle de demi-sauvages, la grandeur du rôle qu'ils viennent de jouer. Ils admirent sans la comprendre l'âme agissante de notre patrie, qui a su les tirer du fond de leurs forêts profondes, qui les a organisés et groupés. Ils l'adorent aveuglément.

Aux sonneries des clairons, succèdent les notes aiguës de la nouba : les goumiers approchent. Marocains, ils viennent de combattre et de vaincre d'autres Marocains. Eux aussi doivent prendre conscience de cette puissance mystérieuse qui a su les diriger contre leurs frères, ils en comprennent la force. Mais quels sont leurs sentiments intimes ? Est-ce de l'amour, de la joie, ou des regrets? — Ils défilent, fiers et impassibles.

Puis, dans le groupe du commandant Rueff, viennent les tirailleurs algériens. Poudreux, bronzés, les vêtements flottants, leurs yeux brillent. Ils sont à Marrakech, ils ont pris la capitale de leurs ennemis séculaires, de ceux qui, dès le moyen âge, lançaient les razzias fructueuses vers Tlemcen et les plaines de la Moulouya.

Maintenant, c'est au tour des soldats du colonel Joseph. Après les tirailleurs, les zouaves, soldats de deux ans, qui se suivent d'un pas régulier, cadencé par les tambours.

Les derniers rayons du soleil colorent le haut des

murs crénelés et fait étinceler l'émail vert des toits. Les troupiers rentrent au camp. Pendant toute la revue, le colonel Mangin, vêtu de blanc, ganté de blanc, est resté planté droit sur son cheval blanc. Il regardait avec une sorte d'orgueil défiler ses hommes, et cet orgueil était légitime : partis inopinément au secours de Français en danger, lancés sur des chemins nouveaux vers une ville inconnue, en trois jours ces soldats avaient fait cent kilomètres et conquis Marrakech.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Voyages à Marrakech. — On peut se rendre à Marrakech par Mogador, Safi, Mazagan ou Casablanca. La route la plus directe est celle de Mogador, mais celle de Safi est plus commode.

Il y a maintenant des services de transports automobiles entre Casablanca et Marrakech.

Pendant l'occupation de la ville par les soldats du Hiba, tous les établissements européens ont été détruits. Mais, depuis, des commerçants français sont revenus et il y a maintenant tout un quartier européen.

CHAPITRE XVII

LES JARDINS DE L'AQUEDAL

Le séjour à Marrakech. — Le palais du Sultan. — Le jardin abandonné et l'enclos cultivé. — Installation des troupes. — Promenades dans la ville et longues siestes sous les arbres.

Je campe toujours sous ma petite tente, dans les jardins de l'Aquedal. Je passe mes journées en promenades sous les grands arbres, ou, sur l'herbe molle, je reste étendu paresseusement. Et le soir, autour des popotes, on bavarde. Les vieux routiers, ceux qui ont vu la Chine, Madagascar, le Congo, les steppes infinis, les forêts ténébreuses, la jungle profonde, avec des tigres, des lions, des crocodiles et des singes, nous déballent les meilleurs récits de leur giberne, tandis qu'à la flamme des photophores les phalènes étourdis viennent se brûler les ailes.

Au milieu des grands jardins existe un palais blanc, immense comme une ville, magnifique et abandonné. Il vient d'être découvert par quelques-uns de nos artilleurs qui, guidés par leur flair bien connu, ont réussi à en franchir une porte mal close.

Ils nous en font des descriptions enthousiastes. L'adjudant déclare même, en retroussant sa moustache, qu'il a pu voir, de bien loin, une Mauresque mystérieuse fuyant les visiteurs importuns. Avec des spahis et des chasseurs d'Afrique, nous décidons d'aller, à notre tour, nous promener dans le palais blanc.

Nous poussons les battants vermoulus d'une petite porte en fer à cheval. Nous sommes dans une grande cour, mal pavée, creusée, au milieu, d'un bassin carré, vide. Devant nous s'ouvre un portique qui conduit, semble-t-il, dans une autre cour. Contre un angle, à notre gauche, un léger pavillon tout bariolé : rouge, jaune, blanc, bleu, vert, nous fait penser à un guignol chinois. Au-dessus des grands murs s'étagent des constructions massives, avec terrasses, portiques, couronnements crénelés, décorations brillantes. C'est bien ainsi que je me représente ces palais magnifiques de l'Assyrie, de la Chaldée et de l'Égypte, dont nous parlent Hérodote et les auteurs grecs. Ce palais, lui-même, semble très ancien. Un lieutenant qui nous accompagne promène sa canne sur le parement du mur, et le crépi de chaux tombe par larges plaques. Les orties et les ronces poussent entre les pierres.

Nous arrivons, à travers toutes sortes de portes, de couloirs, d'escaliers, à la terrasse supérieure. C'est une longue galerie découverte, bordée, de chaque côté, par une très belle grille forgée et dorée. A



MARRAKECH. — LE PALAIS DU SULTAN.



MARRAKECH. — UNE FONTAINE DANS LA VILLE.

l'extrémité de cette galerie, un élégant portique aux minces piliers droits donne accès à une salle magnifique. On ne peut rien imaginer de plus riche et de plus séduisant que la décoration de cette pièce : nous poussons des exclamations enthousiastes. Le sol et le bas des murs sont revêtus de faïences éclatantes, aux couleurs dominantes outremer foncé et blanc verdâtre, qui scintillent sous le jour frisant ou s'éteignent en bleus profonds. Une large frise en plâtre sculpté court en haut des murs, enlaçant d'ornements de feuillages des versets du Koran. Un plafond creusé d'alvéoles ou retombant en stalactites refouillées, étend par là-dessus ses broderies somptueuses. Des étoiles et des rosaces aux branches multiples s'enlacent dans un réseau compliqué de lignes droites, qui se détachent en rouge, blanc, vert, sur un ton d'or. Toutes ces couleurs qui paraissent criardes, à courte distance, sont disposées avec un goût si sûr de l'harmonie, qu'elles se fondent en un gris unique, profond, chaud et doré.

Mais il y a quelque chose de plus beau encore que cette chambre, digne d'une sultane des *Mille et une nuits* : c'est la vue qu'on découvre du haut de la galerie. Nous dominons les vastes constructions de ce palais immense, ses murs roses et blancs, ses cours entourées de portiques, ses toits pointus émaillés de faïences vertes et ses innombrables terrasses. Tout autour moutonne une mer de

verdure, qui s'étend très loin. Elle est bornée d'un côté, cependant, par une masse grise et rose : c'est Marrakech. Plus loin, à l'horizon, la ligne mauve et bleue des montagnes se détache comme la toile de fond de ce grandiose tableau.

Nous descendons le petit escalier raide et sombre jusqu'à une autre cour, aussi grande que la première et aussi délabrée. Derrière un grand bassin à sec est disposé un pavillon octogonal, avec un toit pointu et vert. On y entre par de grandes portes rouges, décorées d'entrelacs et de grands bouquets d'œillets. La décoration en est aussi riche que celle de la pièce précédente, mais les mosaïques tombent, et nous ramassons de grands morceaux du plafond peint. Dans un angle, un de nos camarades découvre de vieux meubles oubliés. Il grimpe sur un lit à colonnes torses, et nous montre un fauteuil Régence, éventré. A côté, je vois une glace espagnole à cadre de bois noir dévoré par les vers, des débris dorés, tout un bric-à-brac, qui ajoute encore au délabrement de l'édifice.

Une petite cour ombragée d'un grand figuier et un nouveau couloir tortueux nous conduisent à la partie centrale du grand palais. C'est une vaste enceinte, entourée d'une galerie coiffée des invariables tuiles vert-émeraude, pavée de marbres et de faïences. Mes compagnons s'exclament d'admiration à la vue des sculptures délicates qui décorent les arcs et les piliers. Il me faut absolument les photo-

graphier, au milieu de ces portiques, à côté d'une élégante vasque de marbre blanc, où des pigeons viennent se baigner.

La visite continue, monotone. Partout la même solitude et le même abandon. Ici, de grands pans de mosaïques ont été arrachés; ailleurs, le plafond, qui cependant semble peint d'hier, s'est écroulé sur le sol. Symbole mélancolique de cet empire du Moghreb, dont la gloire, jadis si brillante, était fragile comme ces petites pierres tombées des murs.

*
* *

Au delà des rangées d'oliviers, sous lesquels nous sommes campés, s'étendent d'autres jardins, qui forment auprès de la ville comme un bois immense, large de trois kilomètres et profond de sept.

Derrière un petit mur s'étale une forêt touffue, avec une végétation luxuriante, qui paraît inculte. Les figuiers, les oliviers, allongent leurs branches en tous sens ; des orangers sauvages, des citronniers et des grenadiers disposés en bouquets, réunissent leurs feuillages. Le sol est couvert d'un épais gazon semé de légères graminées et de fleurs magnifiques. Et à travers les herbes serpente un clair ruisseau, agrémenté de cascades et de petits ponts en branchages.

Au sein de cette végétation tumultueuse vit tout un monde d'insectes. A chaque pas je risque d'écraser

quelque longicorne ou quelque grand scarabée noir, tandis que des libellules bleues, vertes ou gris-perle, poursuivant les mouches d'eau, décrivent des spirales et des ronds au-dessus de l'eau courante. Les herbes s'enfoncent sous mes pas comme la laine d'un tapis ; de jolies grenouilles vertes s'en échappent et sautent dans l'eau avec un bruit clair; effarouchées, des tortues naines agitent leurs petites pattes et nagent lentement vers une cachette de feuilles et de cailloux. On ne peut imaginer d'endroit plus tranquille, de lieu plus reposant, que ce coin de forêt tropicale où se développe une vie puissante. Les fruits mûrissent, mais personne ne viendra les cueillir ; ils tomberont d'eux-mêmes, et pourriront sur l'humus épais. Personne non plus ne viendra prendre ces fleurs pourpres ou jaunes, visitées seulement par les papillons ou les abeilles, Calme et abandonné, c'est bien le jardin qui convient à ce palais désert et à cette ville mourante.

Mais il existe ailleurs, de l'autre côté du palais blanc, un enclos soigneusement entretenu, que les fonctionnaires du Sultan ont transformé en verger. Séparées par de grandes avenues droites, les cultures sont disposées en carrés réguliers, rafraîchis par des fontaines et des canaux. Les arbres fruitiers sont groupés par espèces : ici les orangers, les grenadiers, les citronniers ; là des oliviers, des figuiers; ailleurs de la vigne. Protégés des rayons trop chauds du soleil par le feuillage des arbres, les légumes poussent



MARRAKECH. — LE JARDIN CULTIVÉ.



MARRAKECH. — LE JARDIN ABANDONNÉ.

dru sur la terre humide. Haricots verts et petits pois voisinent avec des aubergines, des tomates et de gros piments rouges. Au moment où nous pénétrons dans cet enclos, que de hauts cyprès font ressembler à quelque jardin de Provence, un Marocain, qui, sans doute, n'a pas perdu sa présence d'esprit au milieu du désordre, récolte tranquillement les pastèques au ventre arrondi et les melons à grosses côtes.

* * *

Le grand parc silencieux est maintenant animé par nos troupiers alertes et délurés. Le château n'est plus désert. Les services de l'état-major, de l'intendance, l'hôpital de campagne et une garnison de troupes blanches s'y sont installés. Les soldats du génie s'occupent à rendre les locaux plus habitables, tout en en protégeant les beautés architecturales contre le zèle des amateurs de souvenirs.

Tous les matins, sous les grands arbres, c'est le réveil en fanfare : de groupes en groupes, trompettes et clairons se renvoient la diane joyeuse. Bien avant le soleil, tout le monde est levé. Les soldats secouent leurs membres engourdis par la fraîcheur du matin, et se réunissent autour des seaux de toile, où fume le café. Puis, c'est l'heure de la toilette, et les débarbouillages pittoresques sous les branches. Des marsouins, le torse nu, se vident mutuellement de

pleins bidons d'eau sur la nuque et sur les épaules, et se frottent vigoureusement. Les Sénégalais s'approchent des citernes et, vêtus seulement de leur peau d'ébène, prennent des tubs complets.

Bientôt le soleil brille entre les branches, et tout de suite la chaleur commence. Il est prudent de coiffer le casque. Autour d'un grand bassin de pierre transformé en lavoir, des coloniaux et des Algériens savonnent leurs chemises de flanelle, en échangeant force lazzis :

« Tu te plais chez les Bou-Chaïb, mon vieux Sidi?

— Ici, *bezef* ; dans le bled, *macache* ! »

Un grand diable noir, parfaitement nu, s'est retiré contre un mur, et, accroupi devant une flaque d'eau, savonne avec acharnement son pantalon kaki. Il avance le mufle en poussant des cris rauques. Puis, sa besogne accomplie, satisfait de son ouvrage, il accroche en plein soleil son vêtement mouillé, et s'étend le ventre dans l'herbe.

Une chose qu'on n'oublie jamais, dans les camps, c'est de soigner la popote. Le troupier français, comme chacun sait, est le premier cuisinier du monde. Ici, la proximité de la ville lui permet de varier son ordinaire. Chaque matin, des soldats vont en corvée dans les souks, avec de grands cabas, à moins qu'ils n'emmènent le bourricot de la compagnie. Ils n'ont pas besoin d'aller bien loin pour se procurer le nécessaire. A la porte même des jardins

se tiennent de nombreux vendeurs, juifs pour la plupart, et crasseux comme il sied. Grâce à l'activité de l'Alliance israélite, qui a établi une école à Marrakech, presque tous les juifs parlent français. Et l'on entend des dialogues comme celui-ci :

« Eh, monsieur caporal, voici un poulet que je vous donne : dix francs seulement !

— Par la barbe d'Abraham, mon vieil Isaac, tu ne m'as pas regardé : je suis de Belleville, tu sais !

— Alors, monsieur caporal, cinq francs seulement. Je perds. »

Le soldat regarde, palpe la volaille, et, naturellement roublard, la repousse dédaigneusement.

« Ça, un poulet ? Une vieille poule, tout au plus : je ne voudrais même pas la chaparder. !

— Peut-on dire ! Il est plus tendre que ma petite fille. Voulez-vous pour un franc, monsieur caporal ?

— Soit, pour te rendre service, mais alors donne moi les œufs que ton jeune chapon a dû pondre hier au soir. »

On échange la piastre hassani avec la volaille et un ou deux œufs, le marché est conclu.

Dans la ville, on peut se procurer facilement et à bon compte les liqueurs et les vins fins. Quand les contingents du Hiba sont venus à Marrakech, toutes les maisons des Européens ont été pillées. Les juifs ont profité de l'aubaine et, au prix unique de vingt-cinq centimes, ont acheté toutes les bouteilles. Puis ils les ont enfouies soigneusement, confiants dans

un juste retour des choses d'ici-bas. Les Français sont arrivés : de tous côtés on leur a offert des flacons cachetés, à des prix abordables. Les officiers de la colonne volante, arrivés les premiers, ont garni leurs cantines de champagne de marque payé deux francs la bouteille. Mais bientôt les cours se sont élevés, et, au bout de quelques jours, les pauvres juifs nous ont cédé pour quinze francs à peine ce qu'ils avaient payé cinq sous.

Profitant des grandes journées reposantes, les soldats réparent leur fourniment. Ils raccommodent les vêtements, reprisent les chaussettes, cousent des boutons, astiquent leurs ceinturons. Puis c'est la correspondance avec la famille, les longues lettres écrites sur papier grossier, avec beaucoup de fautes d'orthographe et des tournures naïves. Enfin ce sont les siestes prolongées, où l'on prend des forces pour les étapes futures.

Nos soldats sont heureux de profiter du repos bien gagné et de savourer les douceurs de cette vie tranquille. Mais il ne faudrait pas que cela durât trop longtemps : ils s'ennuieraient. Que vienne l'ordre du départ, joyeusement ils boucleront leurs sacs, et ils marcheront plus avant, par des sentiers nouveaux, sur la brousse ou les sables ardents. Toujours braves et toujours alertes, ils jetteront encore aux vents des grandes solitudes africaines l'hymne glorieux de la conquête qui chante dans leurs clairons !

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

Le palais et les jardins de l'Aquedal. — Le palais de l'Aquedal n'est pas très ancien, mais il a été abandonné, par Abd-el-Aziz, en 1901, et depuis, n'a pas été entretenu. Il est formé de plusieurs palais distincts juxtaposés. Chacun d'eux comprend plusieurs pièces disposées autour d'une cour. Le sultan habitait tantôt une partie du palais, tantôt une autre, au gré de son caprice.

La végétation magnifique qui pousse dans les jardins atteste la richesse inouïe du sol et indique les profits qu'on en pourra tirer par une culture intensive.

Exportation des produits marocains. — Certains produits du Maroc sont frappés de droits d'exportation, en vertu de l'accord allemand-marocain du 5 juin 1890 et du traité franco-marocain du 26 octobre 1892.

Voici quelques prix :

Bœufs........................	par tête	25	pesetas hassani
Œufs	le mille	6,25	—
Cire..................	les 50 kilogrammes	12,50	—
Laine lavée............	—	10	—
Peaux de bœufs ou de chèvres.............	—	4,50	—
Blé.................	la fanègue de 56 litres	2,50	—
Orge	—	1,50	—
Fèves..............	—	2,50	—
Oranges	le mille	1	—
Chanvre	les 50 kilogrammes	4	—
Babouches, tapis, coussins		5 p. 100	*ad valorem*

Entrée en France des produits marocains. — Les produits marocains, à leur entrée en France, sont soumis aux droits du tarif minimum français.

Les produits marocains exportés en Algérie par la frontière entrent en franchise, en vertu de la loi du 17 juillet 1867, et ne payent qu'un droit de statistique.



CHAPITRE XVIII

LE RETOUR

Marrakech se transforme. — Je quitte la ville avec un convoi — La halte au champ de bataille. — Variété des moyens de transport : mulets, caissons, chevaux, chameaux automobile. — Je quitte Casablanca sur la *Chaouïa.* — Conclusion.

Nous sommes à Marrakech depuis dix jours à peine, et déjà la ville se transforme. Nous pouvons circuler dans les rues sans attirer l'attention. Les marchands arabes deviennent accueillants et les juifs font des affaires.

La pluie tombe : une pluie fine, pénétrante, continue, qui s'égoutte de toutes les feuilles, détrempe la terre, traverse les toiles des tentes, les vêtements et vous glace. Les jardins sont fransformés en vastes marécages où surnagent des îlots d'herbe mouillée, et dans les chambres du palais les vapeurs condensées ruissellent des parois de faïence et forment des flaques sur le sol. Le lendemain, heureusement, un soleil clair et chaud pompe l'eau et dissipe les brouillards malsains, mais il reste encore dans les cours de larges mares où se reflètent les



LA « POPOTE » SOUS UN JUJUBIER, A SIDI-BOU-OTHMAN.



UNE HALTE A SOUK-EL-ARBA.

murs crénelés, et les rues de la ville restent impraticables.

Des Européens arrivent. Deux journalistes sont venus avec un convoi ; un autre, le correspondant du *Journal*, a traversé le bled presque seul pour atteindre Marrakech en pleine nuit. Des mercantis ont suivi. Leurs légères baraques se montent dans les jardins et déjà les soldats les entourent. Certains « industriels » ont pu nous rejoindre : l'un d'eux désire établir dans la ville un casino ! Marrakech, maintenant, va être envahie par les gens d'affaires, les temps héroïques de la conquête sont révolus : je profite d'un convoi pour partir.

Par un après-midi tiède et lumineux, nous quittons les jardins de l'Aquedal pour aller camper au nord de l'oued Tensif. Le lendemain, nous sommes à Sidi-bou-Othman. Après le déjeuner pris sous les jujubiers mitraillés pendant la bataille, je vais visiter les marabouts blancs d'où les Marocains embusqués fusillaient les spahis. Par places, sur le sol, des taches brunes indiquent encore la chute d'un adversaire. Je revois les épisodes de cette journée tragique qui, maintenant, appartient à l'histoire.

A Ben-Guérir je prends congé de mes compagnons qui retournent à Marrakech. Je garde un souvenir ému du dernier repas que j'ai pris avec le lieutenant Fortoul. Il avait découvert dans une cantine du chocolat fondu parmi les cartouches et le tabac :

le brave Cretenet nous l'accommoda en une crème délicieuse.

Je retrouve au camp le colonel Savy. Je m'enquiers maintenant des moyens rapides pour terminer mon voyage. Nous sommes le 22 septembre et la *Chaouïa* part le 24 de Casablanca. J'irai demain matin à Souk-el-Arba et, grâce à une lettre que veut bien me donner le colonel Savy, le caïd du douar me prêtera un cheval. Ainsi, je pourrai arriver le même jour à Méchra-ben-Abou ; je trouverai certainement là — on me l'assure — une automobile qui me conduira directement au port.

A l'étape, j'obtiens la monture espérée, et le caïd, exubérant d'amabilités, me fait accompagner par un cavalier. Mais il est quatre heures de l'après-midi, nous avons à parcourir 27 kilomètres, et il nous faut arriver avant la nuit : nous partons au galop. En deux heures et demie nous atteignons le fleuve. Le soir, pour la première fois depuis mon départ avec la colonne Mangin, je couche dans un lit.

On m'avait assuré que je pourrais me procurer, à Méchra-ben-Abou, une automobile : je n'y trouve pas même une voiture ou un cheval. Après des heures de recherches, je puis enfin louer deux petits ânes, mais pour aller jusqu'à Khemisset seulement. On m'affirme que j'aurai là, pour continuer mon voyage, une charrette anglaise.

A Khemisset, il n'y a ni charrette, ni monture, et mes âniers refusent absolument d'aller plus loin :

me voilà perdu au milieu du bled ! Mais un chameau se dandine sur la route : je m'approche. Le conducteur aime les douros : le tintement des pièces le décide, j'irai à Settat sur cette monture nouvelle. Et quelques heures après, j'entre en ville par une pluie battante, sous les regards ahuris des chasseurs alpins qui viennent de débarquer.

Mon chameau me dépose sur la place de Settat. Je cherche une fois de plus une voiture ou un cheval, mais il pleut, il fait nuit, on refuse de rien me louer. J'allais désespérer, quand j'entends gronder une trompe, et une auto débouche : c'est la voiture légère de l'aviation militaire. Les sapeurs qui la conduisent veulent bien me prendre avec eux : nous partirons demain matin pour Casablanca.

Nous sommes à peine en route que la pluie recommence. Et nous n'avons pas de pare-boue! La terre meuble s'élève en hautes gerbes de chaque côté de la voiture et, en retombant, nous enduit d'une bouillie noire. Plusieurs fois la voiture s'embourbe : pour repartir, il nous faut arracher avec nos mains la terre qui l'alourdit. Mais un peu avant d'arriver à Casablanca le soleil perce les nuages ; il sèche la boue qui nous recouvre et maintenant, nous sommes emprisonnés dans une sorte de carapace, comme de gros scarabées. Les vêtements sales, usés, déchirés, les joues creuses et la peau jaune, je suis dans un état épouvantable, mais j'arrive à temps : quelques heures plus tard, la *Chaouïa* partait pour la France.

*
* *

Immobile sur le pont et accoudé aux bastingages, je regarde le ruban mince de la côte marocaine qui s'enfonce de plus en plus dans la mer. Mon voyage est terminé. J'ai traversé les grandes plaines désertes et les villes blanches qui s'endorment sous la prière du muezzin. J'ai contemplé des ruines agrestes, des mosquées croulantes et des Arabes aux mœurs simples drapés comme des antiques. J'ai assisté à la naissance de cités nouvelles et à la ruée des affamés vers un nouveau Pactole, mais surtout j'ai vu à l'œuvre nos soldats.

Il y a quelques années, on pouvait croire que la France était prête à désespérer de sa fortune. Elle avait renoncé à toutes les grandes entreprises, à toutes les nobles énergies et semblait la proie du découragement et de l'impuissance. Elle acceptait tous les renoncements et toutes les humiliations pour se livrer entièrement à des jouissances égoïstes. Le vol des grands oiseaux guerriers a réveillé sa faculté d'enthousiasme, et du même coup notre pays s'est montré toujours capable de génie, d'invention, de sacrifice.... On a vu que ses jeunes hommes savaient encore mourir.

La guerre du Maroc est venue. Alors l'effort héroïque de quelques-uns est apparu comme une vertu de tous. Soldats de métier et troupiers de deux ans, tous ont fait leur devoir ; ils l'ont fait



LE CAMP DE GUELIZ. *(Voir page 198.)*



LA VOITURE DE L'AVIATION MILITAIRE.

avec simplicité et allégresse. Des musulmans algériens, sénégalais ou marocains, hier encore nos adversaires, sont devenus nos auxiliaires fidèles. La guerre du Maroc aura donné à la France une armée nouvelle, et elle lui aura révélé sa force dont elle a pu douter, — qui l'eût cru ? — un seul instant.

C'est l'heure où le soleil se couche. A l'occident, il semble que l'astre fasse monter de la mer de longues flammes qui l'enveloppent comme d'une gloire.







Au Cœur du Maroc

MAROC : RÉGION DE L'OUEST ET ENVIRONS DE MARRAKECH.

TABLE DES GRAVURES

		Pages.
PLANCHE	1. — L'entrée du colonel Mangin à Marrakech....................	FRONTISPICE.
—	2. — L'embarquement des « Marsouins ». — Les distractions du bord	8
—	3. — Panorama de Tanger. — Un carrefour à Tanger	24
—	4. — Tanger : Le Grand Sokko. — Tanger : La plage................................	30
—	5. — Casablanca : Le port. — Casablanca : La rue de la Marine......................	40
—	6. — Rabat : La barre. — Rabat : Cimetière musulman..........................	52
—	7. — La mosquée de Moulay-el-Mekky à Rabat.	60
—	8. — La tour Hassan, aux environs de Rabat. — Une ancienne fontaine, aux environs de Rabat......................	68
—	9. — Ruines de la mosquée Hassan, près de Rabat. — La mosquée de la Loi sainte, près de Rabat......................	72
—	10. — La plage de Salé. — L'enceinte de Salé..	80
—	11. — Chella : Le minaret. — Chella : Les tombeaux. — Chella : Le palais	88
—	12. — Chella : La fontaine. — Chella : La porte de l'Ouest..........................	92
—	13. — Le chemin de fer de Casablanca à Ber-Rechid. — La compagnie chérifienne de Ber-Rechid..........................	104
—	14. — En Chaouïa : Autour d'un puits. — A Settat : Réquisition des chameaux.....	112

TABLE DES GRAVURES

Pages.

PLANCHE 15. — Settat : Sénégalaises à la fontaine.... 116

— 16. — A Settat : On attend le général Lyautey.... 124

— 17. — Le général Lyautey passe les troupes en revue. — Le pacha Si-Ali revient de la cérémonie 128

— 18. — Sénégalaises. — La « Popote ».... 136

— 19. — Le pont de Méchra-ben-Abou. — Le camp sénégalais 144

— 20. — Le caïd Tounsi. — Le convoi 148

— 21. — L'escorte du convoi de Méchra-ben-Abou à Souk-el-Arba. — Un des marabouts de Ben-Guérir 152

— 22. — Le champ de bataille de Sidi-bou-Othman. — La section de tirailleurs du lieutenant Deshayes ouvrant le feu. 156

— 23. — La section du lieutenant Mathieu en action. — Le fanion du colonel Man gin pendant la bataille 160

— 24. — Le passage de l'oued Tensif.... 176

— 25. — Les habitants de Marrakech regardant passer les troupes françaises. — La cavalerie défilant sous les murs de Marrakech 181

— 26. — Les Sénégalais font la cuisine. — Les goumiers s'installent 188

— 27. — Le pacha El-Hadj-Thami-Glaouï. — Les troupes françaises se rassemblent avant d'entrer à Marrakech..... 192

— 28. — L'entrée des troupes françaises à Marrakech. — Un peloton de partisans Chaouïa devant une porte intérieure de la ville 200

— 29. — Marrakech : Le palais du Sultan. — Marrakech : Une fontaine dans la ville 204

TABLE DES GRAVURES

Pages.

PLANCHE 30. — Marrakech : Le jardin cultivé. — Marrakech : Le jardin abandonné.. 208

— 31. — La « Popote » sous un jujubier, à Sidi-bou-Othman. — Une halte à Souk-el-Arba.............................. 214

— 32. — Le camp de Gueliz. — La voiture de l'aviation militaire.................. 218



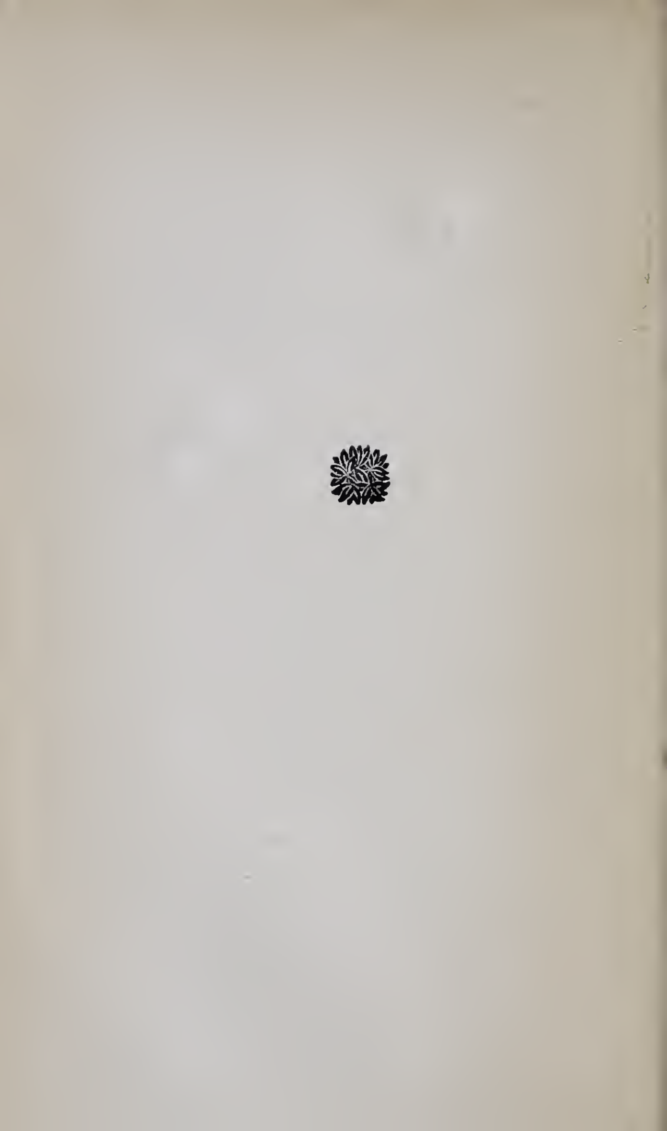


TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE I. — LE DÉPART.

Les voyages au temps présent. — Préparatifs de départ. — Le paquebot *Chaouïa.* — Le 7e bataillon d'infanterie coloniale s'embarque pour le Maroc. — Le séjour à bord. — En vue des côtes d'Afrique 1

CHAPITRE II. — DEVANT TANGER.

En rade de Tanger. — Les mercantis à bord. — Excursion à terre. — La porte de la Mer. — Le Grand Sokko. — La Casba. — La prison. — Le palais du Pacha. — La plage et la villa Harris 21

CHAPITRE III. — CASABLANCA.

Le débarquement. — Le port et la douane. — A la recherche d'un hôtel. — Les rues principales. — Le boulevard. — Le camp. — Le mercantilisme cosmopolite de la ville. — Progrès à réaliser....... 34

CHAPITRE IV. — RABAT.

Devant Rabat. — Le débarquement : passage de la barre, — l'entrée du port. — Promenades dans la ville : les rues principales, — les boutiques, — les mosquées, — la Hauteur, — la Casba, — les hôtels. — Le Mellah................................ 49

CHAPITRE V. — LES ENVIRONS DE RABAT.

Les murs d'enceinte et les portes de la ville. — Le camp et le fort Rottenbourg. — La tour Hassan et les ruines de la mosquée. — Les jardins....... 65

CHAPITRE VI. — SALÉ : LA VILLE DES CORSAIRES.

La traversée du fleuve. — Antiquité de Salé. — Son

Pages.
développement au moyen âge. — Arrivée des Maures chassés d'Espagne. — Une république de pirates. — Interventions européennes. — Rivalité entre Salé et Rabat. — Décadence de la ville. — Son état actuel 74

CHAPITRE VII. — UNE VILLE MORTE : CHELLA.

Les bords du Bou-Regreg. — L'aïn Chella. — Les remparts de Chella. — Les ruines. — La mosquée. — La source. — Histoire de Chella. — Les tombeaux. — La porte du Couchant 84

CHAPITRE VIII. — EN CHAOUIA.

A la recherche d'une monture. — Le chemin de fer de Casablanca à Ber-Rechid. — Les caprices d'un mulet. — Bou-Skoura. — Ber-Rechid. — La Casba. — L'armée chérifienne 97

CHAPITRE IX. — UNE PETITE VILLE DE PROVINCE : SETTAT.

De Ber-Rechid à Settat avec des rouliers. — Le convoi. — Une halte auprès d'un puits. — Mirage. — Les environs de Settat. — Promenades dans la ville. — La place principale et la fontaine. — Le palais de Si-Ali 111

CHAPITRE X. — UN DINER ET UNE VISITE.

Un repas chez le caïd Si-Ali ; — les convives ; — les serviteurs ; — les plats. — La première visite du général Lyautey à Settat ; — préparatifs de fête ; — l'attente ; — arrivée du général ; — la réception. 122

CHAPITRE XI. — JE DEVIENS MILITAIRE.

Je quitte Settat pour Méchra-ben-Abou. — Le camp. — L'Oum-er-Rebbia. — Départ pour Souk-el-Arba. — Les opérations de la colonne Mangin jusqu'au départ pour Marrakech 133

CHAPITRE XII. — AU SECOURS DE MARRAKECH.

Le départ : levée du camp. — Formation en ordre de route. — Le convoi. — La première étape. —

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Ben-Guérir : la halte. — La seconde étape. — Nzalat-el-Adem.................................. 140

CHAPITRE XIII. — LA BATAILLE DE SIDI-BOU-OTHMAN (6 *septembre* 1912).

Avant la bataille : je m'égare dans la nuit. — Distribution d'eau. — L'attaque. — La riposte. — Épisodes. — La charge finale 154

CHAPITRE XIV. — A LA POURSUITE DE L'ARMÉE DU HIBA.

Après la bataille : le rassemblement des troupes. — Départ de la colonne volante. — La traversée du Djebilet. — En vue de Marrakech. — Combat. — Campement.................................... 168

CHAPITRE XV. — LA CONQUÊTE DE MARRAKECH (7 *septembre*).

La chevauchée dans la palmeraie. — Sous les murs de la ville conquise. — Dans Marrakech. — Les jardins de l'Aquedal 180

CHAPITRE XVI. — DANS LA VILLE DE SABLE ROSE.

Première promenade dans les rues. — Ma rencontre avec le Glaouï. — Le récit de nos compatriotes délivrés, — Entrée solennelle des troupes françaises à Marrakech............................ 190

CHAPITRE XVII. — LES JARDINS DE L'AQUEDAL.

Le séjour à Marrakech. — Le palais du Sultan. — Le jardin abandonné et l'enclos cultivé. — Installation des troupes. — Promenades dans la ville et longues siestes sous les arbres................. 203

CHAPITRE XVIII. — LE RETOUR.

Marrakech se transforme. — Je quitte la ville avec un convoi. — La halte au champ de bataille. — Variété des moyens de transport : mulets, caissons, chevaux, chameaux, automobile. — Je quitte Casablanca sur la *Chaouïa*. — Conclusion .. 214

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)

